

Éléments d'économie marxiste

Table des matières

Introduction	4
Le procès de production du capital	7
Marchandises et argent	7
Les marchandises	7
La valeur des marchandises	8
La valeur d'échange: combien ?	8
Valeur d'échange et productivité du travail	11
L'argent	11
L'argent n'est pas une marchandise	12
Le prix	13
Prix et valeur	13
L'offre et la demande	14
L'approximation du juste prix	15
La circulation des marchandises	15
En résumé	17
Le capital, l'argent capable de générer d'avantage d'argent	18
Un cycle pour faire de l'argent	18
La force de travail comme marchandise	18
La valeur d'échange de la force de travail	19
En résumé	21
La production capitaliste de marchandises	22
Le procès de travail	22
Le procès de valorisation	23
La survaleur	24
Survaleur et exploitation	25
Y aura-t-il de la survaleur dans la société communiste ?	26
La composition du capital	26
Capital constant et capital variable	26
Le taux de survaleur	28
La composition organique du capital	29
Libération et fixation de capital	30
La chasse à la survaleur	30
La survaleur absolue	30
La force productive du travail	31
Un capitaliste achète une machine	32
Les autres capitalistes aussi	33
La survaleur relative	33
L'intensité du travail	34
Une énigme	34
En résumé	35
La croissance du capital : la reproduction	36
La reproduction du capital	36
La reproduction élargie	37
La marchandise	38
La loi générale de l'accumulation capitaliste	39
La loi de la paupérisation constante	40
Résumé	40
Le procès de circulation du capital	41
Les métamorphoses du capital et leur cycle	41
Un capital qui <i>circule</i>	41
Le cycle du capital-argent (A-M...P...M'-A')	43
Le cycle du capital productif (P ... circulations ... P)	45
Le cycle du capital-marchandise (M'-A'-M... P... M')	46
La durée du cycle	47
Les frais de circulation	48
Le travail improductif	49
La rotation du capital	50
La période de travail	50

Capital fixe et capital circulant	51
La rotation moyenne du capital avancé.....	52
Le taux annuel de la survaleur	53
La reproduction et la circulation de l'ensemble du capital social.....	55
L'ensemble du capital social	55
Les deux secteurs de la production sociale	56
Un exemple	56
La consommation de luxe	58
Le capital fixe	61
D'autres secteurs	62
La reproduction élargie	62
Le procès d'ensemble de la production capitaliste.....	65
Le profit	65
Le taux de profit.....	66
Le taux de composition organique	67
Loi de la croissance tendancielle du taux de composition organique	67
La transformation du profit en profit moyen.....	69
Les différentes sphères de la production	69
La composition organique	69
La rotation.....	70
Le taux moyen de profit.....	70
Le prix de production.....	72
Egalisation du taux de profit par la concurrence.....	73
La concurrence à l'intérieur d'une sphère de production	73
La concurrence entre les sphères de production	75
Effet d'un changement général dans les salaires sur le prix de production	76
Le capital marchand.....	78
Le capital commercial.....	78
Le capital financier	80
Le rente foncière	82
Le 'propriétaire' foncier.....	82
La rente différentielle.....	82
Loi de la baisse tendancielle du taux de profit	85
Nature de la loi.....	85
Les causes qui contrecarrent la loi	86
Augmentation du degré d'exploitation du travail	86
Baisse de prix des éléments du capital constant.....	86
Baisse de prix de la force de travail	87
Echange entre un pays capitaliste plus développé et un pays moins développé	87
Hausse tendancielle du taux de survaleur	87
Les contradictions internes de la production capitaliste	88
Les limites du mode de production capitaliste	88
La concurrence mène aux monopoles	90
L'impérialisme, phase suprême du capitalisme.....	90

Introduction

Nous voulons étudier pourquoi on continue à un rythme accéléré fermer des entreprises quand il y a des besoins immenses non satisfaits dans l'humanité. Nous voulons comprendre pourquoi le mode de production capitaliste, malgré tous les développements de la technologie, n'est plus en condition de satisfaire les besoins mêmes élémentaires des gens.

"La conception matérialiste de l'histoire part de la thèse que la production, et après la production, l'échange de ses produits, constituent le fondement de tout régime social ; que dans toute société qui apparaît dans l'histoire, la répartition des produits, et, avec elle, l'articulation sociale en classes ou en ordres se règle sur ce qui est produit et sur la façon dont cela est produit ainsi que sur la façon dont on échange les choses produites. En conséquence, ce n'est pas dans la tête des hommes, dans leur compréhension croissante de la vérité et de la justice éternelles, mais dans les modifications du mode de production et d'échange qu'il faut chercher les causes dernières de toutes les modifications sociales et de tous les bouleversements politiques ; il faut les chercher non dans la philosophie, mais dans l'économie de l'époque intéressée."

"Le régime social existant, ceci est maintenant assez généralement admis, a été créé par la classe actuellement dominante, la bourgeoisie. Le mode de production propre à la bourgeoisie, appelé depuis Marx mode de production capitaliste, était incompatible avec les privilèges des localités et des ordres, de même qu'avec les liens personnels réciproques du régime féodal. La bourgeoisie a mis en pièces le régime féodal et édifié sur ses ruines la constitution bourgeoise de la société, empire de la libre concurrence, de la liberté d'aller et venir, de l'égalité juridique des possesseurs de marchandises et autres splendeurs bourgeoises. Le mode de production capitaliste pouvait maintenant se déployer librement."

"La production individuelle succomba dans un domaine après l'autre, la production sociale révolutionna tout le vieux mode de production."

"Les produits désormais créés socialement ne furent pas appropriés par ceux qui avaient mis réellement en œuvre les moyens de production et avaient réellement fabriqué les produits, mais par le capitaliste. Moyens de production et production sont devenus essentiellement sociaux; mais on les assujettit à une forme d'appropriation qui présuppose la production privée d'individus."

"La contradiction entre production sociale et appropriation capitaliste se présente alors comme l'antagonisme entre l'organisation de la production dans la fabrique individuelle et l'anarchie de la production dans l'ensemble de la société."

Ces quelques paragraphes ont été extraits de la troisième partie du fameux texte de F. Engels de 1880 "Du socialisme utopique au socialisme scientifique".¹ Nous conseillons vivement de prendre connaissance de toute cette troisième partie. Dans ce qui suit, c'est **le mode de production capitaliste** qui nous intéresse, mais le recul dans les autres modes de production et la genèse de l'actuel (capitaliste) à partir de l'antérieur (féodal) est très instructif.

* * *

Selon Trotsky, "Les questions de la concurrence, de la concentration des richesses et des monopoles conduisent naturellement à la question de savoir si, à notre époque, la théorie économique de Marx n'a plus qu'un intérêt historique - comme par exemple la théorie d'Adam Smith - ou si elle est toujours d'actualité. Le critère qui permet de répondre à cette question est simple : si la théorie permet d'apprécier correctement le cours du développement économique et de prévoir l'avenir mieux que les

¹ On trouve le texte sur internet (www.marxists.org) en différentes langues dont le français.

*autres théories, alors elle reste la théorie la plus avancée de notre temps, même si elle date d'un bon nombre d'années."*²

Trotsky développe une polémique avec des auteurs de l'époque³ qui prétendaient que le capitalisme était le mode de production du futur : "*Karl Marx a prédit : primo, la misère croissante des travailleurs salariés ; secundo, la 'concentration' générale, avec la disparition de la classe des artisans et paysans ; tertio, l'effondrement catastrophique du capitalisme. Rien de tout cela n'est arrivé... Le capitalisme continuera à se transformer à l'époque de son apogée ; en vieillissant, il deviendra de plus en plus calme, posé, raisonnable*".

Trotsky conteste ces arguments. Aujourd'hui, une partie du texte n'est plus d'actualité, dans le sens que ce que prétend démontrer Trotsky, chiffres à l'appui, est aujourd'hui tellement évident et accepté par tous, n'est plus objet de polémique. Qui doute encore de *la misère croissante des travailleurs salariés* ? Qui doute encore de *la concentration croissante* ? Ce qui reste polémique est la possibilité du mode de production capitaliste de 'se redresser' et donc de rendre évitable la lutte pour un changement radical, la lutte pour le socialisme.

Aujourd'hui, une grande partie de la population se rend compte que quelque chose ne marche pas avec notre système de production, mais les idéologues du capitalisme jurent qu'il n'y a pas d'autre système possible : "*La machine capitaliste n'est pas faite pour rendre les gens égaux. Elle crée de l'efficacité et de l'inégalité. ... Il faut sauvegarder son efficacité et ... trouver des mécanismes hors du marché pour réduire les inégalités.*"⁴ Est-ce possible ? Même des gens 'de gauche' se résignent à que, au moins pour le moment, on ne peut rien faire contre le capitalisme et il faut donc essayer de l'humaniser. Nous pensons que si le capitalisme pouvait encore faire avancer les forces productives de l'humanité dans le 19^{ème} siècle, il est devenu actuellement un obstacle absolu. La question ne se pose plus s'il faut le remplacer par le socialisme, mais comment le faire.

Pour participer à ce débat, il faut étudier la théorie de Marx. "*L'erreur fondamentale de l'économie classique était de considérer le capitalisme comme la forme d'existence de l'humanité à toutes les époques, alors qu'il n'est qu'une étape historique dans le développement de la société. Marx commença par critiquer cette économie politique, il en exposa les erreurs, en même temps que les contradictions du capitalisme lui-même, et il démontra l'inéluctabilité de l'effondrement de ce régime.*"⁵

*"Certains arguments de Marx (...) peuvent paraître oiseux, 'métaphysique'. En fait, cette impression vient du fait que l'on n'a pas l'habitude de considérer scientifiquement des phénomènes très familiers. La marchandise est devenue un élément si universellement répandu, si familier, de notre existence quotidienne, que nous n'essayons même pas de nous demander pourquoi les hommes se séparent d'objets de première importance, nécessaires à l'entretiens de la vie, pour les échanger contre de petits disques d'or ou d'argent qui n'ont par eux même d'utilité sur aucun continent. (...) Toutes les catégories de l'économie marchande sont acceptées sans analyse, comme allant de soi (...) Pour les déchiffrer, une analyse scientifique est indispensable."*⁶

* * *

Ce texte n'a d'autre prétention que de chercher à s'y retrouver un peu. Nous voulons comprendre la théorie exposée par Marx dans *Le Capital*⁷. A un siècle et demi de distance, nous ne sommes pas

² Trotsky, Le marxisme et notre époque - avril 1939 - Ce texte se trouve sur internet (www.marxists.org) en anglais : Marxism in our time. Nous utilisons une traduction française en 38 pages éditée par Militant en Belgique.

³ En particulier Werner Sombart, un économiste avec lequel Engels a déjà eu une polémique dans son Complément et Supplément au livre III du Capital, 1895.

⁴ Alain Minc, un auteur de renom qui se dit libéral de gauche, dans Le Soir, 16/09/2002 - p.9.

⁵ Trotsky, ibidem

⁶ Trotsky, ibidem

⁷ La première édition du premier livre du Capital (*Le procès de production du capital*) est apparue en 1867, peu avant la Commune de Paris, et la deuxième (1873) peu après. Le deuxième livre (*Le procès de circulation du capital*) et le troisième (*Le procès d'ensemble de la production capitaliste*) n'ont été édités qu'après la mort de Marx (1883) par Engels. On trouve le texte de la quatrième édition du premier livre (éditée par les soins de Engels) ainsi que des deux autres livres sur internet (www.marxists.org) en anglais et en allemand. La première édition du premier livre se trouve sur internet en français, mais la traduction ("revue par l'auteur") est en fait **de très mauvaise qualité**. Il s'agit d'une traduction faite par Joseph Roy en 1873. Marx avait

tellement intéressés dans la polémique de Marx avec ses contemporains, ni dans les sources et les développements de ses prédécesseurs auxquels il fait copieusement appel. Nous essaierons aussi d'éviter les multiples répétitions dans un texte qu'en grande partie Marx n'a pu que développer comme ébauche, comme des notes, ou plutôt, de tirer profit de ces répétitions. Nous voulons simplement connaître les développements théoriques de Marx qui ont inspiré les révolutionnaires pendant déjà un siècle et demi. Nous voulons *comprendre* ce que disait Marx, afin d'être mieux armés pour les polémiques qui font rage *actuellement* autour de cette brillante théorie et autour du futur du système de production capitaliste.

Maintenant que nos lecteurs ont vu se développer la lutte des classes en l'année 1848 sous des formes politiques colossales, il est temps d'approfondir les rapports économiques eux-mêmes sur lesquels se fondent l'existence de la bourgeoisie et sa domination de classe, ainsi que l'esclavage des ouvriers. Tel était le but manifesté par Marx dans une série d'articles de vulgarisation dans la Rheinische Zeitung, sur quelques concepts fondamentaux de sa théorie.⁸ Nous recommandons vivement à nos lecteurs de prendre connaissance de ce texte.

accepté les services de Roy parce qu'il était pressé d'avoir la publication en français, étant donné sa polémique avec Proudhon (voir par exemple notes 58 et 162), mais il a été déçu et il a dû apporter beaucoup de corrections (on ne sait pas lesquelles, étant donné que seulement le texte corrigé a été préservé). On a parfois l'impression que Roy (un sympathisant de Proudhon) ne comprenait pas bien de quoi il s'agissait au juste.

Nous utilisons pour le premier livre la traduction éditée par Quadrige / PUF, basée sur la quatrième édition allemande. Pour le deuxième et le troisième livre nous utilisons la traduction des Éditions du Progrès, Moscou, des années trente, reproduite par Éditions Sociales, Paris, 1960. La référence est faite comme par exemple "I Capital XV,3 -588" ou le I précise le livre, XV le chapitre, 3 une subdivision dans le chapitre et 588 la page. Observons, pour ceux qui se valent des éditions sur internet, que la numérotation des chapitres du premier livre est différente selon les éditions. Le chapitre 4 de la quatrième édition correspond aux chapitres 4-6 chez Roy, ce qui provoque un décalage par la suite. Le chapitre 24 de la quatrième édition correspond aux chapitres 26-32 de Roy, et le chapitre 25 de la quatrième édition au chapitre 33 de Roy. Éventuellement nous faisons référence à l'édition allemande selon la version publiée sur internet sur base de "Karl Marx - Friedrich Engels - Werke, Band 23, "Das Kapital", Dietz Verlag, Berlin/DDR 1968" (le premier livre étant la quatrième édition) et qui indique la page de la copie papier entre <>. Nous citons comme, par exemple, "I Kapital 5.1 <192>" qui fait référence au livre I, chapitre 5, section 1, la 'page' 192.

La traduction de Quadrige contient toutefois des erreurs évidentes (par comparaison avec le texte allemand) :

P.357

[C'est pourquoi il les vendra **au-dessus** de leur valeur sociale, disons 10 d. l'unité.] ==> [...il les vendra **au-dessous** de ...]

P.585

[Si la valeur originelle de la force de travail est de 3 sh. et que le temps de travail nécessaire se monte à 6 heures, si la survalueur est également de **5 sh.** ou si le surtravail...] ==> [...est également de **3 sh.** ou si le surtravail...]

P.687

[Comme le capital produit chaque année ... il se peut alors que les besoins d'accumulation du capital dépassent la croissance de la force de travail ou du nombre de travailleurs, que **l'offre** en travailleurs dépasse **la demande**, et que,...] ==> [...que **la demande** en travailleurs dépasse **l'offre**, et que,...]

⁸ Marx (1847,1849) et Engels (1891), *Travail salarié et Capital*, p. 8. Nous citons selon le texte en français disponible sur Internet (www.marxists.org).

Le procès de production du capital

Marchandises et argent

Les marchandises

"La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste apparaît comme une 'gigantesque collection de marchandises', dont la marchandise individuelle serait la forme élémentaire. C'est pourquoi notre recherche commence par l'analyse de la marchandise."⁹

Pour satisfaire aux besoins, on produit des *biens* (une paire de chaussures, une mitrailleuse, un ordinateur, une fraiseuse, un camion, une chemise, une maison, un plat de légumes) et des *services* (envoyer de l'argent en Australie, laver la vaisselle, transporter le charbon pour une sidérurgie, s'occuper du bébé de la voisine, mettre à disposition une connexion sur internet).

L'économie - l'activité de l'homme pour satisfaire des besoins - tourne autour de *produits* (biens et services¹⁰) qui se fabriquent, s'échangent, se vendent, s'achètent.

Notez que le besoin peut être aussi bien la subsistance immédiate (manger un lion, aller au théâtre, se vêtir, entretenir une maîtresse, ...) qu'assurer la production des biens pour la subsistance (un arc et des flèches, une usine automobile, un satellite de communications, une fraiseuse, ...). Dans le premier cas, on parle de *moyens de subsistance*, dans le deuxième de *moyens de production*.

Les animaux se produisent de la nourriture chacun pour soi, et pendant des milliers de siècles c'était aussi le cas pour l'homme. La production était individuelle. Graduellement, les hommes ont commencé à s'organiser pour produire. On ne faisait pas tisser le meilleur chasseur ni chasser le meilleur tisserand. La production devenait sociale¹¹, avec une répartition du travail. Actuellement on produit dans des entreprises, ou le lien direct entre le produit et celui qui va s'en servir pour satisfaire un besoin disparaît presque complètement.

Ce qu'on produit (un bien ou un service) *pour l'échanger* afin de satisfaire un besoin de quelqu'un d'autre, s'appelle *marchandise*¹².

Il y a, bien entendu, encore de la production individuelle. Si je prépare un plat pour la consommation de ma famille, je répare ma bicyclette ou je lave la vaisselle, cela reste une production individuelle. Mais cela ne produit pas de marchandise. Dans la production de marchandises, la production sociale a chassé pratiquement toute production individuelle, étant donné son rendement très supérieur. On peut essayer de fabriquer du papier à partir de quelques chiffons et en fabriquer un cahier, mais on ne pourra pas le vendre à un prix concurrentiel avec le cahier qu'on trouve au supermarché. La production est devenue *nécessairement* sociale. D'ailleurs, pour vivre, la plupart des gens *n'ont d'autre possibilité* que d'aller 'au boulot', de participer à la production sociale de marchandises, et ce d'autant plus aujourd'hui dans la production capitaliste de marchandises. C'est ce qui constitue la base même de l'exploitation dans le mode de production capitaliste.

⁹ Les premières lignes du livre de Marx, I Capital I-39.

¹⁰ La particularité des *services* est que ce sont des marchandises dont la production et la consommation ont lieu au même moment, tandis que les biens peuvent être produits à un moment et consommés à un moment ultérieur. Actuellement les services sont devenus bien plus importants par rapport aux biens qu'au temps de Marx, mais de toute façon, pour l'analyse de Marx, ce sont aussi des marchandises, que ce soit le 'transport' d'un télégramme (langage de Marx) ou une communication sur internet. Voir II Capital I.4 - 52, II Kapital I.4 <60>. Marx emploie le terme 'service' pour un service bien particulier, celui du travail domestique dans la maison du capitaliste (II Capital II.1 - 62).

¹¹ Le mot social veut dire 'ce qui met en cause beaucoup de gens', le contraire d'individuel.

¹² Marchandise se dit *Ware* en allemand, *commodity* en anglais, *mercancía* en espagnol. Nous donnons régulièrement la traduction d'un terme, toujours dans cet ordre, pour ceux qui consultent des ouvrages dans une autre langue.

Marx ne considère marchandise que des produits qui *s'échangent*, et exclue de ce concept, par exemple, la production du serf pour son seigneur. Voir la note d'Engels, I Capital I-46 ; voir aussi II Capital VI.2.3-125.

En résumé:

Les marchandises sont
des produits (biens et services)
pour satisfaire un besoin (de subsistance ou de production)
de quelqu'un d'autre (destinés à l'échange).

La valeur des marchandises

Chaque marchandise a une **valeur**, mais ce terme a besoin d'une précision scientifique.

Il contient d'abord un aspect *qualitatif* : tout simplement le fait que la marchandise sert à satisfaire un besoin, qu'elle n'est pas inutile. De ce point de vu la valeur d'une chemise est différente que celle d'une chaise parce que le besoin couvert est différent.

La valeur contient aussi un aspect *quantitatif* dans le sens que deux chemises valent le double d'une chemise et que 10 minutes de connexion sur internet valent plus que 5 minutes. Marx emploie aussi le terme 'substance' pour indiquer l'aspect qualitatif, et le terme 'grandeur' pour l'aspect quantitatif.

Le caractère utile d'une chose (l'aspect qualitatif de la valeur) en fait une **valeur d'usage**.¹³ La valeur d'usage se manifeste lors de la *consommation*. Une voiture dans une région où il n'y a pas de routes n'a pas de valeur d'usage. Une fraiseuse perd de sa valeur d'usage au fur et à mesure qu'elle s'utilise ou devient obsolète. Le service de laver la vaisselle à la maison a une valeur d'usage. Un kilo de pain a une valeur d'usage, une paire de chaussures a une valeur d'usage et 10 minutes de connexion sur internet ont une valeur d'usage.

L'aspect quantitatif entre aussi dans la valeur d'usage: un sandwich n'est peut-être pas assez pour ma faim, et deux si. Mais c'est lors de *l'échange* que l'aspect quantitatif prendra toute sa signification. Comme le boulanger fabrique du pain pour une grande quantité de personnes mais pas de chaussures, et le cordonnier fabrique beaucoup de chaussures mais pas de pain, il faudra bien comparer la valeur du pain (que le cordonnier voudra manger) avec la valeur de la paire de chaussures (que le boulanger voudra chausser).

*La valeur d'échange*¹⁴ apparaît d'abord comme le rapport quantitatif, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'une espèce donnée s'échangent contre des valeurs d'usage d'une autre espèce, rapport qui varie constamment selon le lieu et l'époque.¹⁵ Marx emploie aussi 'grandeur de valeur' et 'produit de valeur' comme synonyme pour valeur d'échange.¹⁶

Nous mettons cela dans un tableau :

Marchandise		
<i>terme de Marx :</i>	<i>aspect :</i>	<i>se manifeste lors de :</i>
valeur d'usage	qualitatif (substance)	la consommation
valeur d'échange (grandeur de valeur)	quantitatif (grandeur)	l'échange

La valeur d'échange: combien ?

Le grand philosophe grec Aristote avait déjà fait la distinction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange. Toutefois, dans un échange éventuel se pose le problème : combien de kilo de pain correspondent à trois paires de chaussures, *comment* comparer ? C'est un problème auquel Aristote ne

¹³ Gebrauchswert / use-value / valor de uso.

¹⁴ Tauschwert / exchange-value / valor de cambio.

¹⁵ I Capital I-41

¹⁶ I Capital I - 44; I Capital XV,1 - 582

pouvait répondre¹⁷. Dire que le pain vaut autant d'euros et la paire de chaussures autant, n'explique rien. Il s'agit précisément de savoir pourquoi, l'argent n'étant finalement qu'une convention pour formaliser la comparaison des valeurs d'usage.

Bien avant Marx, les économistes¹⁸ se sont rendu à l'évidence qu'un produit obtient son utilité, sa valeur d'usage, de deux sources :

ce que nous offre *la nature*, et
le travail de l'homme pour le rendre utile, apte pour satisfaire un besoin.

L'homme primitif se fabrique un vêtement à partir d'une peau d'animal ; pour se servir de la peau, il a du chasser et tuer l'animal, et en nettoyer et découper la peau. Actuellement, on peut satisfaire un besoin avec un baril de pétrole parce qu'on a trouvé de la matière première fabriquée par la nature dans la terre pendant des milliers de siècles et que du travail humain a été consacré à l'extraire, le raffiner et le transporter.

Le lien entre un ordinateur et l'apport de la richesse naturelle est assez éloigné, parce que les matériaux qui composent l'ordinateur sont à leur tour des produits où sont incorporés des composants et du travail, ces composants étant à leur tour constitués d'autres pièces et de travail, et ainsi de suite, jusqu'à arriver à un stade où il n'y a que de la matière offerte par la nature (du sable pour les semi-conducteurs, du pétrole pour le plastique, du minerai de fer, etc.) et du travail humain. De toute façon, ce qui donne la valeur d'usage d'un produit, ce qui permet de satisfaire un besoin, c'est surtout le travail humain incorporé, directement ou indirectement ou très indirectement.

Si la valeur d'une marchandise a un caractère bifide (la qualité, valeur d'usage, et la quantité, valeur d'échange), le travail qui y est incorporé a aussi ce double caractère.

La *qualité* du travail du cordonnier, le travail *concret*, produire des chaussures, est différent du travail du boulanger. D'autre part, il y a le fait que le cordonnier a consacré autant d'heures de travail pour fabriquer les chaussures. C'est la *quantité* de son travail, le travail *abstrait* (où on fait abstraction du type de travail, de l'aspect concret).

Nous mettons cela dans un tableau :

Travail		
<i>terme de Marx :</i>	<i>aspect :</i>	<i>se manifeste dans :</i>
concret	qualitatif (substance)	la production
abstrait	quantitatif (grandeur)	la consommation (l'échange)

Une fois la paire de chaussures produite, elle devient une marchandise constituée essentiellement de deux éléments, matière préexistante (cuir, etc.) et travail humain objectivé; dans ce travail objectivé, incorporé à la valeur de la chaussure, l'aspect qualitatif, concret, a disparu pour ne laisser que l'aspect quantitatif, abstrait.

Le kilo de pain et la paire de chaussures n'ont finalement en commun, pour comparer les valeurs dans la perspective de les échanger, que le fait qu'ils sont *le produit de travail humain*. La *quantité* de travail incorporé, directement ou indirectement, permet de *comparer les valeurs* du point de vue quantitatif.

¹⁷ Tout le génie d'Aristote éclate précisément dans le fait qu'il découvre un rapport d'égalité au sein de l'expression de valeur des marchandises. C'est seulement l'obstacle historique de la société dans laquelle il vivait [basée sur l'esclavage] qui l'empêche de déceler en quoi consiste "en vérité" ce rapport d'égalité. I Capital 1,3 - 68

¹⁸ Les gens qui étudient scientifiquement la manière de satisfaire aux besoins. Le terme date du 18^{ème} siècle. En fait, chez Marx, ce terme se réfère aux économistes bourgeois. Marx ne se considère pas lui-même comme 'économiste'. Voir p.ex. I Capital XXIII-696. Selon Engels, 'L'économie politique, dans le sens le plus large, est la science des lois qui gouvernent la production et l'échange des moyens matériels de subsistance dans la société humaine.' Anti-Dühring, début de la 2^{ème} partie.

On peut trouver un bref aperçu des économistes qui ont précédé Marx dans
http://ecogestion.scola.ac-paris.fr/Productions/ecogene/Pensée_économique/liberal.htm

On définit la *valeur d'échange* d'un produit comme la quantité d'heures de travail nécessaires pour le produire. Cela veut dire aussi que ce que nous offre la nature est à disposition de tous et n'entre pas dans la valeur d'échange. L'air que nous respirons n'a aucune valeur d'échange, si ce n'est dans un endroit climatisé. Le pétrole encore dans la terre a certainement une valeur d'usage, en vue de sa future consommation par les entreprises qui vont l'extraire, mais il n'a encore aucune valeur d'échange, quoiqu'en dise Bush.

Il va de soi que le travail abstrait, la quantité, est aussi fonction de la quantité de marchandises. Par exemple, si une paire de chaussures vaut deux heures, trois paires valent six heures ; et 100 paires ne valent peut-être pas 200 heures parce qu'on peut gagner du temps par 'la production en série', mais l'idée est claire que la quantité d'heures augmente avec la quantité de paires de chaussures.

Le boulanger peut se mettre d'accord avec le cordonnier de lui fournir 1,5 kilo de pain par jour pendant un mois, contre une paire de chaussures. En fait, pour faire bien ce calcul, le boulanger doit tenir compte aussi du blé dont il a besoin, c'est-à-dire, de la quantité de travail incorporée dans la fabrication de ce blé. Et le cordonnier de même avec le cuir, etc. Il y a trois mille ans, en Egypte, à l'époque de Ramses le Grand, cela se faisait ainsi. *Par la pratique* on était arrivé à une certaine valeur d'échange pour les marchandises, un tabouret en bois contre un cochon, assurer le culte aux ancêtres tel soir contre un panier de poissons et deux oignons, etc., sans avoir étudié Marx mais sur le principe de l'équivalence du temps de travail nécessaire pour fabriquer un tabouret, élever un cochon ou passer le soir hors de la famille.

Au moyen âge, la même personne faisait du pain et des chaussures, et il était facile de comparer le nombre d'heures consacré à chaque besogne. Actuellement la production est bien plus sociale et le produit même est fort dissocié de celui qui le produit dans une usine. Il faut comprendre alors la valeur d'échange d'un produit comme étant *construite au long de son procès de fabrication*, au fur et à mesure que du travail y est incorporé dans ce procès complexe.

Il y a toutefois un problème : selon la définition, une paire de chaussures faite par un paresseux vaudrait plus qu'une paire semblable réalisée dans moins de temps. D'autre part, actuellement les chaussures se font dans une usine de chaussures, où en plus les travailleurs s'occupent d'un tas de choses (entretien des machines, comptabilité, nettoyage,...) qui n'ont que peu à voir directement avec les chaussures mêmes. Il y a une dissociation entre le travail et le produit réalisé. En plus, le travail fait à l'aide de machines performantes sera bien moindre que celui fait 'à l'ancienne'.

La définition employée par Marx (et avant lui déjà par d'autres économistes) est un peu plus précise.

Par *valeur d'échange* d'une marchandise on comprend: *la quantité de travail (le nombre d'heures) socialement nécessaire pour la produire.*

On mesure la quantité de travail d'une façon qui englobe beaucoup de gens, pas le seul individu; c'est le temps nécessaire *en moyenne*, dans une civilisation donnée, dans un contexte donné, avec les technologies disponibles.¹⁹ *La marchandise singulière ne vaut ici tout bonnement que comme un échantillon moyen de son espèce. Les marchandises qui contiennent des quantités de travail égales, ou qui peuvent être fabriquées dans le même temps de travail, ont donc la même grandeur de valeur [valeur d'échange].*"²⁰

Même avec ces précisions, il y a encore lieu de distinguer par exemple le travail d'un apprenti de celui qui a beaucoup d'expérience. On pourrait prendre en compte le travail incorporé dans la formation du travailleur expérimenté pour calculer la quantité de *travail socialement nécessaire*. Il s'agit alors de

¹⁹ Signalons en passant que n'a de valeur d'échange qu'un produit qui est utile, qui a une valeur d'usage. Le cordonnier qui a fabriqué une mauvaise chaussure n'a pas créé de la valeur d'échange, il a 'gaspillé' du travail. D'autre part, le service de laver la vaisselle à la maison requiert bien un certain nombre d'heures de travail, et aurait donc une valeur d'échange. Mais ce n'est pas une marchandise, parce qu'on ne s'intéresse pas à comparer sa valeur d'usage avec une autre en vue de l'échange. Marx distingue une valeur d'échange *sociale*, propre d'une marchandise, de la valeur d'échange en général. Par la suite, nous ne traiterons que de marchandises et donc de la valeur d'échange sociale et nous omettons l'adjectif 'sociale'.

²⁰ I Capital I-44

multiplier ces heures de travail par un coefficient (plus grand pour l'expérimenté)²¹, une méthode qui mène facilement à l'arbitraire. Le directeur d'une usine est convaincu que 'son' travail vaut dix fois celui d'un travailleur sous ses ordres. De toute façon, *"les différentes proportions selon lesquelles différents types de travail se trouvent ramenés par réduction à l'unité de mesure que constitue le travail simple, sont établies au terme d'un procès social qui se déroule dans le dos des producteurs, si bien que ceux-ci s'imaginent qu'elles ont été données par la tradition. Pour simplifier les choses, nous considérons désormais d'emblée toute espèce de force de travail comme la force de travail simple : cela nous évitera tout simplement la peine d'opérer cette réduction."*²²

Marx dénonce le *fétichisme de la marchandise* comme ayant une propriété inhérente à son existence qui serait sa valeur. La valeur d'une marchandise a son origine dans une *relation entre personnes* dans un contexte historique déterminé. La valeur se développe, se construit avec la genèse de la marchandise ; la valeur des chaussures est tributaire de la valeur du cuir, ainsi que - très important - du travail réalisé pour fabriquer les chaussures à partir du cuir.

Valeur d'échange et productivité du travail

La valeur d'échange d'une marchandise **n'est pas invariable**.

Si un fabricant de chaussures parvient à développer une technique ou des machines plus performantes que ces concurrents, ses chaussures auront un coût inférieur à la valeur d'échange basée sur la moyenne ; mais si avec le temps ces concurrents améliorent aussi leur technique, que les innovations deviennent générales, la valeur d'échange (basée sur la moyenne) baisse aussi et rejoint le coût de notre fabricant innovateur. L'introduction de la machine fait baisser la valeur d'échange de *tous* les tissus, aussi bien ceux fabriqués avant, avec bien plus de travail, que ceux qu'on continue à fabriquer encore sans les machines. Avec l'introduction de machines, le travail *socialement* nécessaire pour tisser un mètre de tissu diminue considérablement, et donc la valeur d'échange de ce mètre de tissu.

*"La grandeur de la valeur d'une marchandise demeurerait donc constante, si le temps de travail requis pour la produire était constant. Or ce dernier change dès qu'il y a un changement dans la force productive de travail [la productivité du travail]. La force productive du travail est déterminée par de multiples circonstances, entre autres, par le degré moyen d'habileté des ouvriers, par le niveau de développement de la science et de ses possibilités d'application technologique, par la combinaison sociale du procès de production, par l'ampleur et la capacité opérative des moyens de productions, et par des données naturelles. La même quantité de travail s'exprimera, par exemple, dans huit boisseaux de blé pour une bonne saison, et dans quatre seulement pour une mauvaise. (...) Et si l'on parvient à transformer avec moins de travail du charbon en diamants, sa valeur peut tomber en dessous de celle des briques."*²³

La valeur d'échange d'une marchandise varie donc de façon directement proportionnelle à la quantité et de façon inversement proportionnelle à la force productive du travail qui se réalise en elle.²⁴

L'argent

Si les égyptiens pouvaient s'arranger facilement pour échanger un tabouret contre un cochon, dans la mesure où la production devient de plus en plus sociale, cela se complique parce qu'il ne suffit pas de comparer la valeur d'échange d'autant de kilos de blé avec celle d'une paire de chaussures, mais aussi avec celle d'autant de chemises, d'autant de minutes de connexion sur internet, etc. Alors on a inventé un système pour faciliter ces comparaisons. On a choisi un certain produit comme référence pour tous les autres, et dans la pratique on parvient à établir une comparaison entre le travail incorporé dans

²¹ Le travail plus complexe ne vaut que comme potentiation ou plutôt comme multiplication de travail simple, si bien qu'un quantum moindre de travail complexe sera égal à un quantum plus grand de travail simple. L'expérience montre que cette réduction se produit en permanence. I Capital I-50

²² I Capital I-51

²³ I Capital I-45

²⁴ I Capital I-46

n'importe quel produit, et cette référence. En clair, on a décidé de prendre l'or comme référence, et on a calculé qu'un kilo de blé vaut autant de grammes d'or, 100 grammes de pain autant, un mètre carré de telle type de cuir autant, une paire de chaussures autant, transporter une personne en bus d'un côté de la ville à l'autre autant, 10 minutes de conversation téléphonique de Bruxelles à Buenos Aires autant. Le boulanger échange son pain contre autant de grammes d'or, avec quoi il peut se procurer du blé, des chaussures, de la viande, des livres, faire étudier sa fille, etc. Pour calculer la valeur d'échange de son pain (combien de grammes d'or il doit recevoir) il considère non seulement son travail, mais aussi combien d'or il a du donner pour avoir le blé, etc.

Nous disons 'autant de grammes d'or', mais la référence peut aussi être une quantité de métal d'argent (c'était le cas en Angleterre avant d'adopter l'or comme référence) ou de cuivre, des diamants (c'est le cas encore aujourd'hui dans pas mal de transactions d'armes) ou de perles rares. Et finalement, avec le développement de la production de plus en plus sociale, on a commencé à imprimer des billets qui 'représentent' autant de grammes d'or, l'or même restant dans les coffres de l'institution qui émet le billet et à laquelle les gens font confiance. C'est *l'argent*²⁵ comme on le connaît maintenant.

Notons que la création d'argent est *un acte social*, repose sur un accord dans la société, y compris une certaine confiance dans les institutions qui gèrent le système, actuellement les banques nationales des pays ou la banque centrale européenne. Cet 'accord' est loin d'être idyllique. L'or avait été choisi parce qu'il était rare, difficile à produire et donc avec beaucoup de valeur pour une petite quantité. En plus, il ne s'altère pas facilement avec le temps. La base était la valeur d'échange de ce métal, le travail socialement nécessaire pour le produire. Au quinzième siècle, cela représentait un certain nombre d'heures par kilo, à comparer avec le travail socialement nécessaire pour produire telle quantité de blé ou de vin. Mais alors les espagnols ont découvert l'Amérique et surtout une accumulation d'or, fruit du travail de générations d'indiens mais que pour eux ne représentait que le travail des expéditions militaires pour s'en emparer. D'un coup, ils avaient un avantage énorme sur les anglais et les français. C'est comme s'ils disposaient tout à coup d'une immense quantité de blé, de vin, de laine, etc. sans avoir eu à travailler pour la produire. Il suffisait de l'acheter avec l'or dont ils s'étaient emparé.²⁶

Pour les transactions de moindre importance on employait le cuivre et il y a eu de grandes bagarres pour se mettre d'accord combien de cuivre ou d'argent correspond à une certaine quantité d'or²⁷. Pendant trente ans après la II guerre mondiale, une gramme d'or valait exactement 1,1253 dollars, et pendant toute la décennie des 60, un dollar valait exactement 4,94 francs français, mais à partir des années 70, les choses commençaient à aller mal dans l'économie mondiale et l'institution qui imprimait les dollars (le gouvernement yankee) a simplement décidé que l'équivalence n'était plus acceptée. Aujourd'hui, il suffit de demander à un argentin combien de dollars il peut acheter avec un peso pour recevoir des injures plutôt qu'une réponse.

L'argent n'est pas une marchandise

L'or pour fabriquer des bijoux est une marchandise comme les autres, mais dès que l'or assume ses fonctions de monnaie, d'argent, il laisse derrière lui cette propriété. L'argent peut *se présenter sous forme de* pièces, de billets, de chèques, de lingots d'or. Toutefois

l'argent n'est pas une marchandise parce qu'il n'a pas de valeur d'usage.

Il n'a que de valeur d'échange.

On ne *consomme* jamais l'argent, on se limite à l'échanger.

L'argent peut être cautionné par une certaine quantité d'or (avec une valeur d'usage, la même que celle de l'or pour le bijoutier) et l'or contenu dans une pièce de monnaie en or peut faire partie de cette caution, mais comme pièce de monnaie, elle n'a pas de valeur d'usage. L'argent n'a que de valeur

²⁵ Geld / money / dinero

²⁶ Voir I Capital XXIV-835 sur l'influence de cette baisse de la valeur des métaux précieux sur les contrats de fermage.

²⁷ Voir I Capital III-110

d'échange, par convention, pour rendre possible la circulation de la marchandise dans une économie capitaliste, "*une simple machine de circulation*" (II Capital VI.1.3 - 125). Le moyen technique utilisé pour faire circuler l'argent (l'or, les billets) ont bien sur un coût de production (la fabrication des pièces de monnaie, des billets de banque), qui fait partie des 'faux frais' du fonctionnement de cette 'simple machine'. De ce point de vu, un billet de 5 euro vaut autant qu'un billet de 100 euros pour le fabricant de billets, mais une fois le billet mis en circulation, sa valeur d'usage se consomme et n'existe plus. Une pièce d'un euro pourrait avoir une valeur d'usage, par exemple pour la mettre au dessous d'une patte d'un meuble pour l'équilibrer ; dans ce cas, la *pièce* est consommée (ce qui est illégal, d'ailleurs, contraire à la 'convention' qui dit qu'elle vaut 1 €). Quand on parle d'argent, de monnaie, on parle de la valeur 'faciale', ce qui est écrit sur le billet et qui par convention représente une certaine valeur d'échange. Un billet de 5 euro tout vieux vaut autant qu'un flambant neuf.

Retenons que l'argent est l'expression d'une convention, et donc aussi de relations sociales et de rapport de force. Toutefois, nous allons considérer l'argent (en euros) comme un bon intermédiaire pour comparer les valeurs d'échange de l'ensemble des marchandises dans une société donnée.

Le prix

Prix et valeur

On appelle ***prix***²⁸ l'équivalent en argent (donc, en valeur de l'ensemble des produits dans une société) que quelqu'un veut bien donner (ou est obligé de donner) comme contrepartie à la valeur d'échange d'un produit déterminé.

Le prix (la valeur en argent) peut être bien différent de la valeur d'échange du produit. Prenons l'exemple du pétrole. La valeur d'échange d'un baril de pétrole, le travail socialement nécessaire pour le produire, peut varier un peu d'un site d'extraction à l'autre, mais ne change pas beaucoup pour le même site pendant plusieurs années. Le prix, entre-temps - c'est-à-dire en dernière instance l'équivalent en tonnes de blé ou en quantité de mitrailleuses qu'on doit fournir pour obtenir le pétrole - change beaucoup. Quand on craint une pénurie, face à l'imminence d'une guerre, les prix augmentent. Quand il y a surproduction, ils descendent. Quand Bush impose un boycott sur le pétrole vénézuélien pour fomenter un coup d'état dans ce pays, celui qui ose quand même y acheter du pétrole peut demander des 'conditions spécialement favorables' parce que Chavez n'a pas le choix de les lui refuser. Le prix de la cocaïne dans les pays producteurs est de 3 US\$/gramme, l'acheteur en gros à Miami paye 15 US\$ et le consommateur américain 164 US\$ (16 fois la valeur de l'or)²⁹. Cela n'a évidemment rien à voir avec la valeur d'échange selon le travail objectivé dans la cocaïne. Au delà du travail objectivé dans le produit, le prix contient un élément important de contrainte sociale ou de position de domination sur le marché, sans parler de l'anarchie inhérente à la production capitaliste avec ses surproductions et sous-productions.

Individuellement, le boulanger peut, dans certaines circonstances, vendre son pain plus cher que sa valeur d'échange, ou acheter des chaussures en dessous du prix. Il peut aussi être escroqué par le cordonnier. Ou il peut être obligé de jeter le pain tel jour, n'ayant trouvé d'acheteur ; le 'prix' descend alors à zéro parce que le pain a perdu sa valeur d'usage.

Il peut y avoir même un prix là où il n'y a aucune valeur d'échange. Marx signale deux exemples³⁰ : le 'prix' d'une trahison, et le 'prix' de la terre non cultivée³¹ ou des minerais dans la terre. On pourrait y

²⁸ Preis / price / precio

²⁹ Chasqui Socialiste, n° 194, février 2003 (le mensuel du MST en Bolivie)

³⁰ I Capital III-116 - voir aussi, par exemple III Capital X - 205

³¹ Celui qui parvient à convaincre les autres qu'il est propriétaire de ces terres, peut en tirer une rente, à payer par celui qui effectivement va exploiter cette terre. On peut alors comparer cette rente avec l'intérêt que quelqu'un peut obtenir pour un capital placé en banque. Le capital qui donne le même intérêt

ajouter le 'prix' du pétrole brut dans la terre (les 'concessions' pétrolières), ou encore les certificats de dette extérieure³² de l'Argentine et d'autres cas spéciaux.³³

L'offre et la demande

Il est assez courant de lire dans des traités d'économie que les prix sont déterminés par le jeu de l'offre et la demande. En fait, le rapport entre l'offre et la demande n'expliquent pas la valeur du marché ; c'est la valeur du marché qui explique les fluctuations de l'offre et la demande.³⁴ Quand notre cordonnier ne parvient pas à vendre ses chaussures, il baissera le prix au dessous de la valeur d'échange, la demande s'étant rétrécie. Mais le fait même que nous disons 'en dessous de la valeur d'échange' montre que cette moindre demande n'explique pas le prix, mais seulement son écart momentané de la valeur d'échange, qui, elle, reste à expliquer (par la loi de la valeur du travail incorporé chez Marx). La baisse de la demande (la surproduction) s'explique parce que du travail a été fait pour répondre à un besoin présumé mais qui n'existe pas (du moins, pas de besoin solvable).

*Les prix, en oscillant autour de la valeur du travail, sont tantôt en dessous, tantôt au dessus de la valeur. Les causes de ces variations sont expliquées en long et en large dans le troisième livre du Capital, livre dans lequel Marx analyse 'le procès d'ensemble de la production capitaliste'. Néanmoins, quelque considérables que peuvent être les écarts entre le prix et la valeur des marchandises dans des cas particuliers, la somme de tous les prix est égale à la somme de toutes les valeurs des marchandises créées par le travail humain figurant sur le marché, et les prix ne peuvent franchir cette limite, même si on tient compte des 'prix de monopole' des trusts ; là où le travail n'a pas créé de nouvelle valeur, Rockefeller lui-même ne peut rien tirer.*³⁵

Dans la moyenne, la vente au dessous ou au dessus du prix s'effacent, précisément parce que la valeur d'échange représente le travail *socialement* nécessaire, une moyenne donc, comme on a vu plus haut.³⁶

Resta à voir comment considérer la moyenne. Les prix peuvent s'écarter temporairement pour le même boulanger, être le résultat d'événements conjoncturels et passagers pour tous les boulangers, être le résultat d'une innovation technique chez un boulanger, qui s'étend par après à toute la branche, etc. La disparité entre prix et valeur se fera d'ailleurs valoir de manière violente, lors des crises du système.³⁷

Plus loin, nous allons rencontrer une différence très importante entre prix et valeur d'échange, pour l'ensemble de la production capitaliste.³⁸

que la rente de cette terre est une mesure du 'prix' de cette terre incultivée. Nous y revenons plus loin (Le rente foncière p. 82). Marx consacre une grande partie du livre III du Capital à cette question.

³² *Dès le moyen âge ... la dette d'État- qu'il soit despotique, constitutionnel ou républicain - marque de son empreinte l'ère capitaliste.* I Capital XXIV - 847

³³ Quel est le prix d'un tableau de Picasso ? Même si Picasso y a incorporé du travail, le tableau échappe à la notion de travail 'socialement nécessaire'. Ce prix peut être déterminé par des combinaisons très fortuites. Pour vendre un objet, il suffit uniquement qu'il soit monopolisable et aliénable. III Capital XXXVII - 25.

³⁴ Voir III Capital X - 207. Il y a une exposition très détaillée de cette question dans Marx, *Travail salarié et Capital*, p. 10-12. Voir aussi La concurrence à l'intérieur d'une sphère de production, p. 73

³⁵ L. Trotsky, *Le marxisme et notre époque - 1939*, p.8. Voir aussi la 'Brève notice biographique de Marx avec exposé du Marxisme', de Lénine (nov 1914, p. 32/47) Quand à la référence au livre III du Capital, voir par exemple III Capital X - 201-213.

³⁶ Resta à voir comment considérer la moyenne. La moyenne de tous les boulangers, de tous les capitalistes du pays, de tous les capitalistes dans le monde ? Voir par exemple I Capital XXXIII-687. Cela deviendra important dans le développement ultérieur de la théorie.

³⁷ *Les économistes disent que le prix moyen des marchandises est égal aux frais de production; que telle est la loi. Ils considèrent comme un fait du hasard le mouvement anarchique par lequel la hausse est compensée par la baisse, et la baisse par la hausse. On pourrait considérer avec autant de raison, comme cela est arrivé d'ailleurs à d'autres économistes, les oscillations comme étant la loi, et la détermination par les frais de production comme étant le fait du hasard. Mais ce sont ces oscillations seules qui, regardées de plus près, entraînent les dévastations les plus terribles et, pareilles à des tremblements de terre, ébranlent la société bourgeoise jusque dans ses fondements, ce sont ces oscillations seules qui, au fur et à mesure qu'elles se produisent, déterminent le prix par les frais de production. C'est l'ensemble du mouvement de ce désordre qui est son ordre même. C'est au cours de cette anarchie industrielle, c'est dans ce mouvement en rond que la concurrence compense pour ainsi dire une extravagance par l'autre.* Marx, *Travail salarié et Capital*, p. 11

³⁸ La transformation du profit en profit moyen, p. 69

L'approximation du juste prix

Pour le moment³⁹, nous allons supposer que les marchandises se vendent à leur juste prix, la valeur d'échange. Dans notre exemple, il s'agit de vendre du pain contre de l'argent et avec cet argent acheter une autre marchandise *de la même valeur*. L'égalité de valeur est la condition du déroulement *normal*.⁴⁰

Attention : le terme *juste* n'a rien à voir ici avec *équitable*, moralement justifié.

*La division du travail transforme le produit en marchandise et rend ainsi nécessaire la transformation du produit en argent. En même temps, elle rend contingente la réussite de cette transsubstantiation. Mais il faut examiner le phénomène dans sa pureté, et donc présupposer son accomplissement normal.*⁴¹

Nous sommes en train de rechercher les lois de l'économie capitaliste, et nous faisons donc abstraction, dans un premier moment, de certaines *perturbations*, que nous prenons en compte par après.

C'est une façon très scientifique de procéder. Voyons un exemple dans la physique. Newton est parvenu à formuler des lois pour le mouvement des corps. L'artilleur de Napoléon s'en sert pour calculer où va tomber la balle du canon, qui sort de la bouche du canon sous un certain angle et avec une certaine vitesse. Dans un premier temps, il néglige une perturbation : la résistance de l'air. C'est la condition dans laquelle les lois très simples de Newton sont valables. Le calcul ne donnera pas un tir exact, il faudra le rectifier, parce la résistance de l'air est importante. Mais la 'loi' de Newton reste valable, et utile pour une première approximation, pour comprendre comment cela se passe et sur quoi appliquer la correction. La 'loi' sert même pour comprendre pourquoi le résultat est complètement faux dans certaines circonstances, par exemple en lançant une plume. Dans ce cas, la résistance de l'air masque complètement la trajectoire 'théorique'.

Marx formule, comme fruit de son étude et souvent en polémique avec des économistes de son époque, une théorie, une abstraction de la réalité qui permet de mieux la comprendre et de prévoir ce qui va ce passer. Il apportera aussi des corrections à ces lois générales (surtout dans le livre III du Capital). De toute façon, la validité de la théorie sera donnée par le fait qu'elle parvient à prévoir la marche ultérieure des choses, comme signalait Trotsky (voir ci-dessus dans l'introduction, p. 4).

Pour le moment, sauf indication contraire,
très en général et laissant de côté beaucoup de nuances,
le **prix** est *l'expression comptable de la valeur d'échange*.

La circulation des marchandises

Dans l'échange de marchandises, celle-ci *circulent*, passent d'une main à l'autre.

Nous commençons par étudier un certain *cycle* d'échanges. Le boulanger vend une certaine quantité de pain, obtient de l'argent (autant d'euros), et avec cet argent achète une paire de chaussures. Il transforme sa *marchandise en argent* et celui-ci par la suite en *marchandise*.

C'est un cycle d'échange Marchandise - Argent - Marchandise.

Pour avancer dans notre étude, il faudra employer quelques formules qui facilitent représenter les idées sous une forme concise. Nous allons employer le symbole M pour marchandise et A pour argent et nous écrivons le cycle Marchandise - Argent - Marchandise comme M-A-M.

Dans le **cycle d'échange M-A-M**, la valeur d'échange du pain (marchandise vendue, le premier M) est en principe égal à la valeur d'échange des chaussures (marchandise achetée, le M final). C'est le sens

³⁹ Sauf indication contraire, dans tout ce premier chapitre sur Le procès de production capitaliste.

⁴⁰ I Capital IV-170

⁴¹ I Capital III-122

même de la transaction, l'argent A n'étant qu'un intermédiaire pour comparer la valeur d'échange du pain avec celle des chaussures. Dans le chef du boulanger, l'argent A y joue un rôle secondaire, comme intermédiaire pour pouvoir acquérir des marchandises autres que le pain. Il n'existe ni avant ni après le cycle.

Notons aussi que le boulanger n'est pas intéressé dans la valeur d'usage du pain (il ne veut pas le consommer, le manger), mais bien dans sa valeur d'échange. D'autre part, grâce à l'équivalent des valeurs d'échange entre pain et chaussures, il peut accéder à la valeur d'usage des chaussures, qui l'intéresse (il veut les chauffer, les 'consommer').

Entre-temps, la première partie du cycle, M-A, la vente du pain, suppose un acheteur, intéressé dans la valeur d'usage du pain (parce qu'il a faim), pour qui il s'agit d'une transaction A-M. Cet acheteur devait avoir de l'argent, qu'il a obtenu en vendant à son tour une marchandise. On se trouve avec une série infini d'achats et de ventes. On peut raisonner de la même façon pour la seconde partie du cycle, A-M, l'achat des chaussures ; le cordonnier qui vend les chaussures finit par avoir de l'argent, qui n'a pas de valeur d'usage, qui ne lui est utile que pour acheter une autre marchandise.

Dans le cycle M-A-M, la marchandise, le pain, valeur d'échange pour le vendeur, devient valeur d'usage pour l'acheteur et est consommé ; de même pour les chaussures, mais avec un vendeur et acheteur différent. Entre-temps, l'argent n'apparaît que sous forme de valeur d'échange. Personne ne 'consomme' de l'argent; il n'est qu'échangé⁴².

On se trouve finalement face à une **circulation de marchandises**, moyennant l'argent, bien différente du simple troc. Même si l'acheteur du pain est le cordonnier qui vend des chaussures au boulanger, l'argent serait toujours un *mécanisme* pour étaler la transaction dans le temps, le pain étant livré chaque jour pendant un certain temps et les chaussures en une fois ; pendant ce temps l'argent fera l'objet d'autres transactions.

*Toute marchandise, à ces premiers pas dans la circulation, à son premier changement de forme, sort de la circulation, dans laquelle entrent sans cesse de nouvelles marchandises. La monnaie en revanche en tant que moyen de circulation, habite en permanence dans la sphère de la circulation et y vagabonde en permanence.*⁴³

On peut faire une estimation de la quantité totale de **l'argent en circulation** dans une zone économique. Une même marchandise peut changer de main une fois par semaine ou une fois par mois. Cela ne fait pas changer la valeur totale de la marchandise sur le marché (égale au prix par unité multiplié par la quantité totale). Par contre, la quantité d'argent en circulation dépend de la vitesse de circulation des marchandises, du nombre de fois qu'une marchandise change de main dans une année. La quantité d'argent en circulation est la valeur d'échange totale de toutes les marchandises échangées pendant un certain temps, divisé par le nombre de transactions successives dans ce temps.⁴⁴

L'argent peut aussi ne pas circuler, momentanément. Notre boulanger reçoit de l'argent tous les jours en échange de son pain, mais il le garde pour, un jour, acheter des chaussures. Ce 'garder l'argent' peut être passager, pour des raisons techniques de la circulation des marchandises. Après avoir vendu, on a besoin d'un temps pour se décider où acheter. Mais il peut y avoir aussi une **thésaurisation**, c'est-à-dire, quelqu'un garde l'argent un certain temps, avec une perspective de le dépenser seulement dans un avenir plus lointain, soit espérant des opportunités, soit espérant éventuellement un besoin (par exemple se nourrir quand on est vieux). De toute façon, l'argent thésaurisé est destiné à entrer de nouveau 'dans le circuit', et entre-temps cela reste de l'argent, c'est-à-dire, sans valeur d'usage, destiné uniquement à l'échange.

⁴² Voir L'argent n'est pas une marchandise, p. 12

⁴³ I Capital III-132

⁴⁴ I Capital III-129, 135

Si on peut remettre à plus tard d'acheter après avoir vendu (et donc thésauriser l'argent), on peut aussi anticiper d'acheter, même avant d'avoir vendu. On peut acheter à crédit. Cela veut dire que, parallèlement à l'argent, il se constitue tout un arsenal de **moyens de paiement**. Ces moyens de paiement n'ont, eux aussi, pas non plus de valeur d'usage évidemment. Ils n'existent qu'en fonction des marchandises, l'unique vraie richesse, fruit de travail humain.

De nos jours, tout ce monde de l'argent, l'argent thésaurisé, le crédit, les comptes en banque, les valeurs boursières, le rôle des banquiers, ont acquies une énorme importance. Nous y reviendrons plus loin dans notre étude (voir *Le capital financier*, p. 80 et *L'impérialisme, phase suprême du capitalisme.*, p. 90). Pour le moment toutefois, l'argent ne sera qu'un intermédiaire dans les échanges de marchandises.

En résumé

Les **marchandises** sont des produits (*biens* et *services*) pour satisfaire un besoin (de *subsistance* ou de *production*) de quelqu'un d'autre (destinés à *l'échange*).

Une marchandise a une **valeur d'usage** (l'aspect qualitatif, qui se manifeste dans la consommation) et une **valeur d'échange** (l'aspect quantitatif, qui se manifeste dans l'échange).

La valeur d'échange est déterminée par le travail objectivé dans la marchandise.

Le travail sur une marchandise a un aspect qualitatif (*travail concret*, pendant la production) et un aspect quantitatif (*travail abstrait*, le temps de travail qui reste incorporé après la production).

Par **valeur d'échange** d'une marchandise on comprend: la quantité de **travail** (le nombre d'heures) **socialement nécessaire** pour la produire.

La valeur d'échange d'une marchandise se construit au long du procès de sa production.

L'argent est l'expression d'une convention, et donc aussi de relations sociales et de rapport de force. Nous considérons toutefois l'argent (en euros) comme un bon intermédiaire pour comparer les valeurs d'échange de l'ensemble des marchandises dans une société donnée.

L'argent n'est pas une marchandise, car il n'a pas de valeur d'usage, seulement une valeur d'échange.

Le **prix** est l'équivalent en argent que quelqu'un veut bien donner (ou est obligé de donner) comme contrepartie à la valeur d'échange d'un produit déterminé.

Le rapport entre l'offre et la demande n'expliquent pas la valeur du marché ; c'est la valeur du marché qui explique les fluctuations de l'offre et la demande. Le prix oscille autour de la valeur de marché.

Dans l'approximation du *juste prix*, le prix est l'expression comptable de la valeur d'échange.

Les marchandises *circulent* dans l'échange, par exemple selon M-A-M.

Toute marchandise, à ces premiers pas dans la circulation, à son premier changement de forme, sort de la circulation, dans laquelle entrent sans cesse de nouvelles marchandises. La monnaie en revanche en tant que moyen de circulation, habite en permanence dans la sphère de la circulation et y vagabonde en permanence.

L'argent qu'on ne dépense pas après avoir vendu une marchandise est **thésaurisé**.

Quand on achète avant de disposer de l'argent (à crédit), on fait usage de **moyens de paiement**.

Le capital, l'argent capable de générer d'avantage d'argent

Un cycle pour faire de l'argent

Le cycle M-A-M suppose essentiellement l'intérêt dans la *valeur d'usage* des marchandises. Le boulanger vend du pain parce qu'il a besoin d'argent pour pouvoir acheter et consommer des chaussures. L'argent n'y intervient que comme moyen pour échanger les marchandises.

Entre-temps, il y a des gens qui ont de l'argent, et ne pensent à autre chose que d'avoir d'avantage d'argent. Ce sont les capitalistes. On pourrait penser à un cycle A-M-A pour ces gens : ils ont de l'argent avec lequel ils achètent des marchandises pour les revendre et obtenir de l'argent. La marchandise n'intervient que comme moyen pour obtenir de l'argent.

Evidemment, on devrait dire A-M-A', avec un A' plus grand que A. Acheter une marchandise pour la revendre au même prix ne lui sert à rien au capitaliste. Il aurait mieux fait de thésauriser son argent (un cycle A-A). Mais comment arriver à vendre plus cher?

On peut imaginer un vendeur 'malin' ou 'habile' qui parvient à vendre plus cher qu'il a acheté, mais au niveau de toute la société cela ne tient pas debout. Nous avons supposé que les marchandises s'échangent à leur valeur *normale*, leur valeur d'échange qui correspond au travail incorporé. Même si individuellement il peut y avoir une 'vente avec profit', ce n'est pas cela qui rend les capitalistes riche, car chaque vente avec profit correspond à un achat avec perte. Il n'y a pas moyen pour le possesseur d'argent, d'en obtenir davantage dans la sphère de la circulation, par *l'échange* des marchandises.⁴⁵

Pourtant, les capitalistes comme groupe social, dans leur ensemble, s'enrichissent ! Et comment ! Il ne reste donc au possesseur d'argent que la solution de trouver une marchandise dont il peut extraire de la valeur dans la *consommation*.

*Pour extraire de la valeur de la consommation d'une marchandise, il faudrait que notre possesseur d'argent ait la chance de découvrir dans la sphère de la circulation, sur le marché, une marchandise dont la valeur d'usage proprement dite possédât cette particularité d'être source de valeur, dont la consommation effective serait donc elle même objectivation de travail, donc création de valeur. Et cette marchandise spécifique, le possesseur d'argent la trouve sur le marché : c'est la puissance de travail, ou encore la force de travail.*⁴⁶

La force de travail comme marchandise

*Par force de travail ou puissance de travail, nous entendons le résumé de toutes les capacités physiques et intellectuelles qui existent dans la corporéité, la personnalité vivante d'un être humain, et qu'il met en mouvement chaque fois qu'il produit des valeurs d'usage d'une espèce quelconque.*⁴⁷

Une personne vend sa force de travail au possesseur d'argent, qui s'intéresse à la valeur d'usage de cette force de travail, qui la '*consomme*' en faisant travailler la personne qui lui a vendu sa force de travail.

Une paire de chaussures a une valeur d'échange plus grande que le cuir, la colle et les autres matières premières, parce qu'il y a du travail incorporé. En *consommant* la force de travail dans la fabrication des chaussures, le possesseur d'argent incorpore du travail (d'autrui !) dans les chaussures et produit donc de la valeur, qui lui revient sous forme d'argent quand il vend les chaussures. Il réalise le cycle A-M-A'

Pour que cela soit possible, il faut deux conditions:

⁴⁵ L'idée que la richesse se crée dans *l'échange* des marchandises vient déjà d'Aristote (voir I Capital IV,1 - 172, note 6) et est assez répandue, même à nos jours. Alain Minc, dans l'article déjà cité (note 4), dit sans broncher que "Le marché crée la richesse". Marx a mené beaucoup de polémiques pour réfuter cette fausse conception de l'économie.

⁴⁶ I Capital IV,3 - 187

⁴⁷ I Capital IV,3 - 188

- Il doit y avoir des gens qui *disposent* de force de travail qu'ils peuvent vendre. Un esclave, par exemple, ne se trouve pas dans cette condition. D'autre part, celui qui vend sa force de travail ne la vend que pour une durée déterminée (sinon, il devient l'esclave du possesseur d'argent). Il faut des hommes et des femmes *libres*.
- Il faut que ces gens soient *obligé* de vendre leur force de travail, étant dans l'impossibilité d'en profiter eux-mêmes pour produire ce dont ils ont besoin pour vivre, faute de moyens de production. L'artisan qui parvient à produire des marchandises avec sa force de travail, peut vendre ces marchandises pour subsister. Il faut des hommes et des femmes *libres* dans un autre sens : dénués de tout moyen de production les permettant de disposer eux-mêmes de leur force de travail pour subsister.

C'est précisément le cas pour la grande majorité des gens actuellement, sous le mode de production capitaliste. Ils ne sont ni esclave ni artisan. Ils sont travailleurs, prolétaires. Pour produire leurs moyens de subsistance, ils n'ont d'autre solution que de vendre leur force de travail à un capitaliste, qui dispose des moyens de production (usine, machines, etc.). Le capitaliste en profitera pour que son argent puisse fonctionner comme capital, comme argent qui produit d'avantage d'argent moyennant le travail, l'unique source vraie de richesse ; moyennant le travail... d'autrui, pour le capitaliste. *L'ancien possesseur d'argent marche devant, dans le rôle du capitaliste, le possesseur de force de travail le suit, dans celui de son ouvrier ; l'un a aux lèvres le sourire des gens importants et brûle d'ardeur affairiste, l'autre est craintif, rétif comme quelqu'un qui a porté sa propre peau au marché et qui, maintenant, n'a plus rien à attendre ...que le tannage.*⁴⁸

La force de travail - comme toute marchandise - a un caractère *qualitatif*, concret, spécifique, la capacité de transformer telle marchandise en une autre, et un caractère *quantitatif*, une valeur d'échange que le capitaliste a besoin d'acheter pour consommer cette marchandise. La force de travail d'un électricien est qualitativement différente de celle d'un employé de banque, mais les deux doivent mettre leur force de travail comme marchandise sur le marché, pour être achetée par le capitaliste à leur valeur d'échange. Nous devons maintenant voir quelle est cette valeur d'échange. On dira : le salaire, le prix que le capitaliste paye. Mais cela n'explique rien. Nous voulons savoir de quoi, de quelle valeur d'échange le salaire est l'expression comptable.

La valeur d'échange de la force de travail

La valeur d'échange de la force de travail (traduite en argent, en autant d'euros) se mesure, comme pour toute autre marchandise⁴⁹, par *le temps de travail socialement nécessaire pour produire* cette force de travail. Pour pouvoir vendre sa force de travail, le travailleur doit manger, dormir, se guérir quand il tombe malade, se distraire, etc. Il lui faut satisfaire les besoins élémentaires pour qu'il puisse continuer à mettre à disposition (vendre) cette force de travail.

Il faut voir cette valeur d'échange - comme toute valeur d'échange - comme une moyenne dans une certaine société à une certaine époque. Cette valeur d'échange inclut aussi le nécessaire pour avoir des enfants et les éduquer pour pouvoir continuer à mettre à disposition cette force quand le travailleur lui-même est trop vieux pour travailler, et aussi pour continuer à nourrir ce travailleur trop vieux. Aujourd'hui en France ou en Belgique, il faut aussi lui donner des vacances, etc. Il faut même continuer à le maintenir en vie quand il est chômeur. Tout cela fait actuellement partie de la valeur d'échange de la force de travail du travailleur.

Même en moyenne, la valeur d'échange de cette force de travail (le travail socialement nécessaire pour la reproduire) n'est pas la même partout, elle change avec le temps et elle est différente, par exemple,

⁴⁸ I Capital IV-198

⁴⁹ Peut-être *pas tout à fait* comme 'pour toute autre marchandise'. Marx se rend compte qu'il y a quelque chose de spécial dans le 'travail socialement nécessaire' s'agissant de la valeur d'échange de la force de travail, mais il se résigne à employer le même terme 'temps de travail nécessaire'. Voir I Capital VII,1 - 242, note 29. Il s'agit en fait plus précisément du travail socialement nécessaire pour produire les *moyens de subsistance* dont dispose le travailleur (toujours en moyenne) pour régénérer constamment sa force de travail, comme nous verrons par la suite.

pour une personne hautement qualifiée, avec des années d'études universitaires, ou pour un ouvrier qui commence à travailler à 18 ans. En plus, le prix de cette 'marchandise' peut être faussé. Faire travailler un ouvrier marocain en noir en Belgique coûte moins cher qu'y faire travailler légalement un ouvrier belge. Les États-Unis importent des médecins formés dans des pays où le travail socialement nécessaire pour les former est beaucoup plus bas. Pour notre étude nous considérons une moyenne dans un pays, dans un contexte déterminé, avec le niveau de vie que les travailleurs ont en ce moment, le prix concret oscillant toujours autour de cette moyenne. Nous disons, par exemple, que la force de travail en France vaut actuellement autant d'euros par journée. C'est de cette façon que la valeur d'échange de la force de travail apparaîtra dans les statistiques comme 'le coût salarial en France' et elle représente le coût (travail objectivé) de la nourriture, des voitures qu'achètent les travailleurs, de leur transport, des vacances qu'ils peuvent se permettre, de tout ce qu'ils dépensent en moyenne actuellement en France pour avoir le niveau de vie actuel, ainsi que des moyens de production nécessaires pour produire tout cela. S'il y a des chômeurs qui peuvent se permettre d'aller en vacance, le travail objectivé dans la prestation de ce service fait partie de la valeur d'échange de la force de travail en France, que cela plaise aux patrons ou pas.

La valeur de la force de travail est donc (en moyenne toujours) la valeur d'échange de tout ce que le travailleur consomme pour disposer de cette force de travail afin de la vendre au capitaliste. Nous appelons 'tout ce que le travailleur consomme' les **moyens de subsistance du travailleur**. « *La valeur de la force de travail est déterminée par la valeur d'un quantum déterminé de moyens de subsistance.* »⁵⁰ Il s'agit d'un ensemble de marchandises, de biens et services, qui est variable d'un pays à l'autre et d'une époque à l'autre.

Nous pouvons maintenant retourner au **salair**. Le salaire n'est rien d'autre que le *prix* payé par le capitaliste pour la valeur d'échange de la force de travail (ou la valeur d'échange des moyens de subsistance correspondants). Comme n'importe quel prix, il peut être au-dessous ou au-dessus de la valeur d'échange. C'est même bien plus souvent la règle, pas l'exception. Toutefois, la moyenne se ramènera toujours à la valeur d'échange, et afin de formuler plus clairement les lois générales de la production capitalistes, nous allons supposer que le capitaliste paye la valeur d'échange à *son juste prix*, c'est-à-dire que le prix est l'expression monétaire non déformée de la valeur d'échange de la force de travail. (Rappelons que « juste » n'a rien à voir ici avec « équitable, moralement justifié ».)

Nous pouvons maintenant donner une expression monétaire de la valeur de la force de travail. Nous allons toutefois, comme Marx, prendre comme base de notre discussion, la *journée* de travail (sans compter les dimanches) d'un *travailleur* (sans compter ses enfants). Nous divisons donc le « coût du travail » ou la « masse salariale » (salaire brut plus cotisations patronales) annuel de l'ensemble des travailleurs dans une zone économique donnée (par exemple l'Union européenne) par le nombre de jours travaillés (par exemple, $5 * 52 = 260$ jours) et par le nombre de travailleurs actifs.

Pour la discussion du sous-titre suivant, *La production capitaliste de marchandises*, nous allons utiliser pour ce résultat :

Force de travail = 120 € par jour et par travailleur
--

Notez que l'achat et la vente de la force de travail se trouvent dans la sphère de la circulation, de l'échange, mais la force de travail ne produit de valeur pour le capitaliste que dans la sphère de la

⁵⁰ I Capital XV-585 La valeur en EUR (prix) que nous donnons comme exemple est évidemment arbitraire, donné aux seuls fins de la discussion (un nombre divisible par 2, 3, 4, 6, 12). La moyenne du coût salarial dans l'Europe des 15, en 2002, pour les travailleurs à temps complet, était de 43.316 € par travailleur, soit $43.316 / 260 = 166$ € par jour Mais ce chiffre s'élève à 220 € pour la Belgique, et tombe à 31 € pour la Pologne. Voir www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/DONSOC06yv.PDF

Dans ses exemples, Marx donne comme équivalent de la force de travail, par jour et par travailleur, parfois 5 sh (I Capital X-352), parfois 3 sh (I Capital XV-585), parfois 3 DM (II Capital I.1-28). Ce n'est pas très commode de reprendre les exemples de Marx tels quels, surtout quand il emploie comme monnaie la *livre sterling* qui vaut 20 *shilling*, un *shilling* valant à son tour 12 *penny*, en se promenant allègrement entre *penny* (d.) et *shilling* (sh.), laissant la conversion pour le lecteur et en utilisant des nombres fractionnels, sans compter la confusion possible avec '10 *livres* de coton' qui indique le poids de cette marchandise. A titre d'exemple (I Capital X-358) : « *Or notre capitaliste produit maintenant 24 articles qu'il vend à 10 d. l'unité soit 20 sh. au total. Comme la valeur des moyens de production est de 12 sh., 14 2/5 unités de marchandise ne remplacent que le capital constant avancé. La journée de travail de douze heures se représente dans les 9 3/5 unités restantes.* »

consommation de cette force de travail, en dehors du marché ou de la sphère de la circulation. *C'est pourquoi nous quitterons cette sphère bruyante, ce séjour en surface accessible à tous les regards, en compagnie du possesseur d'argent et du possesseur de force de travail, pour les suivre tous deux dans l'ancre secret de la production, au seuil duquel on peut lire : No admittance except on business. C'est ici qu'on verra non seulement comment le capital produit mais aussi comment on le produit lui-même, ce capital. Il faut que le secret des "faisers de plus" se dévoile enfin.*⁵¹

En résumé

Dans le cycle M-A-M, l'argent joue un rôle intermédiaire pour qu'un possesseur d'une marchandise en obtienne une autre. Cela se fait dans la sphère de l'échange (dans la circulation des marchandises).

Dans un cycle A-M-A', la marchandise joue le rôle d'intermédiaire pour qu'un possesseur d'argent en obtienne davantage. Cela n'est pas possible dans la sphère de l'échange, mais seulement dans la sphère de la consommation ; et encore faut-il une marchandise bien particulière qui permet de produire de la valeur dans la consommation. Cette marchandise est la force de travail.

La valeur d'échange de la force de travail est le travail socialement nécessaire pour produire les moyens de subsistance qui sont nécessaires (dans une zone économique et une époque déterminée) pour régénérer la force de travail.

⁵¹ I Capital IV,3 - 197

La production capitaliste de marchandises

Le procès de travail

Pour fabriquer des chaussures, notre cordonnier capitaliste qui a de l'argent (A) achète une machine, des matières premières, de l'électricité et aussi la force de travail de quelqu'un pour travailler à la machine et fabriquer des chaussures ; après quoi il peut vendre les chaussures et obtenir de nouveau de l'argent, en principe d'avantage que la quantité injectée (A-M-A').

- Disons que le capitaliste a besoin de 30 € de cuir, fil, colle etc. par paire de chaussures. Il paye aussi 10 € d'électricité et de gasoil par paire de chaussures. Il a un bâtiment avec des machines, qui servent pour fabriquer beaucoup de chaussures, mais un jour il devra acheter une nouvelle machine, celle qu'il use étant obsolète ou usée ; il répartit le prix des installations (la valeur d'échange) sur la production totale des chaussures, ce qui revient, disons, à 10 € par paire de chaussures. En tout, cela fait 50 € par paire de chaussures.

Nous appelons tous ces ressources les *moyens de production* ; cela a une valeur d'échange (le travail déjà incorporé, objectivé dans ces produits, le travail mort) même si dorénavant notre capitaliste cordonnier n'est intéressé que dans leur valeur d'usage, étant donné qu'il prétend en faire usage et ne pas les traiter comme marchandise.

Il va *consommer* le cuir, l'électricité, etc. dans la production. Nous supposons que le prix de 50 € représente fidèlement la valeur d'échange des moyens de production.

- En plus, il a acheté la *force de travail* de, disons, 10 travailleurs. Nous supposons que l'ensemble des moyens de subsistance des travailleurs vaut en moyenne 120 € par travailleur et par jour dans le pays de notre capitaliste cordonnier.

Notre capitaliste paye donc aux travailleurs la valeur d'échange d'une journée de force de travail de 120 € par travailleur, soit $120 \text{ €} * 10 = 1200 \text{ €}$.

Il va *consommer* cette force de travail, en faisant travailler les travailleurs pour fabriquer des chaussures.

Le *procès de travail* consiste à *incorporer* du travail socialement nécessaire pour fabriquer, à partir de ces moyens de production et moyennant cette force de travail, des chaussures. Marx dit que les moyens de production 'aspirent' du travail.⁵² *L'usage de la force de travail, c'est le travail proprement dit. L'acheteur de la force de travail la consomme en faisant travailler son vendeur.*⁵³

Supposons que ces 10 travailleurs puissent fabriquer 160 paires de chaussures en 8 heures. Ce procès comporte deux fonctions distinctes.

- Il y a une fonction *qualitative* :

Grâce au travail réalisé (par la consommation de la force de travail, en faisant travailler les travailleurs) la valeur d'échange qui se trouvait *dans les moyens de production*, $50 \text{ €} * 160 = 8000 \text{ €}$, passe au produit final. La *valeur d'usage* des moyens de production *disparaît* (les matières premières sont consommées, de la même manière qu'un pain disparaît, cesse d'avoir une valeur d'usage, en le mangeant ; les machines aussi sont consommées dans la proportion qui correspond à la fabrication des 160 paires de chaussures⁵⁴). Mais la *valeur d'échange* correspondante, selon le travail qui a été socialement nécessaire pour les produire, *réapparaît* dans le nouveau produit, bien que sous une autre forme de valeur d'usage.

La valeur d'échange des moyens de production est *préservée* et apparaît comme valeur d'échange

⁵² I Capital V - 213

⁵³ I Capital V-199 ; I Kapital 5.1 <192>

⁵⁴ Marx signale une différence entre la consommation de la matière première et celle de la machine. Pour la matière première, la valeur d'usage disparaît en même temps que la valeur d'échange, pour la machine, la valeur d'échange disparaît petit à petit, mais la valeur d'usage reste en quelque sorte jusqu'à la fin du cycle utile de la machine. I Capital VI-229. Nous reviendrons sur cette distinction très importante (p. 51).

dans les chaussures. Il s'agit de travail *antérieur*, *objectivé* dans ces moyens de production, qui est préservé dans la valeur d'échange du nouveau produit par anéantissement de sa valeur d'usage.

D'autre part, les moyens de production offerts gracieusement par la nature - comme le minerais de fer dans le fond d'une mine ou le vent qui fait tourner les moulins à vent - y perdent aussi leur valeur d'usage, y sont consommés. Toutefois, un tel moyen de production n'a pas de valeur d'échange à perdre. « *S'il n'avait pas de valeur à perdre, c'est-à-dire s'il n'était pas lui-même produit de travail humain, il ne donnerait pas de valeur au produit. Il servirait à construire de la valeur d'usage sans servir à constituer de la valeur d'échange.* »⁵⁵

- Il y a aussi une fonction *quantitative* : le travail réalisé fait partie du *travail socialement nécessaire* pour faire des chaussures, et qui n'existait pas dans les moyens de production. Il apparaît comme travail objectivé *ajouté*, 10 * 8 heures de travail, dans la valeur d'échange des 160 paires de chaussures, soit 0,5 heures de travail par paire de chaussures, du *travail* qui provient de la *consommation* de la *force de travail*.

<i>Source de valeur</i>	<i>valeur d'usage</i>	<i>valeur d'échange</i>	<i>exemple</i>
Moyens de production payants	consommée	préservée	50 € * 160 = 8000 €
Moyens de production naturels	consommée	inexistante	0 €
Force de travail (10 journées)	consommée	ajoutée (10 * 8 h)	120 € * 10 = 1200 €

Regardons de plus près ce travail ajouté.

Le procès de valorisation

Nous allons, pour un moment, élargir notre horizon et considérer non seulement les 10 travailleurs qui fabriquent ces 160 paires de chaussures pour leur capitaliste, mais *l'ensemble des travailleurs* du pays, qui fabriquent *l'ensemble des moyens de subsistance*.

Nous considérons *que les conditions de vie des travailleurs ne changent pas*, que l'ensemble de la quantité des moyens de subsistance d'une certaine qualité, consommés par l'ensemble des travailleurs pour régénérer leur force de travail ne change pas.

L'ensemble de ces moyens de subsistance est le même, si ces travailleurs travaillent 5 heures, ou 8 heures, ou 10 heures par jour. Ils mangent le même, ont le même loyer à payer, ont les mêmes vacances, voyagent le même, etc.

La valeur de cette force de travail est mesurée par le temps socialement nécessaire pour les produire. Avec le degré de développement actuel des forces productives, où la production est organisée à grande échelle dans des usines, l'ensemble des travailleurs n'a pas besoin de travailler 8 heures par jour en moyenne pour produire tous les moyens de subsistance qu'ils consomment.⁵⁶

Nous supposons que les travailleurs ont besoin, en moyenne, dans une zone économique déterminée et avec les moyens techniques du moment, de travailler 5 heures par jour pour couvrir leurs besoins, c'est-à-dire, pour produire l'ensemble de leurs moyens de subsistance. Etant donné que la valeur des moyens de subsistance consommés en moyenne par jour et par travailleurs vaut 120 €, **l'heure de travail incorporé** dans ces moyens de subsistance vaut 120 € / 5 = 24€. Du fait que 5 heures par jour suffisent, en moyenne, pour produire les moyens de subsistance, nous concluons :

⁵⁵ I Capital VI-229

⁵⁶ "Qu'il faille une demi journée de travail pour maintenir un travailleur en vie pendant 24 heures ne l'empêche aucunement de travailler pendant une journée entière". Il y a une description savoureuse de Marx, de monsieur le capitaliste qui a bien compris ce que nous venons de dire sur la valeur de la force de travail et qui achète 10 livres de coton pour 10 shilling, des broches pour 2 shilling et paye un travailleur 3 shilling pour lui faire fabriquer du filé de coton et se propose maintenant de calculer le prix de vente ! Vaut le détour ! (I Capital V,2 - 209 - 223)

La *force* de travail vaut 120 € par travailleur et par jour
 Une marchandise (moyens de subsistance) vaut 24 € par heure de *travail* incorporé

Revenons maintenant à notre possesseur d'argent cordonnier. Ses travailleurs participent à l'effort de l'ensemble des travailleurs pour produire les moyens de subsistance. Ils le font en fabriquant des chaussures alors que d'autres, dans d'autres entreprises, fabriquent de la marmelade ou des mitrailleuses. Et cette quote-part requiert d'eux 5 heures de travail par jour.

Notre cordonnier avait 9200 € et avec cet argent Ail a acheté :
 des moyens de production pour fabriquer 160 paires de chaussures : $160 * 50 \text{ €} = 8000 \text{ €}$
 de la force de travail pour fabriquer ces chaussures: $10 * 120 \text{ €} = 1200 \text{ €}$

les chaussures valent:
 de la valeur d'échange *préservée* de : 8000 €
 de la valeur d'échange *ajoutée* de 8 heures de travail : $10 * 8 * 24 \text{ €} = 1920 \text{ €}$

soit 9920 €.

Par paire de chaussures il y a [50 € de préservé] + [0,5 heures de travail ou $24/2 = 12 \text{ €}$ d'ajouté].

Nous constatons que le possesseur d'argent a effectivement le rêve du *cycle pour faire de l'argent* (p. 18), A-M-A'. Il a réussi à transformer 9200 € (A) en 9920 € (A'), en consommant les 9200 € dans un procès de production de chaussures (M).

Le capitaliste a engagé (A)
 $9200 \text{ €} = 8000 \text{ €} + 1200 \text{ €}$

et il a obtenu (A')
 $9920 \text{ €} = 8000 \text{ €} + 1200 \text{ €} + 720 \text{ €}$

En fait, les travailleurs ont ajouté chacun 8 heures de travail de 24 € aux chaussures, mais le capitaliste ne les a payé que 5 heures, soit $5 * 24 = 120 \text{ €}$, le prix de leur force de travail (ou les moyens de subsistance pour la régénérer) qui représente 5 heures de travail socialement nécessaire. Ils ont travaillé 5 heures pour produire leur quote-part dans les moyens de subsistances produites par l'ensemble des travailleurs, et ils ont travaillé 3 heures en plus pour le capitaliste. Ils ont augmenté chacun l'argent du possesseur d'argent de $3 * 24 = 72 \text{ €}$.

Marx appelle '**procès de formation de valeur**' le procès dans lequel la valeur de la force de travail payée par le capitaliste est remplacé par un nouvel équivalent (ce que produisent les travailleurs en 5 heures, leur quote-part dans la production des moyens de subsistance *pour remplacer la force de travail consommée*), et '**procès de valorisation**' un procès de formation de valeur prolongé au delà de ce point (ce qu'ils produisent dans les 3 heures additionnelles).⁵⁷ C'est par le procès de valorisation que la production marchande (un procès de production de valeur) devient production capitaliste.⁵⁸

La survaleur

Dans le *cycle pour faire de l'argent*, A-M-A', le capitaliste a obtenu 9920 €, dont 9200 € qu'il récupère pour continuer à produire des chaussures dans son usine (commencer un nouveau cycle en achetant de nouveaux moyens de production (cuir, électricité, machines...) pour 8000 € et de la force de travail (à journée de 10 travailleurs) pour 1200 €, ainsi que 720 € que le capitaliste considère comme *profit* mais dont la théorie de la valeur de Marx révèle maintenant l'origine : du travail non payé, **de la valeur ajoutée gracieusement par le travailleur aux 160 paires de chaussures**, l'unique réelle façon de

⁵⁷ I Capital V,2 - 219
⁵⁸ On admirera donc la subtilité de Proudhon qui veut abolir la propriété capitaliste en lui opposant... les lois éternelles de la production marchande. I Capital XXII,1 - 658 note

s'enrichir du capitaliste. La création de la richesse ne vient donc pas de la circulation de la marchandise mais de la *consommation* de la marchandise 'force de travail' dans la production⁵⁹. D'autre part, ce n'est pas le capitaliste qui « donne du travail » au travailleur, c'est l'inverse. Nos travailleurs cordonniers qui vendent leur force de travail, *vendent* finalement 5 heures au capitaliste (qui les achète au juste prix) et sont obligés de lui *donner* 3 heures.

Dans une production capitaliste continue, les 8000 € sont destinés à remplacer les moyens de production, les 1200 € à la consommation des travailleurs et les 720 € à la consommation du capitaliste. La consommation du travailleur sert à reconstituer sa force de travail ; celle du capitaliste peut servir à la consommation personnelle de lui, de sa famille ou de sa maîtresse mais aussi à augmenter son affaire. Nous verrons cela plus loin.

Marx appelle ces 3 heures du *surtravail*, et la valeur d'échange ajoutée par ce surtravail sur les moyens de production la *survaleur*⁶⁰. Le concept même, la théorie du surtravail est la grande découverte⁶¹ et la clé de voûte de toute l'élaboration de Marx.

On peut aussi exprimer ce surtravail ou cette survaleur comme une fraction du produit final, soit une fraction 720/9920 de 160 paires de chaussures ou 11,61 paires de chaussures ; c'est ce que Marx appelle le *surproduit*.⁶² Nous reviendrons plus tard sur un détail important : la survaleur n'apparaît que quand ce surproduit est réalisé, est vendu.

Survaleur et exploitation

Revenons un moment sur l'affirmation que, pour apporter leur quote-part de la fabrication de leurs moyens de subsistance, nos travailleurs ne doivent travailler que 5 heures des 8. Dans l'exemple, nous aurions pu dire *4 heures* ou *6 heures*. L'essentiel est que c'est moins de 8 heures. Nous disons que la société peut subvenir à ses besoins, avec le niveau de vie actuel des travailleurs, en ne travaillant en moyenne que 5 heures par jours. *Si le travailleur à besoin de tout son temps pour produire les moyens de subsistance nécessaires à la conservation de sa race et de sa propre personne, il ne lui reste pas de temps pour travailler gratuitement pour des tiers. ... sans temps excédentaire de cette espèce, pas de surtravail, et par conséquent pas de capitalistes, mais pas de maître d'esclaves non plus, ni de barons féodaux, bref, pas de classe de grands propriétaires.*⁶³

Le surtravail n'est pas réservé au mode de production capitaliste. Il y a surtravail dès que la productivité du travail - surtout grâce à la socialisation du travail - permet de générer un excédent. Ce qui change au cours de l'histoire est *la forme de l'appropriation* de ce surtravail par un secteur de la société comme survaleur.

La survaleur a été produite par l'esclave, sinon le propriétaire d'esclaves n'aurait pas entretenu d'esclaves. La survaleur a été produite par le serf, sinon le servage n'aurait été d'aucune utilité pour la noblesse terrienne. La survaleur est produite de même - mais sur une échelle infiniment plus grande - par le travailleur salarié, sinon le capitaliste n'aurait aucun intérêt à acheter sa force de travail. La

⁵⁹ Derrière les tentatives qui s'efforcent de présenter la circulation des marchandises comme source de survaleur, se cache la plupart du temps un *quiproquo*, une confusion entre valeur d'usage et valeur d'échange. I Capital IV-178

⁶⁰ Mehrwert / plus-value / plusvalía

Roy (voir note 7) a traduit le mot Mehrwert par *plusvalue*, quoique d'autre part il a traduit Mehrarbeit par *surtravail*. Nous avons retenu la traduction de ce terme important selon l'édition de Quadridge du Livre I^{er} où on peut trouver une justification de ce choix dans l'introduction. Nous avons substitué le mot survaleur dans les citations du Livre II^{ème} et III^{ème}, où les traductions en français ont suivi Roy et nous avons maintenu partout la lettre *s* pour désigner la survaleur dans les formules plus loin.

⁶¹ C'est-à-dire, c'est Marx qui a formalisé clairement le concept. "A. Smith savait très bien que le temps dont la force de travail a besoin pour se reproduire y se conserver est très différent du travail même rendu par cette force de travail." K. Marx, Histoire critique de la théorie de la survaleur, Première partie, II.1 (éd. en espagnol de Fondo de Cultura Económica - Pánuco, 63 - Mexico - p.91)

⁶² I Capital VII-256 - Il faut toutefois prendre garde de ne pas considérer le salaire comme la quote-part du travailleur dans les produits qu'il fabrique, pas plus que les machines et les matières premières le sont. *Le salaire est la partie de marchandises déjà existantes avec laquelle le capitaliste s'approprie par achat une quantité déterminée de force de travail productive.* (Marx, Travail salarié et Capital, p. 9)

⁶³ I Capital XIV-573

*lutte des classes n'est rien d'autre que la lutte pour la survaleur. Celui qui possède la survaleur est maître de l'Etat, il a la clé de l'Eglise, des tribunaux, des sciences et des arts.*⁶⁴

Insistons sur le fait que le capitaliste parvient à *s'approprier du surtravail* parce qu'il est le propriétaire des machines, et que le travailleur ne dispose d'autre moyen pour gagner sa vie que d'aller travailler dans cette usine (ou celle d'un autre capitaliste), étant donné que la production aujourd'hui est *nécessairement sociale*. Aujourd'hui, la production de marchandises est *capitaliste*.⁶⁵ Dans des formations sociales antérieures au capitalisme, le travailleur et les moyens de productions étaient intimement liés, "comme l'escargot et sa coquille"⁶⁶. Maintenant on a l'autonomisation des moyens de production en un capital faisant face au travailleur.

*La forme salaire efface donc toute trace de la division de la journée de travail en travail nécessaire et surtravail, en travail payé et travail non payé. La totalité du travail apparaît comme travail payé. Dans la corvée féodale, le travail que le corvéable fait pour lui-même et le travail forcé qu'il fait pour le propriétaire se distinguent d'une façon tangible et sensible dans le temps et dans l'espace. Dans le travail des esclaves, même la partie de la journée ou l'esclave ne fait que remplacer la valeur de ses propres moyens de subsistance, la partie où, en réalité il travaille pour lui-même, apparaît comme du travail pour son maître. Tout son travail apparaît comme du travail non payé.*⁶⁷

Y aura-t-il de la survaleur dans la société communiste ?

D'abord, nous verrons plus loin que dans toute production il y a des 'faux frais' comme par exemple la comptabilité qui, dans le schéma de Marx, doivent être couverts par la survaleur ; cela vaut aussi dans la société communiste⁶⁸. D'autre part, dans la société communiste, la production doit réserver une partie de la production à des besoins qui vont au delà de la simple reproduction de la force de travail, tels que l'augmentation des capacités productives, ou simplement le besoin de faire face à des imprévus, des catastrophes naturelles par exemple. Il y aura donc un besoin de surtravail et de survaleur. « *Une partie du surtravail actuel compterait dans le travail nécessaire, à savoir la part du travail requise pour l'obtention d'un fonds social de réserve et d'accumulation.* »⁶⁹ Ne parlons pas de la société de transition ou il faudra toujours consacrer une partie non négligeable de la production à des fins *improductifs* telles que l'armée pour défendre la révolution. La survaleur n'est pas propre seulement au capitalisme. La particularité de la production capitaliste réside dans *l'appropriation de la survaleur par le capitaliste*, soit pour sa consommation privée, soit pour augmenter encore son capital, soit pour les deux. Sous le régime stalinien en URSS il y avait exploitation par l'appropriation d'une partie importante de la survaleur par la bureaucratie.

La composition du capital

Une fois dégagée l'idée centrale de la façon dont le possesseur d'argent parvient à obtenir davantage d'argent, par le surtravail, nous devons maintenant définir quelques concepts avec plus de détail, pour avancer dans l'étude.

Capital constant et capital variable

Dans la production capitaliste de marchandises, la richesse qui est capable de générer davantage d'argent dans un cycle s'appelle **capital**⁷⁰. Ce capital que le possesseur d'argent met en œuvre se

⁶⁴ L. Trotsky, Le marxisme et notre époque

⁶⁵ *La production capitaliste n'est pas seulement production de marchandises, elle est essentiellement production de survaleur. Le travailleur ne produit pas pour lui, mais pour le capital. Aussi ne suffit-il plus qu'il produise tout simplement. Il faut qu'il produise de la survaleur.* I Capital XIV-570.

⁶⁶ I Capital VII.1 - 404

⁶⁷ I Capital XVII-604 ; voir aussi Marx, *Travail salarié et Capital*, p.10

⁶⁸ II Capital VI, 1.2 - 124

⁶⁹ I Capital XV.4 - 592 Voir aussi II Capital XVI.3 - 292 ; la note 131 sur les 'faux frais' et la note 151 sur la 'surproduction', ainsi que III Capital X - 191 sur la survaleur quand les ouvriers soient eux-mêmes les possesseurs de leurs moyens de production respectifs .

⁷⁰ Kapital / capital / capital

compose de deux parties, déjà clairement identifiés: d'une part les moyens de productions et d'autre part la force de travail.

Marx appelle les moyens de production le **capital constant**⁷¹ : les bâtiments, l'usine, les matières premières (y compris l'électricité, le gaz) etc., *tout ce qui ne travaille pas*. Tout cela a une *valeur d'usage* qui se consomme dans la production, mais dont la *valeur d'échange* reste, se préserve dans le produit final (dans lequel elle apparaît avec une nouvelle valeur d'usage), sans que le procès de production n'y change quoi que ce soit. Ce capital constant contient du travail incorporé avant d'entrer dans la production, "du travail passé, objectivé" dit Marx, qui n'augmente pas par le procès de production. Dans l'exemple, le capital constant est 8000 € (pour fabriquer 160 paire de chaussures).

D'autre part, le propriétaire de l'usine dispose aussi d'un capital pour pouvoir disposer d'une force de travail qui va faire fonctionner les machines et travailler la matière. Cette ressource va servir pour générer de la *nouvelle valeur d'échange*, un travail socialement nécessaire qui sera ajouté comme valeur dans le produit final (les chaussures), destiné à la vente. Marx appelle cela le **capital variable**.⁷² Dans l'exemple, le capital variable est de 1200 €.

Il est important de comprendre bien le sens donné à 'constant'. Il ne s'agit pas du tout d'une grandeur invariable. La valeur d'échange du capital constant peut changer, même au cours de la production. Quant on met au point des méthodes plus efficaces pour tanner le cuir, la valeur d'échange de ce cuir baisse, aussi du cuir que le cordonnier a en magasin et qui a été fabriqué avec l'ancienne méthode. Le travail *socialement* nécessaire a baissé, et donc la valeur d'échange du cuir. Cependant, ces changements de valeur sont indépendantes de la valorisation du cuir *dans le processus* de fabrication des chaussures.⁷³

Nous disons que la valeur d'usage du capital constant disparaît, se consomme, dans la production. Cela est assez clair pour les *matières premières*, le cuir, la colle, l'électricité, etc. employés par notre capitaliste cordonnier. Pour les machines et les bâtiments, ce n'est pas si évident. Leur valeur d'usage finit par se consommer avec le temps, en quelques années quand une machine devient usée ou obsolète, en un temps bien plus long pour les bâtiments. C'est la raison pour laquelle Marx fait une distinction entre le capital *fixe* (les bâtiments, les machines, ... ce que Marx appelle aussi les *moyens de travail*) et capital *circulant*⁷⁴ (les matières premières tel que le cuir, la colle, l'électricité, le gaz).⁷⁵ La valeur d'usage du capital circulant disparaît complètement dans le processus de production ; sa valeur d'échange est préservée, réapparaissant dans le produit fini. La valeur d'usage du capital fixe ne disparaît qu'après un certain temps de production, moins long pour les machines, plus long pour les bâtiments ; on considère cependant *qu'une partie proportionnelle de sa valeur d'échange* est préservée dans chaque produit final, prévoyant combien de temps va durer la machine. Si une machine est prévue pour durer 5 ans, on considère que le cinquième de sa valeur d'échange passe chaque année dans le produit final de cette année (ou $1/(5*12) = 1/60$ de la valeur dans le produit final de chaque mois). Le capital fixe ne *circule* pas par "usage", il ne circule que par valeur d'échange, au fur et à mesure qu'il passe au produit final comme marchandise. Nous reviendrons sur ce concept plus en détail.⁷⁶

Notez que, dans ce contexte, 'fixe' n'a rien à voir avec 'non sujet à déplacement'. Un camion est un capital fixe dont la valeur d'échange entre petit à petit dans le produit final (la marchandise qui, dans ce cas, est le service de transport).

Rappelons que dans le procès de production, le capital variable a engendré de la **survaleur**, le travailleur ayant travaillé au delà des heures socialement nécessaires pour fabriquer les moyens de

⁷¹ konstantes Kapital / constant capital / capital constante - voir I Capital VI-234 ; I Kapital 6 <223>.

⁷² variables Kapital / variable capital / capital variable

⁷³ L'exemple est pris de I Capital VI-235, ou il s'agit toutefois de coton, de shillings et de pence.

⁷⁴ Marx emploie parfois le terme capital *courant* comme synonyme de circulant, p. ex. II Capital VIII.1-152

⁷⁵ II Capital VIII - 145. Avant Marx, on ne considérait que la division entre capital fixe et capital circulant (ou 'fluide'), le capital variable ('salaires') étant considéré comme faisant partie du capital circulant. C'est Marx qui a mis l'accent sur la division, bien plus fondamentale, entre capital constant et capital variable. La division en capital fixe et capital circulant (y compris les salaires) apparaît encore de nos jours dans les bilans de société.

⁷⁶ Capital fixe et capital circulant, p. 51. Voir aussi II Capital VIII.1 - 145

subsistance qui correspondent au salaire. *La survaleur se scinde [à son tour] en différentes parties. Ses fractions reviennent à différentes catégories de personnes et prennent des formes diverses, autonomes les unes par rapport aux autres, profit, intérêt, bénéfice commercial, rente foncière, etc. Ces formes transformées de la survaleur ne pourront être abordées que dans le Livre trois.*⁷⁷

Il sera souvent utile d'employer des symboles pour ces différentes grandeurs. Nous écrivons c pour capital constant, v pour capital variable et s pour survaleur⁷⁸.

Nous résumons cela :

capital constant	c
- fixe (moyens de travail)	
- circulant (matières premières)	
capital variable	v
survaleur	s

La somme du capital constant et du capital variable constitue le *capital avancé* par le capitaliste, appelé aussi *valeur-capital*.⁷⁹ Cette somme est représentée souvent par C (majuscule) : $C = c + v$.

Il y a une coutume chez Marx, très éloquente et reprise par les marxistes, d'employer les symboles c , v et s (et d'autres) comme 'adjectifs' auprès de quantités dans une formule.

Dans l'exemple de notre capitaliste cordonnier, nous pouvons écrire :

Le capital avancé (en euros) pour fabriquer les 160 paires de chaussures est :

$$9200 = 8000_c + 1200_v,$$

c'est-à-dire 8000 en capital constant et 1200 en capital variable.

Les 160 paires de chaussures valent :

$$9920 = 8000_c + 1200_v + 720_s,$$

ce qui fait par paire de chaussures :

$$(50_c \text{ de valeur d'échange préservée}) + (7,50_v + 4,50_s \text{ de valeur d'échange ajoutée}).$$

Marx emploie aussi, pour certains raisonnements, la présentation de la valeur du produit en parts proportionnelles du produit final⁸⁰. Dans ce cas, cela ferait, en paires de chaussures :

$$160 = 129,03_c + 19,36_v + 11,61_s,$$

Le taux de survaleur

Nous définissons le **taux de survaleur** comme la *relation* entre la survaleur et le capital variable.

Ce coefficient rend compte du *degré d'exploitation*⁸¹ des travailleurs, ou encore le *taux de mise en valeur*⁸². C'est la relation entre le surtravail que le capitaliste s'approprie, et le travail socialement nécessaire pour reproduire la force de travail employée dans la fabrication des chaussures. La quantité de survaleur dépend de la période totale considérée ; elle est plus grande dans une semaine de travail que dans une journée. Le taux est une relation, la même pour un jour ou pour un semaine.

⁷⁷ I Capital XXI,0 - 634 ; voir *Le procès d'ensemble de la production capitaliste*, p. 65.

⁷⁸ Voir note 60 pour l'usage du terme *survaleur*.

⁷⁹ I Capital XXIII,2 - 698

⁸⁰ I Capital VII,2 - 246 - voire toutefois la note 62, plus haut.

⁸¹ I Capital VII-237

⁸² II Capital XX.2-50

Marx donne des 'équivalents' pour ce taux :

= survaleur / capital variable

= survaleur / valeur de la force de travail

= surtravail / temps nécessaire pour reproduire la force de travail

= travail non payé / travail payé

*Les deux premières formules exposent comme rapport de valeurs ce que la troisième formule expose comme rapport des temps dans lesquels ces valeurs sont produites.*⁸³

Dans l'exemple de notre capitaliste cordonnier, le taux d'exploitation est de 3 heures / 5 heures ou de 720 € / 1200 € = 3/5 = 0,6.

La composition organique du capital

Notre possesseur d'argent cordonnier, disposant de 9200 €, destine 8000 € à l'achat de moyens de production et 1200 € à l'achat de force de travail, ce qui lui permet de fabriquer 160 paires de chaussures. Il aurait pu acheter moins de cuir et de colle, dépenser seulement 7400 € en moyens de production, et embaucher 15 travailleurs, dépenser 1800 € en force de travail. Mais alors il ne saurait fabriquer les 160 paires de chaussures, faute de matière première, et les travailleurs resteraient à ne rien faire. Et s'il avait acheté de la matière première pour 8600 € et n'avait engagé que 5 travailleurs (dépensant 600 € en force de travail), il n'aurait pas non plus pu fabriquer les 160 paires de chaussures, faute de travailleurs pour le faire.

Il y a une *relation* entre le capital constant et le capital variable qui s'impose pour des raisons *techniques*, essentiellement selon la quantité de matière première que peut transformer une certaine quantité de force de travail dans un temps donné. Cette relation dépend de la *productivité du travail* (moins ou plus de machines ou de robots, des travailleurs plus habiles ou moins habiles, une organisation du travail plus ou moins bien faite, etc.), qui peut varier beaucoup dans le temps et d'un pays à l'autre. C'est l'aspect *qualitatif* de la relation.

D'autre part, la relation a un aspect *quantitatif*, la relation dure et pure dans la comptabilité de notre possesseur d'argent, une certaine répartition dans la destination du capital avancé, autant de capital constant et autant de capital variable.

*La composition du capital doit être prise dans un double sens. Du côté de la valeur, elle se détermine par la proportion selon laquelle il se divise en capital constant, ou valeur des moyens de production, et capital variable, ou valeur de la force du travail, somme globale des salaires. Du côté de la matière, telle qu'elle fonctionne dans le procès de production, tout capital se divise en moyens de production et de force de travail vivante. Cette composition se détermine par le rapport entre la masse des moyens de production employés, d'un côté, et la quantité de travail requise pour employer ceux-ci de l'autre. La première composition, je l'appelle la composition-valeur du capital, la seconde, composition technique du capital. Il existe entre les deux une étroite corrélation ; et pour exprimer cette corrélation, je donne à la composition-valeur du capital, dans la mesure où elle est déterminée par la composition technique, et reflète les modifications de cette dernière, le nom de : composition organique du capital. Chaque fois qu'il sera question de composition du capital sans autre précision, il faudra toujours comprendre composition organique du capital.*⁸⁴

La **composition organique du capital** sera différent selon la branche de production. Une usine moderne de fabrication de voitures dispose de robots et d'autres machines sophistiquées pour lesquelles on a besoin de relativement peu de travailleurs. Le service de ramassage d'ordures emploie peu de machines (quelques camions spéciaux) et beaucoup de travailleurs. Elle évolue aussi dans le temps dans une

⁸³ I Capital XVI-594

⁸⁴ I Capital XXIII-686

même branche de la production. Plus loin nous verrons comment prendre en compte cette composition de façon quantitative, avec un *taux*⁸⁵.

Libération et fixation de capital

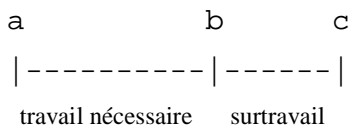
Dans ces études, Marx emploie le terme *libération* de capital pour indiquer que dans certaines circonstances il y a du capital qui devient disponible. Par exemple, si à un moment donné le prix des matières premières augmente, le capitaliste qui a de la marchandise dans ses hangars, payée à l'ancien prix, voit son capital augmenter sans bourse délier. La valeur d'échange des matières premières qui va passer au produit final sera majeure. On dit qu'il y a *libération* de capital constant circulant dans ce cas. Il y a du capital disponible pour autre chose, pour augmenter l'inversion dans le prochain cycle, par exemple, ou pour augmenter la consommation privée du capitaliste.

La *fixation* de capital est le contraire. Quand par exemple arrive sur le marché une machine beaucoup plus performante que celle en usage chez le capitaliste (et qui est loin d'être amortie), le capitaliste a deux possibilités : soit il remplace sa vieille machine, il raccourcit le cycle utile de la vieille machine et voit disparaître une partie de son capital fixe dont il ne peut pas préserver la valeur d'échange dans le produit final ; soit il garde encore la machine et continue à en transférer la valeur d'usage petit à petit au produit final mais il doit se contenter d'une productivité moindre et dépenser donc plus de travail que *socialement* nécessaire pour produire la marchandise, du travail qu'en partie il doit payer et qu'il ne peut ajouter à la valeur d'échange du produit final ; il y a du capital variable que le capitaliste ne parvient pas à ajouter à la valeur du produit final. Dans les deux cas, il y a du capital bloqué, *fixé* quelque part, retiré du cycle, et qu'il faudra éventuellement remplacer en puisant dans une réserve ou en prélevant un certain montant sur la survaleur.

La chasse à la survaleur

La survaleur absolue

Nous avons considéré dans notre exemple une journée de travail de 8 heures, dont 5 étaient consacrées à restituer la force de travail vendue au capitaliste, et 3 au surtravail. Nous représentons⁸⁶ cela comme suit :

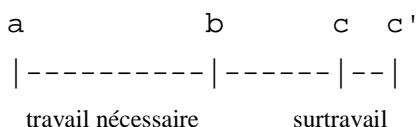


La ligne *ac* correspond à la journée de travail, répartie en travail nécessaire pour régénérer la force de travail (*ab*) et surtravail (*bc*).

Le capitaliste peut augmenter l'exploitation en faisant travailler le travailleur plus longtemps, par exemple 9 heures. Nous avons représenté cela dans la figure suivante. Il aurait alors 4 heures de surtravail au lieu de 3. La grandeur de cette prolongation affecte le degré d'exploitation, le taux de survaleur.

⁸⁵ *Le taux de composition organique*, p. 67

⁸⁶ La représentation graphique est de Marx, I Capital VIII, 1 - 257 ; X - 351



Le temps de travail nécessaire pour reproduire la force de travail étant constant, l'exploitation augmente en augmentant la journée de travail. La survaleur passe de $3 \times 24 \text{ €} = 72 \text{ €}$ par travailleur à $4 \times 24 \text{ €} = 96 \text{ €}$ et le taux d'exploitation passe de $3/5$ à $4/5$.

Si les travailleurs maintiennent le même rythme et produisent autant de paires de chaussures par heure qu'avant, soit 20 par heure ou 180 paires de chaussures en 9 heures, les moyens de production nécessaires augmentent aussi. Supposons que ce soit dans la même proportion⁸⁷, que cela représente toujours 50 € par paire de chaussures (soit $180 \times 50 \text{ €} = 9\,000 \text{ €}$), alors le bilan devient:

Avant l'augmentation de la survaleur (8 heures ; 160 paires ; 10 travailleurs) en euros :

Le capital avancé : $9\,200 = 8\,000_c + 1\,200_v$
 Produit vendu : $9\,920 = 8\,000_c + 1\,200_v + 720_s$
 Par paire de chaussures : $62 = 50_c + 7,5_v + 4,5_s$
 Taux d'exploitation: $720/1\,200 = 0,6$

Après (9 heures ; 180 paires ; 10 travailleurs) :

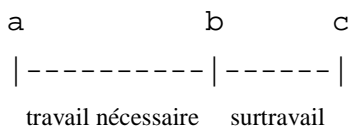
Le capital avancé : $10\,200 = 9\,000_c + 1\,200_v$
 Produit vendu : $11\,160 = 9\,000_c + 1\,200_v + 960_s$
 Par paire de chaussures : $62 = 50_c + 6,66_v + 3,34_s$
 Taux d'exploitation⁸⁸: $960/1\,200 = 0,8$

Remarquez que le prix (la valeur d'échange) par paire de chaussures est toujours le même. En effet, la valeur d'échange préservée n'a pas changé (50 € / paire) et la valeur d'échange ajoutée pas non plus (1/2 heure de travail, soit $24/2 = 12 \text{ €}$, par paire).

Marx nomme **survaleur absolue** la survaleur produite par allongement de la journée de travail. Cela a toutefois une limite. Il n'y a que 24 heures dans une journée, et même ces 24 heures ne peuvent être toutes consacrées au travail sans mettre en cause l'existence même de la force de travail. En Angleterre, la journée de travail de 12 heures à été imposée par loi en 1832 et la journée de 10 heures en 1837.⁸⁹ Mais il y a d'autres moyens pour augmenter la survaleur.

La force productive du travail

Supposons maintenant une journée de travail de longueur *invariable*. Nous avons assumé une journée de 8 heures avec un taux de surtravail de $3/5$:



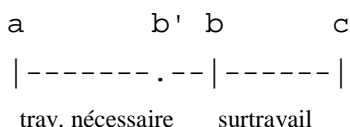
La partie ab représente 5 heures de travail nécessaire, et la partie bc 3 heures de surtravail. Comment la production de survaleur peut-elle être augmentée, sans prolonger ac ?

Quand la grandeur ac est fixe (8 heures), bc ne pourra être prolongé sans extension au-delà du point c (qui fixe le point final de la journée), qu'en reculant son point initial b dans la direction de a. Dans la ligne

⁸⁷ Supposition faite pour simplifier l'exposition ; le coût des bâtiments, par exemple, n'augmente pas de façon proportionnelle!

⁸⁸ Plus loin, nous parleront du 'taux de profit' du capitaliste, défini comme $s/(c+v)$; ce taux passe ici de 7,8% à 9,4%.

⁸⁹ Voir I Capital VIII, *La Journée de travail*, pour un aperçu historique sur ce thème.



on a reculé le point b vers b' . Le surtravail est maintenant $b'c$, disons 4 heures ; il est passé de 3 heures à 4 heures, bien que la journée entière ne compte toujours que 8 heures. Cette extension du surtravail de bc à $b'c$, de 3 à 4 heures, est cependant impossible sans une contraction simultanée de ab à ab' , du temps de travail nécessaire de 5 heures à 4 heures. La *prolongation du surtravail* ne peut être obtenue que par un *raccourcissement du travail nécessaire*.

Le capitaliste peut, bien sûr, ne payer que 96 €, mais la valeur des moyens de subsistance est toujours 24 € pour la même quantité et le travailleur peut alors en acheter moins, il doit diminuer son train de vie. Dans ce cas, le travailleur n'a besoin que de $96 / 24 = 4$ heures pour la reproduction de la quote-part des moyens de subsistance dont il peut disposer, augmentant ainsi le surtravail de 3 à 4 heures. Cette « solution » est loin d'être hypothétique, mais alors la force de travail n'est pas payée « au juste prix », c'est-à-dire, à la valeur qui correspond à l'ensemble des moyens de subsistance à ce moment et dans cette zone économique, que nous avons supposé inchangé pour notre étude.

Pour que le raccourcissement du temps de travail nécessaire soit possible, en maintenant le niveau de vie des travailleurs, il faut que *la valeur* de la force de travail baisse. Qui dit *valeur* dit « temps de travail socialement nécessaire ». Il faut que les travailleurs en général et en moyenne aient besoin de moins de temps de travail pour produire la même quantité de moyens de subsistance. En particulier, les travailleurs du cordonnier devront pouvoir fabriquer 200 chaussures au lieu de 160, dans le même temps de 8 heures, soit $(8 * 10) / 200 = 0,4$ heures d'un travailleur par paire au lieu de $(8 * 10) / 160 = 0,5$ heures. Et la valeur des moyens de production (cuir, électricité,...) par paire de chaussures doit avoir baissé dans la même proportion.

« Or ceci est impossible sans une augmentation de **la force productive du travail**. [...] Par conséquent, il faut qu'intervienne une révolution dans les conditions de production de son travail, c'est-à-dire dans son mode de production, et par conséquent dans le procès de travail proprement dit. Par augmentation de la force productive du travail, nous entendrons ici, de manière générale, une modification dans le procès de travail qui fait que le temps requis socialement pour la production d'une marchandise est raccourci, et donc qu'un plus petit quantum de travail acquiert la force de produire un plus grand quantum de valeurs d'usage. »⁹⁰

Un capitaliste achète une machine

Nous analysons brièvement une situation où notre capitaliste cordonnier parvient à augmenter la productivité *de façon isolée*. Il a mis en route une nouvelle machine, qui lui coûte un peu d'argent et qui consomme un peu plus d'électricité, mais grâce à cette innovation technologique, il parvient, par exemple, à fabriquer avec ses 10 travailleurs 200 paires de chaussures en une journée au lieu de 160.

La valeur d'échange des chaussures, le travail *socialement* nécessaire pour les fabriquer, n'a pas changé à cause des innovations techniques *isolées* de notre capitaliste individuel. La valeur d'échange est toujours de 62 € par paire de chaussures. D'autre part, la valeur d'échange de l'ensemble des moyens de subsistance - y compris les chaussures - n'a pas changé non plus. Une heure de travail représente toujours 24 € dans la valeur des marchandises. Pour le cordonnier et pour les travailleurs, la force de travail vaut 120 € par travailleur et par jour, une marchandise vaut 24 € par heure de travail incorporé.

⁹⁰ I Capital X - 354 - force productive du travail = Produktivkraft der Arbeit - Nous passons outre un détail que Marx signale mais dont il ne tient pas compte à ce niveau de l'exposé. « Dans les branches de la production qui ne fournissent ni des moyens de subsistance nécessaires, ni les moyens de production nécessaires à leur fabrication, l'augmentation de la force productive laisse intacte la valeur de la force de travail. » Le thème de la consommation de luxe, celle du capitaliste exclusivement, est traité dans le deuxième livre, voir page 58.

La valeur du cuir, de la colle, etc. par paire de chaussures n'a pas changé. Le coût en bâtiment ne change pas et se répercute sur plus de chaussures. Il a dépensé un peu plus en machines, mais cela se répercute aussi sur plus de paires de chaussures, et il a peut-être dépensé plus d'électricité par paire de chaussures. Disons qu'il emploie pour 50,50 € de moyens de production par paire de chaussures, au lieu de 50 €. Le *capital constant* dépensé par paire de chaussures, et retrouvé dans le produit final, passe de 50 € à 50,50 €.

Le *capital variable* total, la *force de travail* d'un jour de 10 travailleurs, soit $120 * 10 = 1200$ €, reste inchangé. La force de travail par paire de chaussures coûte maintenant $1200 / 200 = 6$ €, au lieu de $1200/160 = 7,50$ € avant l'innovation technologique. Le *travail* ajouté par paire de chaussures passe donc de $(8*10)/160$ heures (= 0,5 heures) à $(8*10)/200$ (= 0,4 heures).

Au total, une paire de chaussure *lui* coûte maintenant $50,50 + 6 = 56,50$ € au lieu de $50 + 7,50 = 57,50$ €. En vendant une paire toujours à 62 € - la valeur d'échange des chaussures n'ayant pas changé - il a maintenant un bénéfice de $62 € - 56,50 € = 5,50$ € par paire au lieu de $62 € - 57,50 € = 4,5$ €.

Peut-être que notre capitaliste ne pourra pas réaliser tout ce profit majeur. En effet, pour pouvoir placer davantage de chaussures sur le marché et vaincre une concurrence accrue par l'augmentation de la quantité, il devra probablement sacrifier une partie de son avantage et vendre les chaussures à, disons 61,50 € la paire au lieu de 62 €. Il aurait toujours un bénéfice de 5 € au lieu de 4,50 €.

Indépendamment du fait que l'usage de cette machine n'affecte pas la valeur sociale des chaussures, « *il existe donc chez le capitaliste pris individuellement une motivation pour faire baisser le prix de la marchandise par augmentation de la force productive du travail* ». ⁹¹

Les autres capitalistes aussi

Bien plus important est le fait qu'à la longue, les autres capitalistes aillent innover aussi, aillent baisser le prix des chaussures, et vont faire disparaître l'avantage relatif de notre cordonnier. En fait, les chaussures *en général* vont requérir moins de travail, et donc dans l'ensemble moins de travail *socialement* nécessaire, et cela va baisser la valeur d'échange des chaussures *et en général des moyens de subsistance*.

Cette extension du cas individuel d'innovation technologique, d'augmentation de la force productive du travail, vers l'ensemble des cordonniers, et plus encore vers l'ensemble de la production capitaliste, se fait d'une façon très chaotique et prend du temps. D'ailleurs, un capitaliste individuel n'a pas du tout cette extension comme objectif, bien au contraire. Toutefois, pour le besoin de l'exposé, « *nous traitons ici ce résultat général comme s'il était le résultat immédiat et la finalité immédiate dans chaque cas individuel* ». ⁹²

La survaleur relative

Notre cordonnier individuel était *motivé* pour faire baisser le prix de la marchandise par l'augmentation de la force productive du travail. D'autre part, cette innovation provoque - par la concurrence - que les autres cordonniers fassent de même, quoique de ce fait l'avantage relatif échappe ainsi à notre premier cordonnier innovateur. Mais l'avantage revient pour l'ensemble des capitalistes, quand le gain de productivité se généralise, abaissant la valeur de la force de travail.

⁹¹ I Capital X - 357

⁹² I Capital X-355

Marx nomme *survaleur relative* « la survaleur issue du raccourcissement du temps de travail nécessaire et d'un changement corrélatif dans le rapport quantitatif des deux composants de la journée de travail ». ⁹³

On peut se demander ce que fait le capitaliste avec sa part. Une réponse simplifiée mais qui aide à suivre le raisonnement serait que lui aussi, il la consomme, mais sans avoir travaillé. C'est l'essence de l'exploitation. Tous mangent mais seulement une partie des personnes travaillent pour fabriquer la nourriture. En réalité, la consommation du capitaliste est différente. Non seulement il s'achète bien d'avantage de 'moyens de subsistance' et de meilleure qualité, ainsi que des biens de luxe inaccessibles au travailleur, mais il peut aussi réserver une partie de sa part pour agrandir son affaire. Nous allons traiter de cela dans le prochain chapitre.

Si les capitalistes parviennent à ce que le niveau de vie des travailleurs n'augmente pas et que les travailleurs continuent à consommer la même quantité de moyens de subsistance, alors la valeur d'échange de la force de travail baisse (parce que la valeur d'échange des moyens de subsistance pour la régénérer baisse). L'augmentation de la force productive du travail (de la productivité) devient alors un avantage pour l'ensemble de la classe capitaliste ; avec l'augmentation de la productivité, le temps de travail socialement nécessaire pour fabriquer les moyens de subsistance baisse, laissant davantage de temps pour du surtravail. Si au contraire, suite à la baisse des prix, les travailleurs parviennent à augmenter la consommation, la valeur d'échange de la force de travail est donnée par la valeur d'échange d'une quantité plus grande de produits. Les produits seront à moindre prix, il est vrai, et on peut s'imaginer que les travailleurs s'accaparent toute la différence, que la valeur d'échange de leur force de travail se maintient et qu'ils augmentent leur niveau de vie dans la même proportion dans laquelle les prix ont baissé grâce à la productivité accrue. « *Le niveau de la baisse [de la valeur de la force de travail] dépend du poids relatif que la pression du capital, d'un côté, la résistance des travailleurs, de l'autre, jettent dans la balance.* » ⁹⁴

L'intensité du travail

Nous signalons ici aussi la possibilité que le capitaliste trouve des travailleurs avec un rendement supérieur, qu'il accepte de payer plus cher, même sans changements dans les conditions de production. Marx appelle cela une augmentation de *l'intensité* du travail (à distinguer d'une augmentation de la *productivité*). ⁹⁵ Dans ce cas, c'est la force de travail qui devient plus cher, qui passe par exemple de 120 € à 130 € ou à 150 €. Lorsque augmente la force productive du travail, la même force de travail est répartie sur plus de produits, et la valeur de chaque unité de produit baisse. Lorsque l'intensité augmente, chaque pièce produite vaut le même et l'ensemble de pièces vaut plus.

C'est toutefois une situation particulière, comme dans le cas où un capitaliste individuel augmente la productivité, avant que cette innovation se généralise. « *Si l'intensité du travail augmentait simultanément et de manière égale dans toutes les branches d'industries, le nouveau taux plus élevé deviendrait la norme sociale ordinaire et cesserait de compter comme une grandeur extensive.* » ⁹⁶ La 'moyenne' rejoindrait le cas particulier.

Une énigme

A la fin du chapitre sur la survaleur, Marx formule la solution à une énigme formulée par « un des fondateurs de l'économie politique » : « *Pourquoi le capitaliste, qui ne s'intéresse qu'à la production de valeur d'échange, s'efforce-t-il constamment à faire baisser la valeur d'échange des marchandises ?* »

⁹³ I Capital X-354

⁹⁴ I Capital XV,1 - 585

⁹⁵ I Capital XV,2 - 586 - L'influence de l'intensité du travail se manifeste particulièrement dans le travail à la pièce. Voir I Capital XIX - 624

⁹⁶ I Capital XV-588

« La pulsion immanente au capital et sa tendance constante seront donc d'accroître la force productive du travail afin d'abaisser le prix de la marchandise et, ce faisant, d'abaisser le prix du travailleur lui-même.

La valeur absolue de la marchandise est en fait indifférente au capitaliste qui la produit. Seule l'intéresse la survaleur contenue en elle et réalisable dans la vente. Une réalisation de survaleur inclut en elle-même un remplacement de la valeur avancée. Mais comme la survaleur relative croît en raison directe du développement de la force productive du travail, alors que la valeur des marchandises baisse en raison inverse de ce même développement, et que donc le même procès identique rend les marchandises meilleur marché et accroît la survaleur contenue en elle, on a ainsi la solution de l'énigme : on comprend pourquoi le capitaliste, qui ne s'intéresse qu'à la production de valeur d'échange, s'efforce constamment de faire baisser la valeur d'échange des marchandises (...)

L' 'économie de travail par le développement de la force productive de travail ne vise donc absolument pas, dans la production capitaliste, à raccourcir la journée de travail. Elle ne vise qu'à raccourcir le temps de travail nécessaire à la production d'un quantum déterminé de marchandise..(...) Le développement de la force productive du travail, au sein de la production capitaliste, vise à raccourcir la partie de la journée de travail où le travailleur doit travailler pour lui-même, mais c'est précisément pour allonger l'autre partie de la journée de travail, celle où il peut travailler gratuitement pour le capitaliste. »⁹⁷

En résumé

Pour consommer la force de travail, le possesseur d'argent doit réaliser un procès de travail. Il doit donc acheter des moyens de production sur lesquels il fait travailler le vendeur de la force de travail. Dans ce procès, le travail *préserve* la valeur d'échange des moyens de production dans le produit final (le travail concret, l'aspect qualitatif), et *ajoute* des heures de travail (et donc de la valeur d'échange) au produit (le travail abstrait, l'aspect quantitatif).

La force de travail parvient à produire plus de valeur que celle nécessaire pour produire les moyens de subsistance correspondantes. Celui qui achète la force de travail et la consomme, peut en profiter pour générer de la survaleur.

Le surtravail est le travail réalisé au-delà du nécessaire pour remplacer la force de travail, et la survaleur est la valeur réalisée par ce travail.

Que le possesseur d'argent puisse acheter de la force de travail sur le marché suppose :

- qu'il y ait des gens libres (non-esclaves, qui disposent 'librement' de leur force de travail),
- et que ces gens soient dépourvus de toute possibilité de s'employer eux-mêmes leur force de travail (faute de moyens de production).

Le possesseur d'argent peut augmenter la survaleur, soit en allongeant la journée de travail (survaleur absolue), soit en raccourcissant la part de la journée de travail de longueur fixe dont le travailleur a besoin pour produire ses moyens de subsistance (survaleur relative).

Le raccourcissement des heures dont le travailleur a besoin pour produire ces moyens de subsistance ne peut être que le résultat d'une augmentation de la productivité du travail ou de l'intensité du travail.

Une augmentation de la productivité diminue la valeur de la force de travail (le temps nécessaire pour la reproduire) et augmente la survaleur.

Le changement de survaleur est conséquence du changement (en sens inverse) de la valeur d'échange de la force de travail (due à une productivité majeure ou mineure), et non l'inverse.

⁹⁷ I Capital X-359

La croissance du capital : la reproduction

Nous avons prêté attention surtout à *un* cycle de la production capitaliste, même s'il a été indispensable parfois d'élargir l'horizon. Cette production n'est - pour le capitaliste - toutefois qu'un moyen pour faire de l'argent, pour transformer de l'argent en davantage d'argent ; le capital est précisément cela, de l'argent capable de générer davantage d'argent et le capitaliste ne s'intéresse vraiment qu'à cela, non à la marchandise, que ce soit des moyens de production ou de la force de travail, qui ne sont qu'un intermédiaire, inévitable, pour faire des bénéfices⁹⁸. La production capitaliste n'a donc de sens qui si le procès se répète, et surtout, s'il permet de générer de plus en plus de richesse.

Nous allons regarder maintenant cet enchaînement de cycles, et en passant donner une première réponse à la question que nous avons laissé en suspens : que fait le capitaliste avec la survaleur qu'il s'approprie.

La reproduction du capital

Après avoir vendu les chaussures, notre capitaliste cordonnier aura de l'argent qu'il va utiliser pour acheter de nouveau du cuir, de l'électricité, etc. et pour continuer à faire fonctionner ses machines ; il devra aussi acheter encore de la force de travail pour pouvoir faire cela. Il va non seulement produire, il va aussi *reproduire*. Il dispose toutefois après chaque cycle de cette reproduction d'une survaleur.

D'autre part, le travailleur lui aussi doit constamment vendre sa force de travail pour subsister. Dans la production, il produit pendant une partie du temps ses propres moyens de subsistance, même s'il ne pourra les acheter qu'avec du retard, après que le capitaliste l'ait payé et aura vendu les marchandises sur le marché où le travailleur pourra les acheter. Cela devient plus clair si on considère l'ensemble de la classe capitaliste et de la classe ouvrière. Constamment la classe ouvrière produit un ensemble de marchandises, dont elle va consommer une partie en l'achetant avec son salaire tandis que le capitaliste disposera de l'autre partie, produite par le surtravail du travailleur.

Le capitaliste peut consommer la survaleur dans un procès non productif : manger, entretenir une belle maison, aller au restaurant, avoir des domestiques, acheter un bateau de plaisance, se payer les services d'un avocat pour défendre ses 'droits' à la propriété. Mais il peut aussi réserver une partie de la survaleur pour 'augmenter ses affaires', amplifier le procès de production ; il peut acheter de nouvelles machines et augmenter la production de chaussures ; ou il peut faire travailler les mêmes machines la nuit et acheter d'avantage de force de travail.

Marx appelle **reproduction simple** la reproduction dans laquelle le capitaliste 'gaspille' toute la survaleur pour sa consommation individuelle (y compris sa famille, sa maîtresse, etc.). Il appelle **reproduction élargie** la reproduction dans laquelle une partie de la survaleur est 'réinvestie'⁹⁹.

reproduction simple	survaleur 'gaspillée'
reproduction élargie	survaleur 'réinvestie'

⁹⁸ *Le procès de production apparaît seulement comme un intermédiaire inévitable, un mal nécessaire pour faire de l'argent. C'est pourquoi toutes les nations adonnées au mode de production capitaliste sont prises périodiquement du vertige de vouloir faire de l'argent sans l'intermédiaire du procès de production.* (II Capital I.4 - 54 ; II Kapital I.4 <62> Ce 'vertige' est devenu extrême en nos jours : seule dans la Bourse de valeurs de New York, on échange des titres (échange A-A) tous les deux semaines pour une valeur égale au produit brute mondial (toute les richesses produites dans le monde entier) pendant un an. (Cité par Bonnet dans un article publié dans Herramienta n° 8 -1998/99, p. 72)

⁹⁹ On peut s'interroger sur le *début* de ce cycle sans cesse renouvelé. Quelque part il doit y avoir un capitaliste qui commence avec une somme d'argent A. Et même si un fils peut hériter de son père comme les rois héritent le trône, la classe capitaliste a du commencer quelque part ce cycle. C'est le thème de **l'accumulation initiale**. *Il est vraisemblable qu'à un moment quelconque le capitaliste est devenu possesseur d'argent grâce à quelque accumulation initiale indépendante d'un travail d'autrui non payé et qu'il a pu mettre le pied sur le marché en tant qu'acheteur de force de travail.* (I Capital XXI-638). L'intérêt du thème n'est pas seulement historique. Même si déjà aux temps de Marx *en Europe occidentale, mère de la patrie de l'économie politique, le procès d'accumulation initiale est plus ou moins achevé* (I Capital XXV-858), le thème reste actuel, par exemple, à l'occasion de la restauration du système de production capitaliste dans les 'pays de l'Est'. Il dépasse toutefois l'envergure de ce texte. Marx y consacre un chapitre spécifique (I Capital XXIV - 803) ainsi qu'un chapitre sur le rôle de la colonisation dans l'accumulation initiale (I Capital XXV - 858).

La reproduction est aussi un cycle pour le travailleur, qui doit constamment rénover sa force de travail pour pouvoir la vendre afin de subsister. Toutefois, *la consommation individuelle de l'ouvrier demeure un moment de la production et de la reproduction du capital, que cette consommation aie lieu à l'intérieur ou en dehors de l'atelier, de la fabrique, etc., à l'intérieur ou en dehors du procès de travail, tout comme le nettoyage de la machine peut se faire pendant le procès de travail ou à certains moments déterminés pendant lesquels il s'interrompt. (...) Du point de vu social, la classe ouvrière est donc, y compris en dehors du procès du travail immédiat, un accessoire du capital, tout comme l'instrument de travail inerte. (...) L'esclave romain était attaché à son propriétaire par des chaînes, l'ouvrier salarié l'est par des fils invisibles. L'apparence de son indépendance est entretenue par le changement constant de maître salarial individuel et la fiction juridique du contrat.*¹⁰⁰

Le procès de production capitaliste reproduit donc non seulement son propre mouvement, *il reproduit et perpétue aussi les conditions d'exploitation du travailleur. Il contraint sans cesse le travailleur à vendre sa force de travail pour vivre, et met constamment le capitaliste en mesure de l'acheter pour s'enrichir. (...) Le procès de production capitaliste, considéré dans son contexte, comme procès de reproduction, ne produit donc pas seulement de la marchandise, pas seulement de la survaleur, il produit et reproduit le rapport capitaliste proprement dit, d'un côté le capitaliste, de l'autre l'ouvrier salarié.*¹⁰¹

La reproduction élargie

*Nous avons eu à examiner jusqu'ici comment la survaleur naissait du capital ; nous allons voir maintenant comment le capital naît de la survaleur. L'utilisation de survaleur comme capital ou la retransformation de survaleur en capital s'appelle accumulation de capital.*¹⁰²

Supposons que notre capitaliste cordonnier dispose d'un capital de 200 000 € dont il destine 160 000 € à des moyens de production et 40 000 € pour payer la force de travail de 10 travailleurs pendant un mois. Soit aussi un taux d'exploitation de 100 %. Cela lui permet de produire, disons, 4 000 paires de chaussures ce premier mois, et nous supposons qu'il parvient à les vendre à la fin du mois :

Capital avancé : $200\ 000 = 160\ 000_c + 40\ 000_v$
 Produit vendu : $240\ 000 = 160\ 000_c + 40\ 000_v + 40\ 000_s$

Notre capitaliste dispose maintenant de 40 000 € en plus, de l'argent 'qui n'a pas d'odeur', qui a oublié son passé et dont rien n'indique qu'il s'agit de survaleur. Que fait-il de cette nouvelle richesse ?

Il peut, par exemple, avancer ces 40 000 € comme capital, c'est-à-dire, initier un nouveau cycle comme si rien n'était, *en plus* de répéter le cycle antérieur avec les 200 000 € qu'il vient de récupérer. Il peut aussi ne réserver qu'une partie des 40 000 € pour un nouveau cycle et une partie pour sa consommation individuelle ; le pauvre, il doit quand même vivre ! Disons qu'il se réserve la moitié, 20 000 €, pour vivre et l'autre moitié pour élargir sa production *dans les mêmes conditions*. Nous supposons donc qu'il maintienne la même proportion entre capital constant et capital variable, et qu'il conserve également le même taux d'exploitation. Nous oublions les 20 000 € destinés à sa consommation privée. Avec les autres 20 000 €, il achète des moyens de production pour 16 000 € et de la force de travail pour 4 000 € (il embauche un travailleur en plus). Il termine donc le deuxième mois, après avoir vendu encore une fois toutes les paires de chaussures, soit maintenant 4 400 paires, avec :

Capital avancé : $220\ 000 = 176\ 000_c + 44\ 000_v$
 Produit vendu : $264\ 000 = 176\ 000_c + 44\ 000_v + 44\ 000_s$

Ce deuxième mois d'emploi de son capital à des fins productives lui permet d'avoir un excédent de 44 000 €, plus grand qu'à la fin du premier mois.

¹⁰⁰ I Capital XXI - 642

¹⁰¹ I Capital XXI - 647

¹⁰² I Capital XXII-649

Les travailleurs, eux, n'ont à la fin du second mois que la même chose qu'à la fin du premier, soit 4 000 € par bouche.

Notre capitaliste peut continuer de cette façon, se réservant chaque fois la moitié de la survaleur pour sa consommation personnelle privée (manger, jouer au golf, payer ses avocats, ...) et la moitié pour agrandir son affaire.

Voici la progression dans ces conditions, mois après mois :

Après le mois n° :	1	2	3	4	5
il a comme capital :	220 000	242 000	266 200	292 820	322 102
il dispose, pour consommer, de :	20 000	22 000	24 200	26 620	29 282
et le travailleur a, pour consommer :	4 000	4 000	4 000	4 000	4 000

Si nous continuons la progression¹⁰³, après un an le capital en main du capitaliste est déjà de plus de 627 685 € et il éclipse complètement son 'apport' initial de 200 000 €, tandis qu'il peut consommer tranquillement près de 57 000 € par semaine.

La transformation primitive de l'argent en capital s'accomplit donc dans la plus exacte harmonie avec les lois économiques de la production marchande et avec le droit de propriété qui en dérive. Et malgré cela, elle a pour résultat :

1. *que le produit appartient au capitaliste, et non à l'ouvrier ;*
2. *que la valeur de ce produit, en plus de la valeur du capital avancé, comprend une survaleur qui a coûté du travail à l'ouvrier et rien au capitaliste, et qui devient pourtant la propriété légitime du capitaliste ;*
3. *que l'ouvrier a conservé sa force de travail et qu'il peut la revendre s'il trouve un acheteur.*¹⁰⁴

Nous avons parlé d'un capitaliste individuel face à des ouvriers qui vendent librement leur force de travail sur le marché, mais le procès se passe de la même façon dans une société où se trouvent face à face la classe capitaliste et la classe ouvrière. Que le troisième mois, un ouvrier B est employé avec la survaleur produite par l'ouvrier A dans les deux premiers mois, n'y change rien puisque cette survaleur est devenu argent, injecté dans le circuit en 'oubliant son passé'. Aujourd'hui, le mode de production capitaliste s'étant généralisé, ce procès devient le seul possible. La production marchande - avec l'intervention de la marchandise 'force de travail' - mène inévitablement à ce que la richesse sociale devienne presque exclusivement la propriété de ceux qui sont en mesure de se réapproprier sans cesse le travail non payé des autres, tandis que la grande majorité des gens n'ont d'autre moyen d'exister qu'en vendant leur force de travail.

La marchandise

Signalons toutefois un détail que nous avons mentionné en passant mais qui est essentiel : nous avons supposé que le capitaliste *vend* chaque mois toute sa production de chaussures.

S'il est vrai que le capitaliste ne s'intéresse pas à la valeur d'usage de la marchandise, cela reste quand même un détail par lequel il doit nécessairement passer pour atteindre son objectif : élargir son activité, faire avec une quantité d'argent donné le plus d'argent extra possible. Le cycle A-M-A' ne peut pas se passer de M. Du point de vu du capitaliste, cela veut dire qu'il doit fabriquer quelque chose qu'il

¹⁰³ Pour les mathématiciens : le capital grandit selon une progression géométrique, quand le temps avance selon une progression arithmétique ; le capital est une fonction exponentielle du temps. Dans notre cas, le capital vaut $200\,000 * (1,1)^n$, étant n le nombre de mois.

¹⁰⁴ I Capital XXII-656

parviendra à vendre ; du point de vu de la société, cela veut dire que ce qu'il fabrique doit répondre à un besoin¹⁰⁵, et en plus, un besoin *solvable*.

La survaleur naît dans la production mais se réalise dans la vente !

Les besoins dans la société actuelle sont d'une part les 'moyens de consommation' des travailleurs qui les achètent avec le salaire payé pour maintenir leur force de travail disponible sur le marché, la consommation privée (individuelle) des capitalistes et les 'moyens de production' pour fabriquer tous ces moyens de consommation.

Cela ne va pas de soi, pas du tout même, qu'il y aura toujours des acheteurs solvables pour acheter tout ce que les capitalistes produisent ! Les 'marchés' ont une capacité limitée d'absorber les produits et les capitalistes se battront entre eux pour se les approprier. Quand les affaires vont bien, cela peuvent être des batailles assez paisibles, mais en temps de crise, cela mène à des batailles d'une ampleur comme les deux guerres mondiales que l'humanité à connu jusqu'à nos jours.

La loi générale de l'accumulation capitaliste

Pour étudier "*l'influence qu'exerce la croissance du capital sur les destinées de la classe ouvrière, (...) le facteur le plus important est la composition du capital avec les modifications qu'elle subit tout au long du procès d'accumulation*".¹⁰⁶

La reproduction élargie et la croissance du capital qui s'en suit, non seulement pour le capitaliste individuel mais dans l'ensemble de la société, ce qu'on appelle *l'accumulation capitaliste*, suit certaines lois qui se sont dégagées au cours de l'histoire.

Nous avons signalé comment le capital variable et le capital constant sont liés techniquement entre eux. Toutefois, cela ne veut nullement dire que leur relation est invariable, bien au contraire.

S'agissant précisément de combien de moyens de productions met en mouvement une certaine quantité de travail, la composition organique de la valeur du capital investi dans une branche de l'industrie exprime toujours un degré déterminé de productivité du travail.

La concurrence mène un capitaliste individuel à augmenter la productivité afin de diminuer le temps que le travailleur doit travailler pour lui-même et augmenter le surtravail. Il en tire momentanément un profit supplémentaire, en comparaison avec les autres capitalistes de la même branche. Quand notre cordonnier capitaliste introduit une nouvelle machine, il peut fabriquer bien davantage de chaussures avec la même force de travail. Ses travailleurs ont besoin de moins de temps pour produire leur quote-part dans l'effort d'ensemble de leur classe pour produire les moyens de subsistance pour eux-mêmes, et peuvent donc travailler plus d'heures pour notre capitaliste. Toutefois, les autres capitalistes cordonniers ne vont pas tarder à introduire eux aussi ces machines, l'avantage de notre cordonnier innovateur va disparaître et il va s'établir une nouvelle mesure pour le travail socialement nécessaire pour fabriquer des chaussures, maintenant avec une *productivité augmentée*.

Que le capital investi soit constant (machines, cuir,...) ou variable (force de travail) laisse indifférent le capitaliste individuel. Mais la concurrence avec d'autres capitalistes le mène à augmenter la productivité afin d'augmenter la survaleur relative et donc à augmenter le capital constant en détriment du capital variable (remplacer des travailleurs par des machines). L'initiative même de notre cordonnier innovateur fait de sorte que l'ensemble des capitalistes fabriquant de chaussures procèdent de cette façon. Et finalement, c'est le cas pour l'ensemble de la classe capitaliste.¹⁰⁷

¹⁰⁵ Eventuellement il dépensera même un argent fou en réclame pour créer un besoin qui n'existait pas !

¹⁰⁶ I Capital XXIII-686

¹⁰⁷ Cette loi n'est pas absolue. Marx donne l'exemple de machines qu'on fabriquait en Angleterre, mais qui n'étaient employées qu'aux États Unis: l'introduction de machines provoquait une armée de réserve de travailleurs sans emploi tellement importante que les salaires baissaient au point de rendre la substitution de travailleurs par des machines non rentables en Angleterre, mais uniquement en Amérique où il y avait pénurie de main d'œuvre. Toutefois, l'exemple de Marx n'est qu'une exception sur la règle dont le développement du capitalisme a prouvé suffisamment la validité.

Conclusion : l'augmentation de la productivité du travail est une caractéristique inhérente au mode de production capitaliste. *Une fois données les bases générales du système capitaliste, il arrive toujours au cours de l'accumulation un moment où le développement de la productivité du travail social devient le levier le plus puissant de l'accumulation.*¹⁰⁸

Il s'en suit une *tendance historique* dans la modification de la composition technique du capital :

la composante constante (c) dans la valeur capital ($c + v$) augmente au dépens de la composante variable (v).

Au début du 18^{ième} siècle, $c / [c + v]$ était de 1/2 dans l'industrie de la filature en Angleterre et quand Marx écrivait *Le Capital*, cette relation était devenue 7/8.¹⁰⁹

La loi de la paupérisation constante

Marx a étudié cette tendance du point de vue historique et, surtout, il en a tiré une conclusion dramatique pour la classe ouvrière.

Il peut arriver *dans une certaine région* ou zone économique que, face à l'élargissement du capital constant et son besoin de travailleurs pour le faire fonctionner, la quantité de travailleurs commence à manquer, ce qui aura pour effet l'augmentation des salaires (du niveau de vie des travailleurs) par la loi de l'offre et la demande de cette 'marchandise' qu'est la force de travail. Mais c'est surtout l'inverse qui est vrai : un 'besoin' de force de travail de plus en plus réduit pour faire marcher le capital constant mène à une surpopulation de travailleurs, une 'armée de réserve' dans la classe ouvrière qui, invariablement, fait baisser les salaires, c'est-à-dire, augmenter le paupérisme.

C'est la **loi de la paupérisation croissante** sous le mode de production capitaliste. "*L'accumulation de richesse à un pôle signifie donc en même temps à l'autre pôle une accumulation de misère, de torture à la tâche, d'esclavage, d'ignorance, de brutalité et de dégradation morale pour la classe dont le produit propre est, d'emblée, capital.*"¹¹⁰

Pour étudier ces contradictions inhérentes au mode de production capitaliste, nous devons maintenant regarder de plus près la relation entre l'argent, la marchandise et la production, dans le cycle qui rend riche les capitalistes. C'est l'objet du Livre II du *Capital* : *Le procès de circulation du capital*.

Résumé

Le capital, c'est de l'argent pour faire davantage d'argent. Cela est possible moyennant la consommation de la force de travail, et le réinvestissement de l'argent ainsi obtenu dans la reproduction élargie : le capital naît de la survaleur mais se réalise dans la vente.

Cette accumulation dans le mode de production capitaliste suit une tendance historique : l'augmentation de la composante constante dans l'ensemble du capital ; ce qui à son tour mène à une paupérisation constante de la classe ouvrière.

¹⁰⁸ I Capital XXIII,2 - 696

¹⁰⁹ I Capital XXIII,2 - 698

¹¹⁰ I Capital XXIII,4 - 724 - voir aussi Trotsky, *Le marxisme de notre époque*, p.13

Le procès de circulation du capital

Les prémisses fondamentales sur lesquelles est établie la théorie de Marx sont constituées par les deux thèses suivantes. Premièrement : l'ensemble du produit d'un pays capitaliste, de même que chaque produit isolé, se compose des trois parties suivantes : 1. le capital constant ; 2. le capital variable ; 3. la survaleur. Pour qui est familier avec l'analyse du procès de production du capital donnée dans le livre I^{er} du Capital de Marx, cette thèse est évidente. Deuxièmement : il est nécessaire de distinguer deux grands secteurs dans la production capitaliste ; à savoir (secteur I) la production des moyens de production, des objets qui servent à la consommation productive, c'est-à-dire qui sont consommés non par les hommes mais par le capital, et (secteur II) la production des moyens de consommation, c'est-à-dire des objets destinés à la consommation individuelle.¹¹¹

Nous allons donc aborder ce deuxième sujet, développé dans le Livre II du Capital.

Les métamorphoses du capital et leur cycle

Un capital qui circule

Nous avons déjà mentionné le cycle M-A-M du boulanger qui vend du pain pour pouvoir acheter des chaussures (voir p.15) ; c'est un cycle où la *marchandise* circule, avec l'argent comme intermédiaire. Par exemple, quand le travailleur vend sa force de travail et achète des objets de consommation, il s'intéresse à la *marchandise*, la force de travail dont il dispose pour la vendre, et les objets de consommation qu'il peut alors acheter, l'argent n'étant qu'un intermédiaire par lequel il doit bien passer.

Dans la reproduction capitaliste, nous avons un cycle où on s'intéresse à l'argent, où la marchandise est secondaire. On pourrait le présenter comme A-M-A', un cycle où c'est *l'argent* qui circule, avec la marchandise comme intermédiaire, mais cela peut faire croire que l'argent augmente de A à A' moyennant achat et vente, ce qui est faux. Le cycle pour faire davantage d'argent ne fonctionne que moyennant la consommation dans un procès de *production*, dans lequel le travail crée de la nouvelle richesse. Nous le présentons donc comme le cycle

A-M...P...M'-A'

de la production capitaliste, qui se répète et se répète et se répète... .

C'est le *capital* qui circule, les marchandises (moyens de production et force de travail) et la production étant des intermédiaires par lequel le capitaliste est obligé de passer pour s'enrichir.

Le procès cyclique du capital s'effectue en trois **stades**¹¹², deux de circulation et un de production :

Premier stade : Le capitaliste apparaît sur le marché des marchandises comme acheteur, pour y acheter des moyens de production et de la force de travail. Il accomplit l'acte de **circulation** A-M.

Deuxième stade : Consommation productive, par le capitaliste, des marchandises achetées. Son capital accomplit le procès de **production** M...P...M'. Le résultat est une marchandise d'une valeur supérieure à celle des éléments producteurs.

Troisième stade : Le capitaliste retourne sur le marché comme vendeur ; sa marchandise se convertit en argent. Il accomplit l'acte de **circulation** M-A.

Les stades de circulation sont tout aussi essentiels pour le cycle de production capitaliste que le stade de la production¹¹³.

¹¹¹ Lénine, Le développement du capitalisme en Russie, 1896-1899, dans le chapitre La théorie de la réalisation chez Marx. (publié en annexe dans le volume V de l'édition du Capital que nous utilisons - p. 199).

¹¹² II Capital I,1 - 27

Les cycles s'enchaînent. Le résultat A' d'un cycle est à son tour un nouveau début A d'un cycle qui repart, et ainsi de suite :

A-M...P...M'-A'
 A-M...P...M'-A'
 A-M...P...M'-A'
 ...

D'ailleurs, dans un cycle en rotation permanente chaque point peut être considéré comme le point de départ d'un cycle, le point P, par exemple :

P ... circulations ... P
 P ... circulations ... P
 P ... circulations ... P
 ...

ou encore

M'-A'-M... P... M'
 M'-A'-M... P... M'
 M'-A'-M... P... M'
 ...

Il s'agit toujours d'un seul procès cyclique, qu'on peut envisager sous différentes formes, selon qu'on veut prêter attention à tel ou tel aspect¹¹⁴.

Le capital, que nous appelons *capital industriel*¹¹⁵, se promène allègrement à travers ce procès cyclique et y assume différentes formes fonctionnelles, se métamorphose constamment (comme la chenille se métamorphose en papillon). Il peut assumer la forme de *capital-argent*, par exemple quand le capitaliste se rend au marché avec de l'argent pour y acheter de la force de travail. Il assume la forme de *capital productif* quand il entre dans le stade de la production. Il a la forme de *capital-marchandise* quand il dort dans les hangars du capitaliste sous forme de marchandises fabriquées mais non encore vendues.

Dans chaque forme, le capital est momentanément fixé, jusqu'à ce qu'il peut se libérer et passer à une forme ultérieure. Le capital-argent, par exemple, avancé par le capitaliste pour la production, doit attendre jusqu'à ce que le capitaliste a trouvé la matière première et la force de travail dans les proportions adéquates et a pu les acheter ; alors seulement le capital industriel abandonnera sa forme de capital-argent et se métamorphosera en capital productif. Une fois le chemin déblayé pour la production, le capital industriel (maintenant sous la forme de capital productif) peut aussi souffrir des retards ; le procès de production lui-même demande du temps. Et quand le produit final est prêt, le capital industriel est devenu capital-marchandise, qui doit attendre la vente pour revêtir à nouveau la forme de capital-argent.

¹¹³ C'est d'ailleurs ce qu'on bien compris les 'piqueteros' en Argentine, des chômeurs qui ont choisie comme forme de lutte d'entraver la *circulation* des marchandises avec des 'piquet', des barrages sur les routes, étant donné qu'ils étaient écartés complètement de la production et ne pouvaient donc faire grève.

¹¹⁴ Ainsi toute la différence [entre A-M...P...M'-A', P ... circulations ... P et M'-A'-M... P... M'] se présente donc comme purement formelle, ou même purement subjective : elle n'existe que pour celui qui l'étudie. II Capital IV - 93

¹¹⁵ en ce sens qu'il embrasse toute branche exploitée en mode capitaliste' II Capital I.4 - 50

Nous récapitulons la terminologie de Marx pour le procès cyclique de la production capitaliste :

Deux types de <i>stades</i> du procès:	circulation production	
Trois <i>formes</i> fonctionnelles du capital industriel :	capital-argent capital productif capital-marchandise	(dans le stade de circulation) (dans le stade de production) (dans le stade de circulation)
Trois <i>figures</i> du cycle:	I A-M...P...M'-A' II P ... circulations ... P III M'-A'-M... P... M'	cycle du capital-argent cycle du capital productif cycle du capital-marchandise

Le cycle du capital-argent (A-M...P...M'-A')

C'est la figure qui mieux met en évidence le **but** de la production et de la reproduction capitaliste : faire de l'argent.

C'est aussi la figure qui permet d'imaginer le procès cyclique **dès le début**. Prenons comme exemple un ouvrier licencié après trente ans de service, qui a reçu une prime de 100 000 €. On l'a convaincu qu'avec cela il peut démarrer une entreprise à lui, devenir capitaliste. Il a peut-être été touché par l'image d'un Bill Gates qui aurait commencé courageusement à bricoler un ordinateur dans son garage. Dans la plupart des cas cette entreprise mène rapidement à la faillite, le petit capitaliste étant mangé par ceux qui vraiment dominant sur le marché¹¹⁶, mais nous pouvons supposer que cela marche, pour le besoin de l'exposition. Nous supposons qu'un *nouveau* capitaliste s'installe, qui ne doit pas travailler lui-même mais seulement gérer son affaire. Il s'y connaît dans le thème du coton et il installe une usine à filer, à fabriquer du fil de coton à partir du coton en vrac.

Premier acte : A-M.

Le capitaliste achète des moyens de production (machines¹¹⁷, électricité, coton, etc.) et de la force de travail (il embauche).

La relation entre les moyens de production Mp (capital constant) et la force de travail T (capital variable) est importante. Le capitaliste doit embaucher juste assez pour faire travailler les moyens de productions ; s'il embauche trop peu, des moyens de productions resteront en jachère, sans se transformer, sans contribuer à la valeur d'échange du produit final ; s'il embauche trop, il payera des salaires qui n'apporteront pas de valeur.¹¹⁸ Nous représentons cela comme

$$A-M \left\{ \begin{matrix} T \\ M_p \end{matrix} \right.$$

la relation T/Mp étant imposé par le procès de production (filer).

Pour le capitaliste, M n'est qu'un intermédiaire, quoique inévitable, pour transformer A en A', pour gagner de l'argent. Il achète, donc il est intéressé dans une valeur d'usage, aussi bien de Mp que de T, mais l'usage ne sera pas de consommation individuelle mais de production : *consommation productive*.

¹¹⁶ Et comme dans le développement de la production capitaliste, on voit s'élargir l'échelle de chaque procès de production individuel et avec elle le montant minimum de capital qu'il faut avancer, cette circonstance s'ajoute aux autres facteurs qui transforment de plus en plus la fonction du capitaliste industriel en un monopole des grands possesseurs d'argent, isolés ou associés. II Capital IV - 99

¹¹⁷ Les machines (ainsi que des bâtiments, etc.) sont en général du capital constant fixe, (voir p. 26) ce qui veut dire que la machine s'achète pour une production qui dépasse un certain cycle individuel A-...-A'. Le capitaliste doit disposer de l'argent pour la machine entière, dès le début, et ne devra pas payer pour la machine quand le cycle reprend une seconde fois, une troisième fois, etc. Nous supposons toutefois que dans les moyens de production n'entre que la partie de la valeur de la machine proportionnelle à la quantité de produit en jeu. Si la machine coûte 20 000 € et n'est usée ou obsolète qu'après avoir répété 20 fois le cycle, nous ne comptons que 1 000 € dans les moyens de production pour la machine, mais alors dans chaque cycle. En comptabilité actuelle, les 1000 € seraient l'amortissement de la machine. On pourrait aussi supposer que le fabricant a la machine en leasing (une sorte de mise en location), et dans les moyens de production nous ne considérons que la prime du leasing. Nous reviendrons sur le thème plus loin, p.51.

¹¹⁸ Voir La composition organique du capital, p. 29.

Pour le travailleur, l'opération représente un acte de vente de sa force de travail, T-A, où l'argent n'est qu'intermédiaire étant donné qu'il achètera de la marchandise avec cet argent (A-M) dans un acte en vue de la *consommation individuelle*. La partie A-M n'a toutefois rien à voir avec le cycle de notre capitaliste ; cela se passe en dehors du cycle.

D'autre part, l'acte A-Mp de notre capitaliste représente un acte de vente pour un autre capitaliste. Si notre capitaliste filateur veut acheter de l'électricité, il doit y avoir des capitalistes qui vendent de l'électricité. C'est un problème sur lequel nous reviendront plus tard. (p.55)

La particularité de la production capitaliste réside dans la dissolution complète entre T et Mp. Dans toute production sociale, du travail est réalisé sur de la marchandise. Mais dans la production capitaliste, l'acte A-T et son réciproque (T-A, pour l'ouvrier) suppose dans l'acheteur un capitaliste et dans le vendeur un ouvrier ; dans le chef de l'ouvrier, Mp est complètement étrange à cet acte. *Le fait que le capital-argent s'acquitte de la fonction A-M {^TMp ici étudiée à l'échelle de la société, suppose des procès historiques qui ont dissout l'association originelle des moyens de production (Mp) avec la force de travail (T) : procès ayant pour résultat que l'on voit s'affronter la masse du peuple, les travailleurs, comme non-propriétaires des moyens de production, et les non-travailleurs comme propriétaires de ces moyens.*¹¹⁹ T et Mp deviennent capital, ils prennent ce caractère social spécifique, par la relation avec la production dans un système économique donné.

Deuxième acte : M {^TMp ...P... M', la production.

Une fois acheté le coton, les machines et la force de travail, le capital n'a plus la forme de capital-argent. Il est devenu *capital productif*, c'est-à-dire, capital enfermé dans la forme des Mp et T, que le capitaliste doit *nécessairement* consommer (de façon productive). D'autre part, l'ouvrier qui a vendu sa force de travail doit *nécessairement* travailler, fabriquer du fil de coton (entre autres pour des vêtements pour lui et pour d'autres membres de sa classe, tandis que d'autres ouvriers fabriqueront en même temps des chaussures, du pain, etc. pour sa subsistance). Le procès doit aboutir à une autre marchandise (M') avec une valeur d'usage différente.

La particularité de la production capitaliste réside dans le fait que la marchandise est fécondée de surproduit dans cet acte. Au niveau de la société entière, la situation est telle que le capitaliste peut faire travailler le travailleur au delà du temps socialement nécessaire pour la reproduction de sa force de travail. Supposons que la marchandise (le produit final) est 10 000 kg de fil de coton, pour la production de laquelle il a engagé un capital constant $c = Mp = 372$ € et un capital variable $v = T = 50$ €, avec un taux de survaleur s/v de 1,56 et donc une survaleur de $s = 78$ €. Le capitaliste dispose d'une marchandise M' de 10 000 kg, d'une valeur de $372+50+78=500$ €, dont il a obtenu une partie (78/500) sans payer, c'est-à-dire 1 560 kg, du surproduit ; il n'a payé que 8 440 kg.

Troisième acte : M'-A'. La marchandise devient *capital-marchandise* comme forme d'existence fonctionnelle de la valeur-capital d'ores et déjà mise en valeur, forme qui jaillit directement du processus de production lui-même¹²⁰. En effet, le fil de coton n'est pas destiné à la consommation du capitaliste. Sa consommation arrêterait même le cycle de production. Il *doit* être vendu sur le marché. Il est un capital, il forme du capital industriel à ce stade. Cela veut dire que l'action M'-A' n'est pas un simple acte de vente mais un stade particulier de la production capitaliste. C'est la conversion du capital comme capital-marchandise en une autre forme, celle de capital-argent. La vente pure et simple de 10 000 kg de fil de coton pour 500 € peut être l'occasion dans le chef du vendeur d'initier un cycle de production avec 500 €, sans qu'il importe d'où vient cet argent. Ici, l'acte fait partie du cycle et nous devons donc le présenter comme une marchandise M majorée d'un surproduit m qui se transforme en une quantité d'argent A, majorée d'une survaleur a :

$$M + m \rightarrow A + a$$

¹¹⁹ II Capital I.1 - 34

¹²⁰ II Capital I.2 - 39

M → A représente le retour de l'argent qui avait été *avancé*, pour compléter le cycle, tandis que m → a marque le début d'un cycle, à compléter par un achat (a-m), qui peut être incorporé ou non dans le prochain cycle de notre capitaliste filateur.

La particularité de la production capitaliste réside dans le fait que ce troisième acte est nécessaire pour ouvrir un nouveau cycle. **La survaleur a son origine dans la production mais elle se réalise dans la vente.** Sans cette vente, sans la conversion en capital-argent, la survaleur n'existe pas, le surtravail a été en vain (comme d'ailleurs le serait tout le travail, y compris *v* - distribuer des yoghourts sur le point d'être périmé à un orphelinat ne fait pas partie du cycle de production capitaliste). L'acte M'-A' est du domaine de la circulation ; il prend du temps et peut, dans la pratique, être plus ou moins efficace. Pour le moment, nous supposons qu'il est efficace à cent pour-cent.

Le cycle A-...-A' n'a vraiment de sens que comme un chaînon dans un cycle qui se répète constamment ; il met toutefois en évidence certaines choses en particulier. Le cycle a une certaine autonomie. Le capitaliste pourrait, par exemple, changer de branche après chaque cycle A-A'. D'autre part, cette manière de voir le cycle illustre clairement que le capitaliste *avance* seulement son argent, il ne le dépense pas. Le but est clair : "faire de l'argent". Le capitaliste ne s'intéresse pas dans les valeurs d'usage, seulement dans les valeurs d'échange. La production même n'y est qu'un mal nécessaire.

Rappelons qu'il y a lieu de distinguer clairement la consommation *individuelle*, aussi bien du travailleur que du capitaliste, de comme consommation productive (de T et de Mp). La consommation individuelle de l'ouvrier est dissimulée dans le premier stade de circulation, dans l'acte T-A qui est l'envers de A-T : le travailleur reçoit de l'argent A pour sa force de travail, qui le permet de 'consommer', d'acheter de quoi recomposer constamment sa force de travail (d'acheter de la nourriture, de payer le loyer, d'aller à un match de football, etc.), mais tout cela a lieu hors du cycle. La consommation individuelle du capitaliste est dissimulée dans le dernier stade de circulation ; elle fait partie éventuellement de m-a : avec l'argent a, le capitaliste s'achète des moyens de subsistances, mais cela aussi se passe hors du cycle de la production capitaliste. Ces consommations individuelles sont nécessaires dans la production capitaliste totale de la société ; même celle du capitaliste est nécessaire, quoiqu'il *suffirait qu'il consomme comme ouvrier*¹²¹. Nous allons les prendre en considération plus loin (p.58). Elles n'entrent toutefois pas dans le cycle de production de notre capitaliste fileur.

Le cycle du capital productif (P ... circulations ... P)

C'est la figure qui mieux met en évidence le **mouvement** dans la production et la reproduction capitaliste. Elle évoque nécessairement la répétition cyclique du procès ; on ne peut 'commencer' par la production ; on suppose une usine en état de marche et on essaye de voir *comment* cela se passe.

C'est aussi le point de vue classique de l'économie bourgeoise qui met l'accent sur un besoin réel de l'humanité, la production sociale, et laisse entendre que le but du capitaliste est de couvrir ce besoin, et non de faire de l'argent. *'Produire d'abord'* disait Maurice Thorez, le dirigeant du Parti Communiste Français, après la II guerre mondiale. En fait, il s'agissait de sauver le procès cyclique capitaliste entier en France, par le désarmement de la Résistance et de la lutte révolutionnaire. Thorez omettait de préciser qu'il s'agissait de produire pour le capitaliste afin de lui permettre d'encaisser la survaleur.

Vu de cette façon, la circulation n'intervient dans le cycle que comme moyen pour rendre possible la répétition, sous forme de M-A-M mais avec un sens bien différent du cycle M-A-M du travailleur qui vend sa force de travail pour payer le loyer et acheter du pain (cycle T-A-M). La différence est que le M initial et le M final sont ici *fonctionnellement liés*. Le capitaliste a du fil (premier M) ; il le vend *pour acheter* du coton, de l'électricité, de la force de travail (deuxième M) *afin de produire encore du fil de coton*, pas pour sa consommation individuelle.

Pour la reproduction simple, nous écrivons le cycle comme

¹²¹ II Capital I.4 - 56

$$M_1 - A - M_2 \xrightarrow{T} M_p \dots P$$

$$P - M' \left\{ \begin{array}{l} m_1 - a - m_2 \end{array} \right.$$

La marchandise M' , issue de la production, contient une partie M_1 qui sert à recommencer le cycle ; il y a une relation fonctionnelle entre M_1 (du fil de coton) et M_2 (du coton, de l'électricité, de la force de travail, etc.), reliés par l'intermédiaire de l'argent A . M_1 et M_2 sont *quantitativement* égal et *qualitativement* différent. La consommation du fil (M_1) n'entre pas dans le cycle du capitaliste filateur ; si le fil est de mauvaise qualité, ou même complètement inadapté pour un tisserand, pourvu qu'il aie été vendu, cela n'a pas d'importance.

Le rôle de A apparaît ici comme un obstacle à franchir le plus vite possible ; si le cycle se bloque en A , le capital reste en jachère, improductif. Toutefois, dans le cas où les conditions du marché demandent une pause dans le cycle, il peut parfois être plus utile de thésauriser l'argent que de maintenir de la marchandise en magasin.

Dans le cas de la reproduction élargie, une partie de a est réinvestie, même si elle est momentanément thésaurisée jusqu'à atteindre un volume suffisant pour acheter, par exemple, une machine additionnelle. Si a est entièrement réinvestie (en m_2), nous avons

$$M_1 - A - M_2 \xrightarrow{T} M_p \dots P$$

$$P - M' \left\{ \begin{array}{l} m_1 - a - m_2 \xrightarrow{T} M_p \dots p \end{array} \right. \} P'$$

Si a est maintenue en réserve, pour s'accumuler jusqu'à atteindre une quantité suffisante, ce a ne fait pas partie du cycle productif. Ce n'est que du capital-argent étranger au cycle, en attente d'entrer dans le cycle (à moins qu'entre-temps le capitaliste change d'idée et s'achète une Rolls-Royce - consommation individuelle du capitaliste, non-productive - ou qu'entre-temps il y a eu un imprévu dans la fabrication qui à forcé le capitaliste à puiser dans ses *réserves*).

Le cycle du capital-marchandise (M'-A'-M... P... M')

Cette figure est propre du paysan qui commence son raisonnement avec la récolte du blé (M'). C'était la façon d'envisager le procès cyclique chez les physiocrates¹²², un courant de pensée libérale du 18^{ième} siècle qui considérait que 'la terre est la mère de tous les biens' et regardait avec dédain sur le mercantilisme et leurs 'affaires' du genre $A...A'$. Marx trouvait que c'était de toute façon mieux que de choisir le cycle du capital productif¹²³.

De même que le cycle du capital productif, le cycle du capital-marchandise ne peut être conçu comme cycle autonome. Remarquez aussi que nous ne le commençons pas par M mais par M' , qui contient déjà m (ou la survaleur). Dans la reproduction élargie il faut écrire le cycle comme $M'-A'-M...P...M''$.

La figure renferme l'idée fausse assez répandue que tout vient de la circulation, mais elle met en évidence que le cycle d'un capitaliste individuel est mêlé à celui des autres capitalistes. Dans la reproduction simple, il s'écrit comme

$$M_1 - A - M_2 \xrightarrow{T} M_p \dots P... M'$$

$$M' \left\{ \begin{array}{l} m_1 - a - m_2 \end{array} \right.$$

¹²² On peut trouver un bref aperçu des économistes qui ont précédé Marx dans http://ecogestion.scola.ac-paris.fr/Productions/ecogene/Pensée_économique/liberal.htm

¹²³ II Capital III - 92

Nous commençons le cycle avec des marchandises comme le blé ou le fil de coton, dont la valeur d'usage est offerte au marché, mais qui en mode capitaliste est capital-marchandise, comme toute marchandise, qu'elle soit destinée à la consommation individuelle ou à la consommation productive¹²⁴. C'est à l'intérieur du cycle que se décide son usage, en combinaison avec d'autres marchandises (M_2) qui y entrent à cet effet provenant d'autres capitalistes.

La durée du cycle¹²⁵

Le cycle de production prend du temps et pour le capitaliste, 'time is money', le temps, c'est de l'argent. Plus vite le capitaliste peut boucler un cycle, plus vite il peut en commencer un autre avec le même argent, avancé dans le cycle et récupéré avec majoration à la sortie.

Il y a un temps passé dans le stade de production proprement dit et un temps dans les deux stades de circulation. Le temps total est la somme du temps de production et du temps de circulation¹²⁶ :

$$\text{durée du cycle} = t_{\text{total}} = t_{\text{production}} + t_{\text{circulation}}$$

Le temps de production comprend :

le temps de travail :

c'est le temps pendant lequel tous les moyens de production (T et M_p) sont actifs, le temps pendant lequel le travailleur de Volkswagen manipule le robot pour souder le châssis de la voiture devant lui.

le temps naturel de production sans engager du travail :

il s'agit d'une période où seulement M_p est actif (ou quand M_p est actifs avec un apport très réduit de T), par exemple pendant un procédé chimique qui doit prendre son temps, ou pendant que le vin ou le fromage doit mûrir dans une cave, le veau devenir vache ou le blé croître dans les champs.

le temps pendant lequel la production est interrompue :

par exemple dans une usine où on ne travaille qu'en deux pauses, pendant la nuit.

le temps pendant lequel les moyens de production sont disponibles mais attendent d'entrer dans la production ; le capitaliste doit assurer un stock de marchandises (matières premières) pour couvrir les délais de livraison, etc. C'est 'du capital en jachère' dit Marx.

L'activité pour conserver ces moyens de production, entretenir les hangars, etc. est toutefois compté comme temps de travail actif.

Le temps de circulation comprend

le temps de transformer le capital-argent en T et M_p

le capitaliste a besoin de temps pour *acheter* le coton, les machines, la force de travail.

le temps de transformer le capital-marchandise en capital-argent

la *vente* des marchandises produites est essentielle pour la réalisation de la survalueur, et demande souvent plus d'effort que les achats.

Nous considérons l'ensemble du **temps de production** comme le temps pendant lequel le capital produit des valeurs d'usage et se met lui-même en valeur, fonctionne comme capital productif. Il

¹²⁴ II Capital III - 91

¹²⁵ Voir II Capital V - 112 - La terminologie de Marx peut parfois mener à confusion, même si le sens est toujours clair par le contexte. En particulier, Marx distingue la sphère de *Produktion* (production) de la sphère de *Zirkulation* (circulation), le temps du cycle (*Kreislauf*) étant la somme des temps de production et de circulation ; pour le temps de circulation il emploie aussi bien *Zirkulationszeit* que *Umlaufzeit* comme synonymes. Toutefois, dans le titre du chapitre il emploie *Umlaufzeit* pour indiquer apparemment le temps du cycle complet et il arrive à employer même parfois *Zirkulationszeit* pour indiquer le temps de tout le cycle (II Kapital VII <154>). Dans l'édition française traditionnelle (voir note 7, p.5) la traduction est littérale, et en plus parfois discutable. Ainsi, nous avons préféré *temps* au lieu de *période* pour *Zeit*, à distinguer de *période* pour *Periode* (comme dans *Arbeitsperiode* - II Kapital XII <231>)

¹²⁶ *Le cycle du capital, défini non pas comme démarche isolée mais comme procès périodique s'appelle la rotation [Umschlag] du capital. La durée de cette rotation est donnée par la somme des ses temps de production et de circulation.* - II Capital VII - 143

englobe du temps de travail proprement dit, seul source de survaleur, et du temps excédentaire pendant lequel la tôle reste en magasin ou le veau est dans le pré mais aucune survaleur n'est produite. Le capitaliste a intérêt, évidemment, à réduire le plus possible le temps excédentaire par rapport au temps de travail actif ; quand il y parvient, nous considérons cela comme une augmentation de la productivité¹²⁷. De toute façon, le temps de production total, le temps où le capital séjourne dans la sphère de production, est propre de la production ; et il faut considérer la force de travail comme employée pour l'ensemble de ce temps, peu importe si le travail doit exercer une activité continue à cet effet. C'est du travail T qui transforme des moyens de production Mp.

Le capital séjourne dans la sphère de **circulation** comme capital-argent et comme capital-marchandise.

Dans une usine d'automobiles, nous pouvons accompagner la construction d'une voiture déterminée ; nous imaginons même d'accompagner cette construction à partir des éléments qui y entrent, tel partie de la tôle achetée, telle usage pendant autant de temps de tel robot, le salaire de tel ouvrier qui y a travaillé tel jour, etc., jusqu'à la vente à tel concessionnaire. La même marchandise passe successivement par un temps de circulation, un temps de production et encore un temps de circulation, la période totale étant la somme des temps de production et de circulation. Mais dans cette usine, les différentes marchandises se trouvent dans un stade différent ; il y a constamment une fraction dans chaque stade, autant dans le stade de production active, autant comme matière première en magasin, autant de voitures en train d'être peint, autant prêts à la vente, etc. Il y aura une certaine *fraction* du capital industriel dans la sphère de la production et une autre fraction dans celle de la circulation. Les trois cycles dont on a parlé plus haut (capital-argent, capital productif, capital-marchandise) se déroulent en parallèle. *Sans cesse des fractions différentes de la valeur-capital totale existent parallèlement et fonctionnent dans ces différents états.*¹²⁸

Le capitaliste essaiera de réduire le plus possible la fraction de la marchandise en phase de circulation par rapport à celle dans la phase de production. Dans la production capitaliste, la phase de circulation n'est pourtant pas un handicap dont le capitaliste peut se passer ; elle est aussi essentielle que la phase de production¹²⁹. Parmi les deux composants de circulation, la seconde est la plus importante, parce que c'est elle qui van *réaliser* la survaleur générée dans la phase productive.

Les frais de circulation

La circulation des marchandises (achat, vente, transport, assurance, publicité, etc.) entraîne des frais, exige du travail. Le capitaliste va avoir des travailleurs payés spécifiquement pour l'activité dans la sphère de circulation, mais ce travail ne crée pas de valeur d'usage et n'est donc pas incorporé dans le produit final. La valeur d'usage d'un ordinateur qui sort de la chaîne de production n'augmente pas parce que le vendeur lui est allé chercher un acheteur ou parce qu'on a payé un argent fou en publicité, pas plus - dirait Marx¹³⁰ - que la valeur d'un objet de litige au tribunal n'augmente parce que les avocats et les juges s'en occupent. Le vendeur de commerce utilise une voiture, consomme de l'essence et reçoit

¹²⁷ On peut par exemple essayer de réduire le temps naturel d'une réaction chimique par de nouvelles technologies ; c'est ce qui a fait la fortune de l'industrie Solvay, à la fin du 19^{ème} siècle.

Chez Volkswagen, les bâtiments coûtent jour et nuit ; c'est aussi le cas dans une certaine mesure pour les machines (ordinateurs, robots, ...) qui deviennent obsolètes avant d'être écartées à cause d'usure. Ils coûtent donc, même pendant les périodes d'interruption, ce qui fait que le capitaliste essaiera de les faire fonctionner jour et nuit, même en achetant d'avantage de force de travail (T). Il parvient ainsi à augmenter le travail actif, seul source réelle de profit (de survaleur), sans augmenter de façon proportionnelle le capital constant Mp. Mp contient une partie de capital fixe et une partie de capital circulant ; en multipliant le temps de travail par 3 (trois pauses), le capitaliste ne doit multiplier que le capital circulant (acier, électricité, ...) par 3, en non le capital fixe (bâtiments, robots, ...). Le capitaliste améliore le rapport temps de travail / temps total de production, et donc la productivité.

Raccourcir le temps pendant lequel les moyens de production sont disponibles mais attendent d'entrer dans la production est le but de la technique du 'just in time' : Volkswagen achète des sièges chez un fabricant, avec un contrat qui prévoit fournir exactement tel quantité par jour, son besoin de Mp en sièges pendant la production. Pour éviter des interruptions de provision, il demandera (exigera) du fabricant de sièges de s'installer sur le site Volkswagen ou juste à côté. Au fabricant de sièges de s'arranger pour ne pas avoir à son tour trop de matière première en stock pour assurer la fabrication.

Le soucis de raccourcir le temps de vente mène à vendre des voitures dans un hypermarché, des pantalons par correspondance et des livres par internet.

¹²⁸ II Capital XVIII,1 - 9

¹²⁹ Pendant longtemps, la production en mode capitaliste de viande en Argentine était limitée par les limites de la circulation, jusqu'à ce qu'on y a installé les chemins de fer et les usines frigorifiques.

¹³⁰ II Capital VI.1.1.120

un salaire. Ce sont des frais *nécessaires* pour vendre le produit, pour la métamorphose de capital-marchandise en capital-argent, appelé souvent les "faux frais". Ce travail (c + v + s) fait partie du travail objectivé dans la valeur d'échange du produit final, mais il ne crée pas de valeur d'usage, et donc pas de moyens de production pour un autre cycle ni de moyens de subsistance pour reproduire la force de travail. Il doit être déduit de la survaleur.¹³¹ Il y a donc lieu de préciser un peu mieux la composition de l'usage de cette survaleur :

survaleur ==> faux frais + capital réinvesti + consommation privée du capitaliste

Plus loin, nous ferons encore d'autres précisions très importantes sur la composition de la survaleur.

Le travail improductif

Dans le moyen âge, la vente était aperçue comme improductive, et se réalisait donc le dimanche. Actuellement la besogne est incorporée dans la marche de l'entreprise, mais "*une fonction improductive en elle-même mais constituant un moment nécessaire de la reproduction, qui était auparavant exercée par un grand nombre de gens à titre accessoire, ne change pas de caractère lorsque la division du travail en fait l'exercice exclusif d'un petit nombre de personnes, leur occupation particulière*"¹³². Marx classe le travail de l'employé de ventes, de l'employé d'achats, du comptable de l'entreprise, et certainement des avocats¹³³, comme travail improductif. La circulation demande du travail *nécessaire* mais *improductif*.¹³⁴

Du point de vue du capitaliste, une partie des moyens de production est dépensée dans une *fonction* improductive.¹³⁵ Du point de vue du vendeur, il vend sa force de travail comme n'importe quel autre travailleur 'productif' ; il travaille un temps pour lui-même (il réalise un travail nécessaire pour la reproduction des moyens de subsistance, quoique sans ajouter de la valeur d'usage au produit) et un temps pour le capitaliste (le surtravail).

Le transport d'une marchandise est aussi un faux frais, tout comme l'assurance, par exemple, et comme d'autres *services*. Ce sont des faux frais dans le cycle de reproduction capitaliste. Toutefois, *dans une entreprise de transports*, le service rendu est bien un cycle de reproduction capitaliste. Le chauffeur d'une entreprise de transports et le mécanicien de la SNCB réalisent un travail productif ; ils produisent une valeur d'usage : le transport (un service). Ce produit est acheté par le capitaliste qui fait appel à ce service, et pour ce capitaliste, dans ses comptes, c'est un faux frais, de la même façon que s'il aurait réalisé le transport par ses propres moyens, avec son propre personnel. Pour l'entreprise, c'est *un procès de production* [du point de vue de l'entreprise de transport ou de la SNCB] *à l'intérieur du procès de circulation* [pour le capitaliste qui fait transporter ses marchandises].¹³⁶

¹³¹ Dans la production communiste, il y a aussi des 'faux frais', et donc il devra y avoir de la survaleur pour les payer. La survaleur n'est pas propre seulement au capitalisme. Le malheur de la production capitaliste réside dans *l'appropriation* de la survaleur par le capitaliste, soit pour sa consommation privée, soit pour augmenter encore son capital, soit pour les deux.

¹³² II Capital VI.1.1.121

¹³³ *..les travailleurs dits improductifs, fonctionnaires, médecins, avocats, etc.*, II Capital XX.11.1-106

¹³⁴ Il ne faut pas associer une connotation péjorative au mot 'improductif' (dans le sens de fainéant). Certains faux frais peuvent être attribués à l'anarchie du fonctionnement de l'économie capitaliste mais selon Marx il y a des *faux frais* qui seront encore plus importants dans un mode de production communiste que dans le capitaliste, par exemple les frais de comptabilité. Voir II Capital VI.1.1.123

Le mot *improductif* est employé par Marx, à part dans le sens élucidé ici, avec des significations différentes selon le contexte.

* dans l'expression *consommation improductive* pour désigner la part de la survaleur que le capitaliste destine à sa consommation privée, voir p.ex.

II Capital XX.2. - 51. Dans notre texte, nous avons utilisé systématiquement l'expression "consommation privée", la consommation de la survaleur pour la reproduction étant une consommation *sociale*.

* pour désigner les 'travailleurs improductifs' que le capitaliste a à son service personnel, comme consommation de luxe (II Capital XX.4 - 63).

* pour les travailleurs au chômage, que le capitaliste doit essayer de rendre des producteurs 'productifs' ; voir I Capital XXIII-714.

* pour le travail effectivement réalisé sur les moyens de production (l'activité - coudre - exercée sur le moyen de travail - la machine à coudre - et sur l'objet de travail - le cuir) ; mais Marx se rend compte que "*cette définition du travail productif est absolument insuffisante pour le procès de production capitaliste*" ; voir I Capital V - 203.

Dans une étude sur les origines de la théorie de la survaleur, Marx a écrit un chapitre de cent pages sur l'idée de travail productif et improductif. (éd. en espagnol de Fondo de Cultura Económica - Pánuco, 63 - Mexico - p.171-279). Voir aussi une section entière sur ce thème dans le 'Chapitre inédit du Capital' - Résultats du procès de production immédiat (en Français dans www.marxists.org)

¹³⁵ Marx considère de la même façon le travail réalisé pour la fabrication de billets de banque comme improductif, pour l'ensemble de la société.

¹³⁶ II Capital VI.3 - 140

La rotation du capital

La période de travail

Nous retournons maintenant au *cycle de production*, compris comme se répétant continuellement. Pendant le cycle, l'argent du capitaliste est bloqué (il passe par les métamorphoses successives) et ce n'est qu'à la fin de la période, après avoir vendu la marchandise, que le capitaliste récupère son argent et peut entamer un nouveau cycle avec le même capital pour réaliser de nouveau de la survaleur. Le capitaliste a donc intérêt à que ce *temps de rotation* soit aussi court que possible, en d'autre mot, que le capital 'tourne' le plus vite possible.

Le temps de rotation du capital ou temps du cycle¹³⁷ comprend le temps de *production* et le temps de *circulation* de la marchandise. Le temps de production à son tour est surtout déterminé par *le nombre d'heures nécessaires pour fabriquer une unité vendable* de marchandise. Dans une filature de coton, on peut vendre chaque semaine la production de la semaine et récupérer l'argent pour acheter à nouveau des matières premières, tandis que dans une usine de locomotives, il faut peut-être des mois pour fabriquer une unité et on ne peut vendre 'un dixième de locomotive'.

On appelle **période de travail** le nombre de journées de travail formant un tout qui sont nécessaires dans une industrie déterminée pour fournir tel produit fini.¹³⁸

Les perturbations dans la production sociale ont une influence différente selon la période de travail. Si le processus de production est interrompu dans une usine de locomotives, c'est le travail de plusieurs mois qui est complètement perdu et non seulement celui de la semaine en cours.

On peut souvent abréger la période de travail quand différentes installations manufacturières produisent simultanément les éléments d'un grand travail. D'autre part, pour de 'grands travaux' comme percer le canal de Suez, par exemple, ou construire un tunnel sous la manche, la "période de travail" est telle que seulement de très grandes entreprises (et dans le temps de Marx, seulement l'Etat) peuvent affronter les délais de payement imposés par la période de travail. Voilà donc des éléments de la production capitaliste qui favorisent la concentration du capital.

Dans la production agricole, la rotation est imposée par la nature : un an. C'est d'ailleurs ce qui fait qu'une unité de mesure habituelle de la rotation est l'année. Dans toutes les entreprises actuellement la comptabilité se fait aussi par année. (De la même façon, une circonstance *naturelle* fait que l'unité du fonctionnement de la force de travail est la journée.) Dans une production de machines à laver, la rotation du capital peut avoir lieu plusieurs fois par an (le plus de fois possible, pour le capitaliste). Dans d'autres industries, par exemple celle qui produit des sous-marins atomiques ou des porte-avions, la période peut être de plusieurs années.

Il y a toutefois un élément du capital qui échappe un peu à cette rotation, aussi bien pour l'agriculteur que pour le fabricant de machines à laver. Les deux capitalistes achètent des machines, des moyens de production qui ne s'épuisent pas dans un cycle de production. Le fermier achète un tracteur qu'il doit payer au moment de l'achat, mais dont il fera usage pendant plusieurs années. Il y a donc une partie de l'argent, du capital avancé dans une production, qui ne se retrouve pas entièrement dans le produit vendu.

Il faut donc séparer le capital en différents segments, qui ne 'tournent' pas avec la même vitesse. Nous allons faire cette distinction, essentiellement entre capital *circulant*, qui 'tourne' avec la vitesse du cycle de production, et capital *fixe*, qui 'tourne' plus lentement. Par après, nous allons voir comment prendre une moyenne pour la circulation du capital.

¹³⁷ Voir p.47

¹³⁸ II Capital XII - 213

Capital fixe et capital circulant

Nous avons souligné l'importance primordiale de distinguer entre capital constant et capital variable.¹³⁹ Maintenant nous regardons de plus près le capital constant ; pour l'agriculteur, il comporte une partie qui disparaît complètement *dans le cycle* de production, **le capital circulant** (les semences, l'engrais, le gasoil pour le tracteur, l'électricité, l'entretien annuel des clôtures, les frais de transport à payer à la compagnie des chemins de fer, etc.), et une partie qui est utilisée pendant *plusieurs cycles*, **le capital fixe** (le tracteur, les bâtiments, la terre, etc. - rappelons que 'fixe' n'a rien à voir avec immobilité matérielle, non sujet à déplacement).

Signalons en passant que le capital *variable* lui aussi disparaît complètement dans le cycle de production. C'est ce qui a mené à la confusion les économistes avant Marx (et bien des économistes encore actuellement), de considérer les salaires comme faisant partie du capital circulant.

A l'intérieur d'un cycle (déterminé, rappelons-le, par le temps nécessaire pour produire et vendre une unité vendable) notre capitaliste fermier doit *avancer*, en plus de la totalité des salaires qu'il devra payer pendant un an (le capital variable), le capital nécessaire pour payer les semences, les engrais, l'électricité, bref, tout le capital circulant. En plus, il doit payer le tracteur. Mais il serait faux d'inclure le prix entier du tracteur dans le capital nécessaire pour un cycle, étant donné que, l'année après, il dispose toujours du tracteur.

On va donc, artificiellement, répartir le coût du tracteur sur les années de vie utile du tracteur. Supposons qu'un tracteur dure 10 ans. On compte 1/10 fois le prix du tracteur dans le total du capital engagé par cycle (par an dans le cas du paysan).

Nous disons 'artificiellement' : en effet, le capitaliste doit bien payer le tracteur en telle année, et pendant les neuf autres années il ne doit rien payer pour le tracteur. L'année de l'achat, il doit donc avoir tout l'argent et non un dixième de l'argent correspondant au prix du tracteur. Il peut, évidemment, faire un prêt et payer le tracteur en tranches pendant dix ans. Ou il peut avoir un tracteur en *leasing* auprès d'une entreprise de services financiers qui met un tracteur à sa disposition pour autant de euros par année. On pourrait aussi considérer comme 'capitaliste' l'ensemble de 100 fermiers, dont en moyenne dix achètent un tracteur chaque année ; ou considérer dix fermiers qui se mettent d'accord pour acheter un tracteur à tour de rôle, chaque fermier payant chaque année le dixième du prix d'un tracteur. C'est un peu ce qui se fait en réalité par le biais des prêts en banque. Les mécanismes 'de financement' sont multiples dans la société capitaliste de nos jours et nous n'entrerons pas dans le détail.

Dans le cas du fabricant de machines à laver, supposons que le cycle de production est de 2 mois (6 cycles par an), et qu'il achète une plieuse de tôle avec une vie utile de 5 ans. La plieuse servira pendant $5 * 6 = 30$ cycles et on pourrait diviser son prix par 30, un trentième pour compte de chaque cycle. Dans la pratique, **on compte par année**, aussi pour la production des machines à laver. Nous allons voir comment.

Dans la comptabilité actuelle des entreprises, le capital fixe est incorporé d'une certaine façon sur base annuelle, par le biais des 'amortissements'. Si un ordinateur coûte 150 € et qu'on considère qu'il est obsolète et doit être remplacé après 3 ans, on mettra dans les "frais" chaque année 50 €. On comptabilise qu'un capital fixe 'tourne' *pour un tiers* par année, et d'autre part que le capital circulant (ainsi que le capital variable) 'tourne' *autant de fois* par année.

Il faut maintenant prendre une moyenne de ces différentes vitesses de rotation pour établir une rotation globale du capital. Mais avant cela, nous faisons quelques réflexions sur l'importance de cette division en capital fixe et capital circulant.

Même avec cet artifice de répartir le capital fixe sur les cycles, sa circulation n'en reste pas moins particulière. Le capital circulant *disparaît* dans le procès de production, pour réapparaître comme

¹³⁹ La composition du capital, p.26)

travail objectivé dans le produit final. La valeur d'usage des semences disparaît complètement et leur valeur d'échange n'est *préservée* que moyennant le travail. Par contre, la valeur d'usage du tracteur reste, ou plutôt, il ne disparaît que petit à petit chaque année par l'usure ou parce qu'il devient obsolète. Et chaque année, 1/10 de la valeur d'échange du tracteur est préservée dans le produit final moyennant le travail.

D'autre part, certaines marchandises qui entrent dans le capital circulant pourraient aussi bien être consommées de façon privée (par un 'consommateur final' dans le langage actuel de la T.V.A.). Le fil de coton peut servir aussi bien pour le tisserand que pour la ménagère. Cela n'est jamais le cas pour le capital fixe, qui ne peut être consommé *que dans la production* (pour produire autre chose).

En réalité, l'importance de la distinction entre capital fixe et capital circulant réside surtout dans leur réponse différente face aux crises. Le capital est, d'une certaine façon, *captif* de son élément fixe¹⁴⁰ pendant de longues années. Un capitaliste dont les affaires vont mal, aura tendance à remettre à plus tard l'achat d'un nouveau tracteur, et celui qui s'est endetté pour en acheter un, peut se trouver, face à une situation de crise, dans l'impossibilité d'honorer les prêts et aller à la faillite. Face à la crise dans l'aviation civile après les attentats du 11 septembre, une compagnie qui vient d'acheter une vingtaine de Airbus flambant neuf peut aller à la faillite.

Une grande entreprise (pensez aux dix paysans qui formeraient une seule Société Anonyme et achètent un tracteur par an) peut résister mieux aux crises qu'une petite. C'est une des raisons de la tendance à la concentration du capital dans peu de mains.

Une dernière remarque : le caractère de capital fixe d'une marchandise est déterminé par la relation de cette marchandise avec un procès de production. Un tracteur n'est qu'une marchandise comme une autre pour le fabricant de tracteurs ; elle devient capital fixe par son insertion dans le procès de travail du fermier capitaliste. Pour une entreprise qui a comme activité d'adapter des tracteurs à un usage ou un climat spécifique, les tracteurs qu'elle achète sont du capital circulant ; elle achète et 'consomme de façon productive' des tracteurs non aménagés et vend des tracteurs aménagés.

La rotation moyenne du capital avancé

Nous allons maintenant calculer la rotation moyenne du capital, dont la période est différente de la période de travail, étant donné l'importance du capital fixe, éparpillé sur plusieurs cycles de production.

Nous considérons le cycle de production sous sa figure 'capital-argent', c'est-à-dire, A...A'. Cela nous permet de traiter les différentes parties du capital (fixe, circulant, variable...) sous leur dénominateur commun : l'argent. Les différentes parties du capital-argent ont une rotation différente, et nous allons prendre la moyenne. D'autre part, nous allons compter - comme dans toute comptabilité moderne - par année.

Comme pour tout phénomène périodique, on peut indiquer la rotation de tel segment du capital par sa *fréquence* (**n**, autant de rotations par année) ou par sa *période* (**t**, autant d'années pour une rotation). On a la tendance à employer la fréquence quand il y a plusieurs rotations par année ($n > 1$) et à employer la période quand il y a plusieurs années par rotation ($t > 1$). De toute façon, ce ne sont que deux expressions de la même réalité, et $n = 1/t$ (ou $t = 1/n$). Quand il y a 4 rotations par année ($n = 4$), la période sera de 0,25 années ($t = 0,25$). Quand un phénomène, par exemple la vie utile d'une machine, dure 5 ans ($t=5$), la fréquence du renouvellement de la machine sera de $n = 0,2$ (on renouvelle la machine 0,2 fois par an, c'est-à-dire tous les 5 ans).

Prenons maintenant l'exemple d'un capitaliste qui a avancé un capital constant $c = 100\ 000$ €, dont 80000 € sont capital fixe, des machines avec une durée de vie de 10 ans. Les autres 20 000 € sont capital circulant qui se

¹⁴⁰ II Capital IX - 171

renouvelle 6 fois par an ; c'est-à-dire, le capitaliste achète des moyens de production (matière premières, force de travail, ...) pour 20 000 €, fabrique des marchandises et les vend, obtenant l'argent de retour, six fois par an.

Nous calculons combien de fois, *en moyenne*, ce capital de 100 000 € 'tourne' chaque année dans le procès de production de notre capitaliste.

Le capital fixe *circule* 1/10 de fois par an (une fois tous les 10 ans ; $n_{\text{fixe}} = 1/10$).

Le capital circulant *circule* 6 fois par an ($n_{\text{circulant}} = 6$).

Le capital total *circule* en moyenne n_{moyenne} fois par an (n_{moyenne} à calculer).

Après une année, sont passé par les mains du capitaliste :

en termes de capital fixe 80 000 €, réparti sur 10ans,

soit $80\,000 * n_{\text{fixe}} = 80\,000 * 0,1 = 8\,000$ €,

en termes de capital circulant, 20 000 €, 6 fois par an,

soit $20\,000 * n_{\text{circulant}} = 20\,000 * 6 = 120\,000$ €,

au total 128 000 €.

Ce total est, par définition, égal à n_{moyenne} fois le capital avancé :

$100\,000 * n_{\text{moyenne}} = 128\,000$ €

ce qui fait que la rotation moyenne du capital est $n_{\text{moyenne}} = 1,28$.

Dans la pratique, d'une usine d'automobiles moderne par exemple, la circulation du capital n'est pas si clairement définie : on achète constamment et on vend constamment, et il n'y a pas un cycle bien définie avec un début et une fin de la fabrication d'un produit vendable (une voiture). L'idée même de rotation du capital y est toutefois très présente, ainsi que les efforts du capitaliste pour le réduire : du travail en trois pauses pour accélérer le cycle avec les mêmes machines et bâtiments, la livraison 'just in time' des sous-traitants pour raccourcir le temps de circulation, etc. On peut séparer le capital avancé dans la production de voitures en plusieurs segments, chacun avec une fréquence de rotation différente, et on peut alors calculer la moyenne. Soit le capital avancé total $K = \sum K_i$ et chaque segment K_i a une rotation de n_i , alors la circulation totale du capital dans l'année est de $\sum n_i * K_i$ et la rotation moyenne est de

$$n_{\text{moyenne}} = (\sum n_i * K_i) / (\sum K_i)$$

Au delà des formules pour le quantifier, l'important est la notion même de rotation, de période de rotation, et de différence entre segments du capital, surtout la différence entre capital constant fixe d'une part et capital constant circulant et capital variable (toujours 'circulant') d'autre part.

Le taux annuel de survaleur

Il est évident que le capital variable (toujours circulant) joue un rôle spécial dans l'ensemble du capital circulant, étant donné qu'il est la source de survaleur.

Marx définit un taux annuel de survaleur comme le total de survaleur obtenue pendant l'année (additionné dans les périodes de travail successives) divisée par le capital variable avancé pour ce même laps de temps d'un an. Soit par exemple un capital variable avancé de $v = 500$ €, une production avec une période de travail de 2 mois (6 rotations par an), et un taux de survaleur dans la production de 100% ; dans chaque période de rotation, une survaleur de $s = 500$ € (=100% de 500 €) est produite ; dans l'année, un total de $6 * 500$ € = 3000 € est produit et le taux annuel de survaleur sera de $3000 / 500 = 6$ (ou 600%).

Nous pouvons comparer ce cas avec celui dans lequel le capitaliste achète la même quantité de travail pendant l'année, mais avec une période de travail d'un an, et toujours avec un taux de survaleur de 100%. Dans ce cas, la même survaleur totale de 3000 € est produite mais un capital variable de 3000 € a été avancé ; le taux annuel de survaleur n'est que de 100%.

En résumé, nous disons que

le taux *annuel* de survaleur est égal au taux de survaleur multiplié par le nombre de rotations par année du capital circulant.¹⁴¹

Dans tout ce développement nous avons laissé de côté certains aspects de la question pour simplifier l'exposé. Une première observation est qu'à l'intérieur même du cycle de production, le capital circulant n'abandonne pas en une seule fois sa forme de capital-argent pour entrer dans la production. En particulier, si le cycle de production dure deux mois, seulement la moitié de l'argent pour les salaires (capital variable) doit être avancé à la fin du premier mois, l'autre moitié étant avancé à la fin du deuxième mois. Et l'achat de certaines matières premières (ou d'électricité, par exemple) peut aussi être réparti sur le cycle. Il y a donc de l'argent disponible en cours de route, qui 'traîne quelque part' et peut servir dans un cycle de production d'un autre capitaliste, tout cela moyennant un système complexe de crédits en banque.

Une deuxième observation est que nous avons supposé une reproduction simple (non élargie), c'est-à-dire, toute la survaleur est consommée de façon privée par le capitaliste après chaque cycle. Entre-temps, c'est *la reproduction élargie* qui est le but même de la production capitaliste, faire toujours davantage d'argent. Dans ce cas, le second cycle de production commence avec un capital initial plus grand, et génère donc - à taux d'exploitation égal et avec la même répartition entre les différentes composantes du capital (constant circulant, constant fixe, variable) - une survaleur plus grande. Dans ce cas, il devient encore plus important pour le capitaliste que le capital 'tourne' vite.

Nous allons faire abstraction un moment du capital fixe. Prenons le cas *A* d'un capital avancé de 2 000 € dont 1 500 € comme capital constant circulant et 500 € comme capital variable, avec une rotation de 10 fois par année, et d'autre part un cas *B* d'un capital avancé de 20 000 € dont 15 000 € comme capital constant circulant et 5 000 € comme capital variable, avec une rotation d'une fois par an. Nous supposons toujours un taux d'exploitation de 100%. Si la reproduction est simple, dans les deux cas la même survaleur est engendrée pendant l'année, 5000 €. Si la reproduction est élargie (nous supposons pour simplifier que *toute* la survaleur est réinvestie), le capitaliste *B* a toujours une survaleur de 5 000 € à la fin de la première année, mais le capitaliste *A* en a plus. En effet, après le premier cycle, il ajoute 500 € à son capital, qui passe de 2 000 € à 2 500 €, une augmentation de 25%. Nous supposons qu'il répartit les 500 € ajoutés de façon que la répartition en composantes reste la même : toutes les composantes augmentent de la même façon, de 25%. Le capital engagé dans le deuxième cycle est donc 1,25 fois le capital avancé initialement. La même proportion vaut pour le capital variable dans ce cycle et finalement pour la survaleur générée. Le capital engagé dans le dixième cycle sera de $(1,25)^9$ fois (= 7,45 fois) le capital engagé dans le premier cycle et la survaleur produite *dans ce seul cycle* sera $500 \text{ €} * 7,45 = 3 725 \text{ €}$, bien plus que tout le capital engagé initialement !

En passant, le capitaliste *A* dispose maintenant d'un joli capital de $2500 \text{ €} * 7,45 = 18 626 \text{ €}$. Nous supposons que le capital variable a augmenté, en achetant davantage de force de travail (en embauchant plus de main d'œuvre), mais chaque travailleur n'aura de toute façon toujours que le même revenu, dans les deux cas.

¹⁴¹ II Capital XVI,1 -275

La reproduction et la circulation de l'ensemble du capital social

L'ensemble du capital social

Nous avons traité d'un capital qui se métamorphose, qui passe dans la sphère de la production et celle de la circulation, un capital qui génère de la survalueur, qui 'tourne' avec une certaine période de travail et qui est en interaction avec "des tiers" auxquels le capitaliste achète des marchandises pour la production (dont la force de travail) et d'autres pour sa consommation privée (payée avec une partie de la survalueur) et auxquels il vend des marchandises. Ces 'tiers' étaient considérés comme disponibles sur le marché : il y a des travailleurs qui vendent leur force de travail et qui trouvent où acheter des moyens de subsistance à d'autres capitalistes; il y a d'autres capitalistes qui vendent et achètent des marchandises. Nous avons supposé aussi que le capitaliste savait quoi faire avec l'argent dont il n'avait momentanément pas besoin, (par exemple, l'argent qu'il ne doit avancer que plus tard dans un cycle de production et non au début, pour payer des salaires ou de l'électricité) ou qu'il trouvait l'argent pour harmoniser les dépenses de capital fixe avec celles du capital circulant et la périodicité des recettes. *Cependant, les cycles des capitaux individuels s'entrelacent, se supposent et se conditionnent les uns les autres et c'est précisément cet enchevêtrement qui constitue le mouvement d'ensemble du capital social. ... Nous avons maintenant à examiner le procès de circulation des capitaux individuels (qui est, dans sa totalité, une forme du procès de reproduction) en tant que composants de l'ensemble du capital social, donc le procès de circulation de l'ensemble de ce capital social.*¹⁴²

Dans un pays¹⁴³, dans une année se produisent une certaine quantité de marchandises. Une partie de ces marchandises est destinée à remplacer le capital (pour continuer à produire), et une partie est consommée (par les travailleurs, pour reconstruire leur force de travail, et par les capitalistes dans leur consommation privée). Il s'agit du fameux *Produit Intérieur Brut* des statistiques, répartie en *Moyens de production* (la "consommation productive", destinée à la vente à d'autres capitalistes, une vente dans laquelle on récupère par exemple la TVA) et *Moyens de consommation* (la "consommation individuelle", le 'consommateur final' dans le langage de la TVA, la *consommation des ménages* dans le langage des programme d'économie de la télévision). Le capitaliste individuel doit trouver les matières premières dont il a besoin (parmi ces moyens de production), ainsi que les moyens de consommation pour sa consommation privée. D'autre part, le capitaliste doit aussi trouver de la force de travail, des travailleurs qui à leur tour doivent trouver des moyens de consommation pour reconstituer continuellement leur force de travail.

Pour l'étude du procès de production du capitaliste individuel, il était absolument indifférent si le capitaliste produisait des chaussures, du pain, des machines à coudre ou des sous-marins. Pour l'ensemble de la production (capitaliste mais aussi communiste) il faut une certaine proportion entre différents éléments de l'ensemble de la production sociale. C'était une discussion très importante dans le jeune Etat soviétique si on allait avancer dans la production de mitrailleuses, de locomotives et autres infrastructures en remettant à plus tard l'augmentation de la production de bottes, de légumes, de viande et de maisons, ou l'inverse. Par exemple, les toutes premières années, pendant la guerre civile, il fallait bien 'sacrifier' jusqu'à un certain point la production de biens de consommation pour toute la population, afin de s'armer pour défendre la révolution.

De toute façon, dans n'importe quelle économie, il y a une certaine relation entre différentes productions qui s'impose, pour pouvoir continuer à produire et à exister. Nous allons d'abord simplifier le schéma, pour pouvoir analyser mieux les aspects essentiels. Nous allons présenter un schéma *statique*, dans lequel il n'y a pas de reproduction élargie (toute la survalueur est consommée en privé par

¹⁴² II Capital XVIII,1 - 10

¹⁴³ Rappelons que le fait de considérer un pays isolé du reste du monde est une abstraction. Cela n'existe pas ; l'économie est - certainement de nos jours - un ensemble mondial avec une infinité de liens entre pays. Il est plus facile cependant, pour raisonner, de parler d'un pays que de toute l'économie mondiale avec sa diversité, et l'abstraction faite des relations entre pays n'affecte pas le raisonnement pour le moment.

le capitaliste) et la façon de produire ne change pas, reste la même année après année. Il va de soi que c'est un schéma irréel, mais cela aide à définir certains éléments de base, une abstraction à partir de laquelle on discutera alors la situation réelle en y ajoutant des éléments.

Les deux secteurs de la production sociale

Le produit total de la société, donc l'ensemble de sa production aussi, se décompose en deux grandes secteurs :

- I **Moyens de production**, marchandises qui, de par leur forme, doivent ou au moins peuvent entrer dans la consommation productive;
- II **Moyens de consommation**, marchandises qui, de par leur forme, entrent dans la consommation individuelle de la classe capitaliste et de la classe ouvrière.
- Dans chaque secteur*, le capital se décompose en deux parties:
- 1 Capital **variable**. En valeur, il est égal à la valeur de la force de travail sociale employée dans cette branche de production ; donc à la somme des salaires payés pour cette force de travail. Au point de vue matériel, il se compose de la force de travail en action elle-même, c'est à dire du travail vivant mis en mouvement par cette valeur-capital.
 - 2 Capital **constant**, c'est-à-dire la valeur de tous les moyens de production utilisés pour la production dans cette branche. Ceux-ci, à leur tour, se décomposent en
 - a) capital fixe : machines, bâtiments, etc., et en
 - b) capital circulant : matières premières, produits semi-finis, etc.
- Dans chaque secteur*, ce capital de départ génère aussi de la **Survaleur**
Le capital constant *c* est consommé dans la production et, quant à sa valeur, simplement transféré dans le produit, tandis qu'un autre élément de valeur est ajouté au produit par tout le travail de l'année. Ce deuxième élément se décompose encore en deux parties : l'une remplace le capital variable avancé *v* et l'autre, en excédant de ce capital, constitue la survaleur *s*.
- Le **produit** annuel total se décompose donc *dans chaque secteur* en
- c + v + s**

Pour le moment, nous n'allons pas considérer le capital fixe dans l'ensemble du capital social, c'est-à-dire, nous allons le considérer comme incorporé dans le capital circulant. Nous allons ajouter par après les corrections nécessaires.

Ce schéma (à peu près littéralement reproduit du texte de Marx¹⁴⁴) est utilisé abondamment dans la littérature marxiste, où on parle couramment de "*le secteur I*" et "*le secteur II*" avec la signification donnée ici.

Un exemple

Marx y a associé un *exemple* avec des valeurs en chiffres ("*qui peuvent représenter des millions de marks, de francs ou de livres sterling*"), un exemple qui est intérieurement cohérent (chaque *secteur* trouve dans son propre secteur ou dans l'autre les éléments nécessaires pour continuer à fonctionner)¹⁴⁵.

¹⁴⁴ II Capital XX,2 - 49

¹⁴⁵ Cet exemple est aussi abondamment utilisé dans la littérature. Une étude remarquable est celle de Rosa Luxemburg, *Die Akkumulation des Kapitals*, Ein Beitrag zur ökonomischen Erklärung des Imperialismus, Berlin 1913. Voir www.marxists.org.

Nous ferons usage des 'adjectifs' *c*, *v* et *s* auprès des nombres pour indiquer les différents composants du capital.

Marx fait deux suppositions, valables pour tous les secteurs :

- un rapport entre capital constant et capital variable de $c/v = 4/1$
- un taux d'exploitation de 100% ($s/v = 1$)

Il prend comme exemple un capital avancé de 5000 dans le **secteur I**, soit un capital constant de 4000 et un capital variable de 1000, ce qui génère une survaleur de 1000.

Le **secteur II** ne peut *vendre* au secteur I que des marchandises de consommation puisqu'il ne produit pas autre chose. Ce secteur I en absorbe 1000 pour la consommation des travailleurs de I et 1000 pour la consommation des capitalistes de I. De ce fait, le secteur II ne dispose que de $1000 + 1000 = 2000$ pour *acheter* des moyens de production puisqu'il doit les acheter chez I, l'unique fournisseur de ce genre de marchandise. Cela mène à ce que le secteur II doit disposer d'un capital constant de 2000, et donc (toujours avec le même rapport $c/v = 4/1$) d'un capital variable de 500 et qui génère (toujours avec le même taux d'exploitation) une survaleur de 500.

Remarquez que la relation entre le capital du secteur I et celui du secteur II doit alors être nécessairement de 2 à 1 ($4000 / 2000$). Voici le schéma complet:

<ul style="list-style-type: none"> - Capital fixe exclu de l'analyse. - Toute la survaleur est consommée de façon privée (reproduction simple). - Rapport entre capital constant et capital variable de $c/v = 4/1$ - Rapport de mise en valeur (s/v) = 100%. 			
I Secteur des moyens de production :			
Capital avancé:	$4\ 000\ c + 1\ 000\ v$		= 5 000
March. produites (et vendues) :	$4\ 000\ c + 1\ 000\ v + 1\ 000\ s$		= 6 000
II Secteur des moyens de consommation :			
Capital avancé:	$2\ 000\ c + 500\ v$		= 2 500
March. produites (et vendues) :	$2\ 000\ c + 500\ v + 500\ s$		= 3 000

L'ensemble des capitalistes :			
Capital avancé:	$6\ 000\ c + 1\ 500\ v$		= 7 500
March. produites (et vendues) :	$6\ 000\ c + 1\ 500\ v + 1\ 500\ s$		= 9 000

La production est vendue aux (absorbée par les) capitalistes de chaque secteur de la façon suivante :

<i>Production</i>		<i>Absorbée pour</i>					
		Remplacer cap. cst. de		Nourrir les trav. de		Fournir dép. privée cap. de	
		I	II	I	II	I	II
Prod. I	6000	4000 c	2000 c				
Prod. II	3000			1000 v	500 v	1000 s	500 s

Nous avons marqué en gras les dépenses faites dans le propre secteur, les autres nécessitant une *circulation d'argent entre secteurs* ; les échanges entre secteurs doivent se compenser.

Le secteur I *produit* 6000 de marchandises de production (destinées nécessairement pour remplacer le capital constant), et les vend :

- aux capitalistes de I : 4000 *c* (échange à l'intérieur du secteur, l'argent reste dans I)
- aux capitalistes de II : 2000 *c* (qui payent avec l'argent obtenu en vendant des marchandises de

consommation, soit directement aux capitalistes de I (1000 *s*) soit aux travailleurs de I qui à leur tour vendent leur force de travail aux capitalistes de I (1000 *v*).

Le secteur II *produit* 3000 de marchandises de consommation (destinées nécessairement à la consommation individuelle), et les vend :

- aux travailleurs du secteur I : 1000 *v* (qui payent avec l'argent obtenu en vendant leur force de travail aux capitalistes de I, qui à leur tour ont obtenu l'argent pour acheter cette force de travail en vendant 1000 de leur marchandise de production à II)
- aux capitalistes du secteur I : 1000 *s* (qui payent avec l'argent obtenu en vendant 1000 de leur marchandise de production à II)
- aux travailleurs du secteur II : 500 *v* (qui payent en vendant leur force de travail à ces mêmes capitalistes de II ; un échange à l'intérieur du secteur II)
- aux capitalistes du secteur II : 500 *s* (échange à l'intérieur du secteur, l'argent reste dans II)

La classe capitaliste du secteur II a donc obtenu des capitalistes du secteur I des moyens de production (machines, matière première, ...) pour 2000, et a laissé une somme d'argent équivalente au capitalistes du secteur I; avec cette argent arrivé dans le secteur I, les capitalistes peuvent acheter de la force de travail (ce qui permet à ces travailleurs d'acheter des moyens de consommation) et acheter eux-mêmes des moyens de consommation privée. De cette façon, le secteur qui ne produit que des moyens de production, peut vivre, peut consommer ; et d'autre part, le secteur qui ne produit que des moyens de consommation peut remplacer son capital.

Il va de soi que cet échange s'effectue moyennant l'argent. Il constitue une suite interminables de ventes et d'achats, de cycles M-A-M, à l'intérieur de chaque secteur et entre secteurs, qui s'entremêlent constamment. Le capital passe ainsi constamment par ses différentes formes, se métamorphose, afin de pouvoir passer d'un secteur à l'autre et parfois il sort momentanément du circuit, quand par exemple il se métamorphose en force de travail et laisse de l'argent dans les mains des travailleurs, qui le remettent dans le circuit en achetant des moyens de consommation.¹⁴⁶ Ces ventes et achats vont en ordre dispersé dans le temps. Il y a donc toujours de l'argent qui traîne quelque part, après une vente et avant l'achat suivant, ou quand quelqu'un fait crédit quelque part (comme le travailleur qui vend sa force de travail mais ne reçoit l'argent que des semaines plus tard). Mais à la longue, et en moyenne, faisant abstraction d'un détail en réalité pas du tout négligeable de la circulation de l'argent, la faisabilité de l'échange exige que les moyens de production achetés par le secteur qui fait des moyens de consommation soient égales aux moyens de consommation achetés par le secteur qui fait des moyens de production, soit

$$I_v + I_s = II_c$$

La consommation de luxe

Le secteur II comprend les branches d'industrie les plus diverses, mais il y a lieu de distinguer deux grandes sous-secteurs, selon les produits de consommation fabriqués :

Les moyens de consommation *nécessaires* sont, par définition, ceux susceptibles d'être consommés par la classe ouvrière (des légumes, une bicyclette, de la bière, du tabac...), et aussi par les capitalistes (quoique eux se servent des marchandises de meilleure qualité, souligne Marx). Ils peuvent être achetés avec l'argent obtenu par les travailleurs en vendant leur force de travail, *v*, ainsi que par une partie de l'argent obtenu par les capitalistes comme survalueur *s*. Précisons immédiatement que par 'nécessaire' Marx¹⁴⁷ n'entend pas du tout 'indispensable à la survie' mais bien, des moyens que la société *doit nécessairement produire* pour reconstituer constamment la force de travail de l'ensemble des travailleurs, avec le niveau de vie que ces travailleurs ont obtenu dans telle société.

¹⁴⁶ La force de travail est la fortune du travailleur, pas son capital. Elle n'agit comme capital (variable) que dans les mains de l'acheteur, le capitaliste.

II Capital XX.10 - 91

¹⁴⁷ II Capital XX,4 - 56

Les moyens de consommation *de luxe* sont, par définition, ceux qui ne sont consommés *que* par la classe capitalistes (avion privé, croisière de luxe, Rolls Royce, château, ...), et qui doivent être achetés avec de l'argent obtenu de la survaleur s .¹⁴⁸

IIa : moyens de consommation nécessaires (achetés par v et par une partie de s)
 IIb : moyens de consommation de luxe (achetés uniquement par une partie de s)

Nous détaillons maintenant l'exemple, toujours avec la même proportion entre capital constant et capital variable, et toujours avec le même degré d'exploitation de 100%, en considérant qu'un *cinquième* de la production II est de luxe :

- Capital fixe exclu de l'analyse.		
- Toute la survaleur est consommée de façon privée.		
- Rapport entre capital constant et capital variable de $c/v = 4/1$		
- Rapport de mise en valeur (s/v) = 100%		
- Un cinquième de la consommation est de luxe.		
Production totale :		
Capital avancé :		= 7 500
March. produites (et vendues) :		= 9 000

I Production de moyens de production:		
Capital avancé :	4 000 c + 1 000 v	= 5 000
March. produites (et vendues) :	4 000 c + 1 000 v + 1 000 s	= 6 000
IIa Production de moyens de consommation nécessaires (4/5 de II) :		
Capital avancé :	1 600 c + 400 v	= 2 000
March. produites (et vendues) :	1 600 c + 400 v + 400 s	= 2 400
IIb Production de moyens de consommation de luxe (1/5 de II) :		
Capital avancé :	400 c + 100 v	= 500
March. produites (et vendues) :	400 c + 100 v + 100 s	= 600

II Production totale de moyens de consommation :		
Capital avancé :	2 000 c + 500 v	= 2 500
March. produites (et vendues) :	2 000 c + 500 v + 500 s	= 3 000

La *production totale* de marchandises de consommation nécessaire est de 2400.

La *production totale* de marchandises de consommation de luxe est de 600.

Tous secteurs confondus (I, IIa et IIb), les capitalistes *dépensent* en force de travail, soit v : $1000 + 400 + 100 = 1500$. Les travailleurs (tous secteurs confondus) n'ont que ces 1500 pour dépenser en moyens de consommation nécessaires. Ils restent donc $2400 - 1500 = 900$ qu'ils ne peuvent acheter faute d'argent.

Les capitalistes *dépensent* en consommation privée toute la survaleur (de I, IIa et IIb), soit s : $1000 + 400 + 100 = 1500$. De cela, ils *dépensent* en moyens de consommation de *luxe* toute la production, soit 600. Ce qui reste, $1500 - 600 = 900$, ils le dépensent en achetant des marchandises de consommation nécessaire que les travailleurs ne peuvent acheter faute d'argent.

¹⁴⁸ L'accumulation de richesse dans la production capitaliste ne permet le consommation de grand luxe qu'à partir de 1785 selon Marx (I Capital XXII,3 - 666)

Les capitalistes tous ensemble dépensent donc $900/1500 = 60\%$ de la survaleur en marchandises de consommation nécessaire et $600/1500 = 40\%$ de la survaleur en marchandises de consommation de luxe¹⁴⁹. Nous supposons que ces pourcentages se maintiennent pour les capitalistes dans chaque secteur.

La production est vendue à (absorbée par) les capitalistes de chaque secteur de la façon suivante :

Production		Absorbée pour								
		Remplacer cap. cst. de			Nourrir les travailleurs de			Fourn. dép. privée cap. de		
		I	IIa	IIb	I	IIa	IIb	I	IIa	IIb
Prod. I	6000	4000 c	1600 c	400 c						
Prod. IIa	2400				1000 v	400 v	100 v	600 s	240 s	60 s
Prod. IIb	600							400 s	160 s	40 s

Nous avons marqué en gras les dépenses faites dans le propre secteur, les autres nécessitant une circulation d'argent *entre secteurs*.

Le secteur I produit 6000 de marchandises de *production* (destinées à remplacer le capital constant), et les vend :

- 4000 c aux capitalistes de I (échange à l'intérieur du secteur, l'argent reste dans I)
- 1600 c aux capitalistes de IIa (qui payent avec l'argent obtenu en vendant des marchandises de consommation nécessaire : soit aux travailleurs de I qui à leur tour vendent leur force de travail aux capitalistes de I (1000 v), soit directement aux capitalistes de I (600 s) .
- 400 c aux capitalistes de IIb (qui payent avec l'argent obtenu en vendant des marchandises de consommation de luxe aux capitalistes de I (400 s).

Le secteur IIa produit 2400 de marchandises de *consommation nécessaire* (destinées à la consommation individuelle des travailleurs et des capitalistes), et les vend :

- 1000 v aux travailleurs du secteur I (qui payent avec l'argent obtenu en vendant leur force de travail aux capitalistes de I, qui à leur tour ont obtenu l'argent pour acheter cette force de travail en vendant 1000 c de leur marchandise de production à IIa)
- 400 v aux travailleurs du secteur IIa (qui payent avec l'argent obtenu en vendant leur force de travail à ces mêmes capitalistes de IIa ; un échange à l'intérieur du secteur IIa)
- 100 v aux travailleurs du secteur IIb (qui payent avec l'argent obtenu en vendant leur force de travail aux capitalistes de IIb, qui à leur tour ont obtenu l'argent pour acheter cette force de travail en vendant 100 s (une partie des 160 s de leur marchandise de luxe) aux capitalistes de IIa)
- 600 s aux capitalistes du secteur I (qui payent avec l'argent obtenu en vendant 600 c du total de 1600 c de leur marchandise de production à IIa)
- 240 s aux capitaliste du même secteur IIa (qui payent avec la survaleur obtenu des travailleurs de leur secteur, un échange à l'intérieur de IIa)
- 60 s aux capitalistes du secteur IIb (qui payent en vendant une partie de leur marchandise de consommation de luxe, 60 de 160, aux capitalistes de IIa).

Le secteur IIb produit 600 de marchandises de *consommation de luxe* (destinées à la consommation individuelle des capitalistes), et les vend :

- 400 s aux capitalistes du secteur I (qui payent avec l'argent obtenu en vendant 400 c du total de 1600 c de leur marchandise de production à IIb)
- 160 s aux capitalistes du secteur IIa (qui payent en vendant des marchandises de consommation nécessaire aux travailleurs (100) et aux capitalistes (60) de IIb)
- 40 s aux capitalistes du même secteur IIb (qui payent entre eux en vendant et achetant des articles de luxe, un échange à l'intérieur de IIb).

L'équation $I_v + I_s = II_c$ est maintenant dédoublée en

$$I_v + I_s (\text{néc.}) = IIa_c \quad \text{et} \quad I_s (\text{luxe}) = IIb_c$$

¹⁴⁹ Marx s'exprime mal en disant "admettons" un pourcentage de 60% et 40% ; cette répartition est une conséquence de la répartition de 1/5 de production de luxe, supposition faite plus haut. II Capital XX.4 - 58

et il s'y ajoute une autre, celle de l'échange entre les deux secteurs de moyens de consommation :

$$IIa_s (\text{luxe}) = IIb_v + IIb_s (\text{néc.})$$

Dans la réalité cette séparation entre moyens de consommation nécessaires et de luxe marche aussi en ordre dispersé, tout comme la séparation entre moyens de consommation et moyens de production. La production capitaliste est loin d'être aussi idyllique comme peut laisser entendre cet exemple.

L'exemple n'est qu'une base, une définition de certains éléments décisifs dans l'économie capitaliste, qui nous permet de mieux en discuter l'anarchie, les contradictions.

Lors d'une crise, par exemple, quand pour un capitaliste "les affaires vont mal", ou simplement quand la situation nationale ou mondiale devient incertaine, comme à la veille d'une guerre qui s'annonce, le capitaliste aura tendance à retarder l'achat de nouvelles machines et il va donc bouleverser le schéma. Si vraiment les choses se compliquent, chaque capitaliste cherchera à détourner la crise sur les autres (et surtout sur les travailleurs), et un tel sera peut-être forcé à diminuer sa consommation de luxe, laissant d'abord des travailleurs de ce secteur sur le pavé, mais par l'enchevêtrement de toute l'économie, aussi les travailleurs des autres branches, étant donné que les travailleurs du secteur de luxe achèteront moins de produits de consommation 'nécessaire'. Même un capitaliste ne peut pas jouir tranquillement de la survalue produite par ses propres travailleurs, étant donné qu'elle est en partie consommée par des capitalistes d'un autre secteur.

Le capital fixe

Nous avons jusqu'à maintenant fait abstraction du capital fixe. Nous avons supposé, aussi bien dans le secteur I comme dans le secteur II, que les échanges se produisaient à l'intérieur d'un cycle de production.

En réalité, le capitaliste emploie aussi du capital fixe, des machines, des bâtiments, des ressources qu'il n'achète ou ne renouvelle qu'à des périodes bien plus longues. Il doit donc, pendant un certain nombre de cycles de production, réserver une partie de la recette (de la transformation de la marchandise en capital-argent) sans acheter quoi que ce soit avec cet argent. Il doit *thésauriser* cet argent, jusqu'au moment où il en aura besoin pour acheter une nouvelle machine, quand le cycle de vie de l'ancienne machine est terminé.

*La thésaurisation est elle-même un élément du procès de reproduction capitaliste, c'est à dire, reproduction et mise en réserve - sous forme d'argent - de la valeur du capital fixe ou de ses divers éléments ; jusqu'au moment où le capital fixe a terminé sa vie et, par conséquent, a transmis toute sa valeur aux marchandises produites.*¹⁵⁰

Par exemple, un capitaliste du secteur II produit (dans un cycle) 3000 dont il vend 2000 de marchandises de consommation au secteur I. Il a donc 2000 en capital-argent, mais il ne transforme pas tout ce capital-argent en de nouvelles marchandises de production, il *n'achète pas* pour 2000 à I. Disons qu'il achète (à I) pour 1800 des matières premières, des produits semi-finis, du capital constant *circulant* pour continuer à travailler avec les mêmes machines (capital fixe) du cycle précédent. Il lui reste 200 qu'il va *thésauriser*, une fraction du capital constant qu'il ne remplace que virtuellement, sans réellement acheter quoi que ce soit ; il garde le capital-argent qui correspond à cette fraction pour le moment où il doit remplacer des machines. Il fera cela pendant, par exemple, neuf cycles, et le dixième cycle il fera usage de tout l'argent thésaurisé pour acheter une machine.

Vu sur l'ensemble des capitalistes d'un secteur (et même d'un sous-secteur d'une production bien spécifique), les échéances d'acheter une nouvelle machine vont s'échelonner au cours de l'année (ou au cours des cycles). Mais cela n'empêche que constamment, il y aura des capitalistes 'en train de thésauriser', et d'autres qui achètent des machines.

¹⁵⁰ II Capital XX.11 - 100

Tout comme nous avons séparé les producteurs de moyens de consommation en deux secteurs, nous pouvons aussi séparer les producteurs d'un secteur en producteurs 'qui thésaurisent' et d'autres 'qui achètent des machines' (qui 'remplacent le capital fixe en nature').

L'intérêt de cette distinction réside dans le fait que la thésaurisation, donc l'interruption partielle du procès chez une partie des capitalistes est un facteur de perturbation et donc une source possible de crises dans le fonctionnement du système.¹⁵¹

D'autres secteurs

Nous pouvons ainsi isoler aussi d'autres secteurs de l'économie, afin d'en étudier les particularités et les problèmes auxquels ils donnent lieu.

Par exemple, le secteur qui produit des billets de banque fournit une marchandise bien particulière, qui n'a aucune valeur d'usage (ni 'productive' ni 'de consommation') mais seulement une valeur d'échange. Mais dans l'économie actuelle ce n'est pas un secteur très important en volume. Il est apparu dans les médias lors du passage à la monnaie européenne, l'euro.

Un autre secteur, bien plus important, est constitué par les producteurs qui ne fournissent qu'aux gouvernements, tels que le secteur de l'armée et de l'armement (pudiquement appelé 'de la défense') ou des 'services' tels que les prisons (pour le moment).

En Belgique, le secteur des fournisseurs de soins de santé ou d'éducation ont aussi des particularités importantes. Le jeu de la concurrence joue d'une façon très particulière dans ces secteurs : les hôpitaux sont payés principalement par les mutualités, pas par les usagers directs.

Dans la discussion sur l'Europe et son 'élargissement', il y aurait lieu de distinguer entre la production industrielle et la production agricole.

Entrer dans ces détails dépasse l'ampleur de notre étude.

La reproduction élargie.

Il nous reste à signaler un élément essentiel de la circulation des capitaux. Nous avons assumé que le capitaliste *consomme* la survalueur de façon privée. C'était une simplification pour mieux comprendre les lois générales, mais le fonctionnement même de la production capitaliste exige qu'une partie de la survalueur soit 'réinvestie', sert à augmenter la base de la production, le capital constant et/ou le capital variable, que ce soit en augmentant ces portions dans la production actuelle ou en créant une nouvelle entreprise.

Du point de vue du capitaliste individuel, la surtravail est monnayé et il dispose alors d'une survalueur dont il peut décider l'usage. En réalité, il n'accomplit qu'une simple thésaurisation qui n'est pas un élément de la reproduction effective. Son activité se borne à retirer progressivement de l'argent de la circulation.¹⁵² Ce trésor *peut* être consommé, ou *peut* constituer virtuellement un capital-argent.

Nous allons encore une fois faire abstraction du capital fixe, ou plutôt, nous allons travailler sur base annuelle, considérant un cycle d'un an, dans lequel la rotation est comprise, tantôt pour le capital constant fixe que pour le capital constant circulant et le capital variable.

¹⁵¹ La forme de la reproduction capitaliste une fois abolie, le problème se ramène à ceci : la grandeur de la fraction du capital fixe qui disparaît et qui doit donc être reproduite en nature (il s'agit ici de la fraction, servant à la production de moyens de consommation) change d'année en année. Si elle est très grande une certaine année (au-dessus de la mortalité moyenne, comme pour les hommes), elle est certainement d'autant plus petite l'année suivante. La masse de matières premières, de produits semi-finis et de matériaux auxiliaires, nécessaires pour la production annuelle des articles de consommation - toutes choses restant égales d'ailleurs, - ne diminue pas pour autant ; la production totale des moyens de production devrait donc augmenter dans un cas et diminuer dans l'autre. On ne peut remédier à cela que par une surproduction relative continue ; il faut d'une part, une certaine quantité de capital fixe qui produit davantage qu'il n'est directement nécessaire ; d'autre part et surtout, une production de matières premières etc., dépassant les besoins immédiats annuels (ceci vaut surtout pour les moyens de subsistance). Une telle sorte de surproduction équivaut au contrôle de la société sur les moyens matériels de sa propre reproduction. Mais dans le cadre de la production capitaliste, c'est un élément d'anarchie. II Capital XX, 11 - 116

¹⁵² II Capital XXI 137

Supposons¹⁵³ qu'un capitaliste A, producteur de machines (secteur I) vende 600 à un capitaliste B du même secteur (I), soit $400_c + 100_v + 100_s$, après quoi, A retire 100 de la circulation (dont il peut se passer pour continuer sa production, et qui ne lui a rien coûté). Il retire 100 (en argent, des euros, des dollars,...) de la circulation parce qu'il ne fait aucun achat correspondant à cette partie de la vente.

En général, il y aura plusieurs capitalistes dans la situation de A, disons A, A', A'', etc. Il doit y avoir aussi plusieurs capitalistes dans la situation de B (B, B', B'', ...), qui *jettent* de l'argent dans la circulation : ils achètent des moyens de production sans vendre.

La question se pose où les B trouvent l'argent pour acheter le produit du surtravail accaparé par A ?

Le fait est que B, ou plutôt les B, B', B''... ont eux aussi, à un certain moment, thésaurisé de l'argent obtenu du surtravail de leurs travailleurs qu'ils peuvent maintenant jeter dans la circulation.

D'autre part, quand un A est parvenu à accumuler une certaine quantité d'argent dans son trésor (un minimum techniquement indispensable) et se décide à augmenter son affaire ou à en créer une nouvelle avec l'argent qu'il a retiré petit à petit de la circulation, il achètera des moyens de production et/ou de la force de travail à cet effet. C'est à ce moment que le surproduit de cet A fonctionnera comme capital constant et/ou variable additionnel. Entre-temps, à ce moment ce A se trouvera dans la situation de B auparavant : il *jette* de l'argent dans la circulation, il achète des moyens de production sans vendre.

Les capitalistes A et B font la même chose mais à *des moments différents*, ce qui exige une fonction additionnelle de l'argent très importante, celle de la thésaurisation temporaire de la survaleur. Ils le font aussi à *des degrés différents*. Il y a donc constamment de l'argent quelque part à la recherche de se métamorphoser en capital-argent, à "se rendre utile" dans une production capitaliste ; et il y aura des capitalistes à la recherche d'argent pour tirer profit de leurs installations. Cet argent en quête de profit est extrêmement important. Il circule surtout à travers les "bourses".¹⁵⁴ Il y aura aussi un besoin en force de travail constamment variable, avec les drames interminables de chômage, de surexploitation et de travail temporaire.

Il y a donc différents procès de circulation, indépendants les uns des autres et qui s'enchevêtrent cependant. *C'est précisément la complexité de ce procès qui offre autant d'occasions de déroulement anormal.*¹⁵⁵

Dans l'exemple, A et B appartiennent au secteur des moyens de production (I). Regardons maintenant l'accumulation (la reproduction élargie) dans le secteur II (IIa et IIb confondus).

Le capital constant de II (2000_c) est reproduit en vendant des moyens de consommation aux travailleurs de I (1000_v) et aux capitalistes de I (1000_s). Supposons¹⁵⁶ maintenant que les capitalistes de I n'achètent des moyens de consommation que pour 500, se réservant les autres 500 pour thésauriser en vu d'élargir leur affaire un jour. Dans ce cas, il y a une surproduction de biens de consommation en II, il y a 500 de produit sans acheteur. D'autre part, II ne dispose que de 1500 pour acheter des moyens de production (matière semi-fini, machines, ...) chez I, qui a donc aussi une surproduction de moyens de production. Ce schéma n'est pas faisable. Pour en sortir, nous allons changer le schéma pour II. En fait, si dans leur ensemble les capitalistes consomment moins et destinent d'avantage de survaleur à la reproduction, la production de moyens de production devra augmenter. Cela entraîne bien sûr aussi une augmentation de capital variable, et donc de consommation des travailleurs, mais pas au point de compenser la consommation productive des capitalistes.

Nous partons d'un secteur capitaliste I qui produit $6000 = 4000_c + 1000_v + 1000_s$, mais qui destine maintenant seulement la moitié de la survaleur, soit 500, en consommation, et 500 en moyens de production pour augmenter le capital avancé dans le cycle suivant. Nous supposons pour ces 500 toujours la même relation c/v, soit 400 de capital constant et 100 de capital variable. Le prochain cycle en I repartira avec $4400_c + 1100_v$.

¹⁵³ Nous prenons l'exemple de Marx - II Capital XXI,1,1 - 139

¹⁵⁴ Voir note 98, p.36

¹⁵⁵ II Capital XXI,1,1 - 142

¹⁵⁶ II Capital XXI, 2 - 149

Dans ces conditions, le secteur capitaliste II ne peut vendre à I que pour 1500 et ne peut dès lors que lui acheter pour autant. Il aura donc un capital constant de départ de 1500.

Nous allons supposer que la production totale de II (comme celle de I) dans le cycle de départ est la même que lors de la reproduction simple. Le taux d'exploitation étant toujours 100%, il faut donc que II emploie davantage de capital variable pour compenser la réduction de capital constant, sa production totale étant maintenant $3000 = 1500_c + 750_v + 750_s$. Remarquez que en II la relation entre capital constant et capital variable est différente : $c/v = 2/1$. Résumons ce point de départ :

$$I : 6000 = 4000_c + 1000_v + 1000_s$$

$$II : 3000 = 1500_c + 750_v + 750_s$$

Après la première année, il faudra ajouter 100_c pour II, c'est à dire, ce que II a pu vendre en plus en moyens de consommation pour les travailleurs de I qui ont reçu en tout 100_v en plus, et qui lui permettent donc d'acheter des moyens de production pour 100_c en plus. Pour faire travailler ce capital constant extra, il lui faut un capital variable additionnel ; si nous maintenons la proportion $c/v = 2/1$, l'additionnel est de 50_v (ce qui lui donnera une survaleur additionnelle de 50_s). Remarquez que II avance donc $150 (= 100_c + 50_v)$ en plus dans le deuxième cycle, qui doivent venir de la survaleur générée dans le cycle de départ (750_s). Il ne reste aux capitalistes de II qu'à consommer les 600 qui restent de cette survaleur. Remarquez aussi que les 150 de cette production extra doivent être des moyens de consommation *nécessaires*, étant donné qu'elles sont destinées à la consommation des travailleurs de I (100) et de II (50).

Le deuxième cycle produit donc :

$$I : 6600 = 4400_c + 1100_v + 1100_s$$

$$II : 3200 = 1600_c + 800_v + 800_s$$

Si la reproduction élargie en I continue au même rythme, 550_s étant réinvesti dont 440 en capital constant et 110 en capital variable, I doit obtenir de II en moyens de consommation en total 1100_v (pour les travailleurs) + 550_s (pour les capitalistes) = 1650 ; il faudra donc prélever 50 de la survaleur de 800_s de II pour ajouter aux 1600_c . En plus, il faudra prélever encore 110 de la survaleur de II pour acheter des moyens de production additionnels, étant donné que II vend à I autant pour nourrir les travailleurs de I qui ont reçu 110_v plus d'argent à dépenser. Ces $50 + 110$ extra en capital de II demandent aussi davantage de force de travail ; avec la proportion du cycle antérieur cela fait $25 + 55$. Le troisième cycle produit donc

$$I : 7260 = (4400_c + 440_c) + (1100_v + 110_v) + 1210_s$$

$$II : 3520 = (1600_c + 50_c + 110_c) + (800_v + 25_v + 55_v) + 880_s$$

Marx continue ce calcul jusqu'à la cinquième année. Il donne aussi un exemple où dès le départ II c est inférieur à I v + la partie réinvestie de I s :

$$I : 7000 = 5000_c + 1000_v + (500 + 500)_v$$

$$II : 2000 = 1430_c + 285_c + 285_c$$

Dans ce cas, d'emblée la partie manquante ($[1000 + 500] - 1430 = 70$) doit être prélevée sur la survaleur, ce qui ne saura se faire plus tard et pose donc un problème de disponibilité d'argent, sans parler du capital variable qui doit accompagner ce capital constant prématurément engagé.

Il est évident que cet 'équilibre' entre les différents secteurs de la machine capitaliste de production est rarement atteint. C'est bien plutôt une source d'anarchie, étant donné que chaque capitaliste s'intéresse à son secteur et son sous-secteur, voir, son entreprise, bien avant de s'intéresser au fonctionnement de l'ensemble. Le fonctionnement réel de la production capitaliste ne peut être qu'anarchique, précisément à cause du caractère social de la production et le caractère privé de la propriété des moyens de production. Le III livre du Capital de Marx discute cela en plus de détails.

Le procès d'ensemble de la production capitaliste

Après avoir étudié les lois générales de la production capitaliste (production et circulation des marchandises), il s'agit maintenant de découvrir et de décrire les formes concrètes auxquelles donnent naissance *le mouvement du capital considéré comme un tout*. Dans cette discussion, il y aura lieu de remettre en question certaines suppositions que nous avons fait jusqu'à maintenant, comme par exemple l'approximation du juste prix (voir p. 15).

Nous allons commencer par nous intéresser à ce qui est à l'origine de toute l'activité du capitaliste, le profit.

Le profit

Si la production d'un article exige une dépense de capital de par exemple 500 €, dont 400 € en moyens de production (disons 20 € en usure de machines et 380 € en matière première) et 100 € en force de travail, et que le taux d'exploitation est de 100%, la valeur du produit est de 600 €.

$$600 = 400_c + 100_v + 100_s$$

Cela représente pour le capitaliste un *coût de production* de 500 € et, après avoir vendu la marchandise, un *profit* de 100 € :

$$600_{\text{valeur d'échange}} = 500_{\text{coût de production}} + 100_{\text{profit}}$$

- La marchandise *coûte* réellement 600; sa *valeur d'échange* est de 600.¹⁵⁷
- La marchandise ne coûte *au capitaliste* que 500
- La fraction de la valeur d'échange de la marchandise constituée par la survalueur ne coûte rien au capitaliste, précisément parce qu'elle coûte à *l'ouvrier* du travail non payé.

Il lui est indifférent comment se compose le coût de production - les moyens de production aussi bien que la force de travail ne sont que du capital avancé - pourvu qu'il parvienne à obtenir du profit. *Le capitaliste attend le même profit de toutes les fractions du capital dont il fait l'avance.*¹⁵⁸ Ce point de vue cache la vraie nature des relations dans la production, mais c'est ce qui *motive* le capitaliste. Le terme 'coût de production' représente effectivement le capital-argent qui doit être constamment converti en capital-marchandise, mais il n'a rien de commun ni avec la formation de valeur de la marchandise, ni avec le procès de mise en valeur du capital.¹⁵⁹ *Une somme de valeur constituera un capital parce qu'elle est investie pour engendrer un profit, ou encore, le profit provient du fait qu'une somme de valeur est employée comme capital.*¹⁶⁰

En réalité, dans la pratique le profit ne sera pas toujours égal à la survalueur. Le capitaliste peut être obligé de vendre sa marchandise au-dessous¹⁶¹ de sa valeur d'échange (du coût réel), bien que toujours au-dessus de ce qu'elle lui a coûté, disons à 590 € ou 550 €. Dans ce cas, même si la survalueur reste 100 €, la survalueur *réalisée dans la vente* n'est que de 90 € ou 50 €. Nous considérons donc

$p \equiv \text{le profit} \equiv \text{la survalueur réalisée dans la vente.}$

C'est la marge de manœuvre laissée au capitaliste, entre le coût réel et ce que la marchandise lui a coûté, qui lui permet une certaine flexibilité et qui explique les phénomènes courants de la

¹⁵⁷ Marx stigmatise l'erreur fondamentale de Proudhon qui considère que le coût de production de la marchandise constitue sa véritable valeur. III Capital I - 59.

¹⁵⁸ Un phrase de Malthus, citée par Marx, III Capital I - 56

¹⁵⁹ Voir Le procès de valorisation, p. 23

¹⁶⁰ III Capital I - 56

¹⁶¹ Un capitaliste individuel peut dans certaines circonstances vendre aussi au-dessus de la valeur d'échange, mais cela n'est pas possible pour l'ensemble de la classe capitaliste - voir p. 14. Les capitalistes peuvent ne pas réaliser un surtravail, il ne peuvent pas en créer par l'échange.

concurrence. Le capitaliste peut vendre la marchandise avec profit au-dessous de sa valeur d'échange.¹⁶² Quand il vend la marchandise à sa valeur d'échange, $p = s$.

Le taux de profit

En dernière instance, le capitaliste est intéressé par le profit que peut lui donner une certaine quantité de capital avancé. Il s'intéresse à la *relation* entre le profit et le total du capital avancé. Cette relation en cache une autre, celle de l'exploitation, s/v , du travail non payé par le capitaliste, unique source réelle de survaleur et donc de profit.

Nous avons défini le *taux* de survaleur (p. 28) comme la relation [survaleur] / [capital variable] ; nous écrivons cela comme¹⁶³ :

$$\sigma = s / v$$

Nous employons maintenant la lettre p pour indiquer le profit et nous définissons le *taux de profit* ou le *taux de mise en valeur du capital*¹⁶⁴ total comme

$$\pi = p / [c + v]$$

Le taux de profit est l'élément visible (surtout pour le capitaliste) du procès, tandis que le taux de survaleur contient la vraie relation sociale derrière le procès de production. Le taux de profit est le point de départ historique, mais le taux de survaleur est le point de départ pour la compréhension. Le taux de profit indique en réalité le rapport entre la grandeur du profit et la grandeur du capital total avancé.

*C'est de la transformation du taux de survaleur en taux de profit qu'il y a lieu de déduire la transformation de la survaleur en profit, et non inversement.*¹⁶⁵

*Le capitaliste individuel non seulement ne s'intéresse pas au taux de survaleur, il a intérêt pour lui-même à jeter un rideau de fumée sur ce rapport précis et cette relation interne. (...) Ainsi l'extorsion de surtravail perd son caractère spécifique ; sa relation spécifique avec la survaleur s'estompe et le fait de présenter la valeur de la force de travail sous la forme de salaire favorise et facilite grandement l'opération.*¹⁶⁶

Il y a lieu de préciser ce qu'on entend par le capital constant dans l'expression pour le taux de profit. Le même profit peut donner lieu à des taux différents selon la façon de considérer le capital *fixe*. Nous allons supposer que les différents éléments (c , v et s) sont rapportés à la même période de rotation (voir p. 47), ou tout simplement à une comptabilité sur base annuelle. Nous devons alors comprendre s/v comme le taux *annuel* de survaleur (p. 53).

Des relations pour σ et π on peut en déduire d'autres, évidemment. Par exemple, dans une analyse où on considère le taux d'exploitation constant, la masse de la survaleur sera proportionnelle au capital variable, et donné par $s = v * \sigma$. Si on s'intéresse à la relation entre le capital variable et le total du capital avancé (soit $v/[c+v]$), qu'on veut étudier avec un taux d'exploitation constant, la marchandise étant vendue à sa valeur ($p = s$), on trouvera facilement que cette relation change de la même façon que le taux de profit, étant dans ce cas $v / [c + v] = \pi / \sigma$.

¹⁶² Marx stigmatise l'erreur fondamentale de Proudhon qui considère que le coût de production de la marchandise constitue sa véritable valeur. III Capital I - 59.

¹⁶³ Dans tout le premier livre du Capital, Marx parle abondamment de ce taux, mais sans jamais lui définir un symbole (se limitant à écrire "s/v"). Il n'y a qu'un développement dans le deuxième livre (II Capital XVI,1 - 283-286) où Marx lui emploie un symbole, $m' = m/v$ dans l'édition allemande, $pl' = pl/v$ dans la traduction que nous utilisons (voir notes 7 et 60). C'est surtout dans le troisième livre que Marx fait appel à ce *taux* (voir III Capital XIII - 225), en relation avec d'autres taux, comme le taux de profit. Étant donné la confusion possible avec l'emploi de l'apostrophe par Marx dans d'autres circonstances avec une toute autre signification, nous avons préféré utiliser une lettre grecque. Marx n'emploie les lettres grecques que pour citer des expressions, des mots en grec, p. ex. I Capital VIII,2 - 262.

¹⁶⁴ III Capital XV,1 - 254

¹⁶⁵ III Capital II - 61

¹⁶⁶ III Capital II - 62-63

Supposons *pour le moment* que le profit et la survaleur sont numériquement égaux, c'est-à-dire que toute la survaleur est réalisée dans la vente. Nous allons supposer aussi que la valeur de l'argent est constante, que l'argent est simplement l'expression monétaire correcte de la valeur d'échange. Plus haut, nous avons supposé qu'une heure de travail vaut 24 €. ¹⁶⁷

Quand toute la survaleur est réalisée dans la vente ($p = s$), nous pouvons écrire le taux de profit comme

$$\pi = s / [c + v] = \sigma * (v / [c + v])$$

ce qui met en évidence que

le taux de profit est donc déterminé par deux facteurs principaux :

- *le taux de survaleur et*
- *la composition de la valeur du capital.* ¹⁶⁸

On peut étudier l'influence des deux facteurs séparément (considérant l'autre constant dans une situation spécifique). Nous allons maintenant nous intéresser à la composition de la valeur du capital, c'est-à-dire la proportion du capital variable par rapport au capital total investit. Il va de soi que les changements dans le facteur $v / [c + v]$ peuvent encore être bien différentes selon qu'on maintient soit c , soit v , soit le capital total avancé $[c + v]$ constant.

Le taux de composition organique

Dans l'étude « *de l'influence qu'exerce la croissance du capital sur les destinées de la classe ouvrière, [...] le facteur le plus important est la composition du capital avec les modifications qu'elle subit tout au long du procès de l'accumulation.* » ¹⁶⁹ Nous avons déjà formulé le concept de la composition organique du capital (voir p. 29). Il s'agit maintenant d'en tirer les conséquences. A cet effet, nous définissons un *taux* pour introduire la relation entre le capital constant et le capital variable.

Il est d'usage maintenant ¹⁷⁰ de définir le taux de la composition organique par la part du capital constant dans le capital total avancé. Nous allons réserver l'expression *taux de composition organique du capital* à

taux de la composition organique = tco = $c / [c + v]$
--

Plus haut, nous avons employé l'expression $\pi = p / [c + v]$ pour le taux de profit, ainsi que $v / [c + v] = \pi / \sigma$ quand la marchandise est vendue à sa valeur. Rappelons que, étant $c/[c + v] + v/[c + v] = 1$, ce dernier facteur s'écrit comme

$$v / [c + v] = 1 - \text{tco}.$$

En supposant toujours $p = s$, c'est-à-dire que la survaleur est entièrement réalisée dans la vente, nous pouvons exprimer le taux de profit comme :

$$\pi = \sigma * (v / [c + v]) = \sigma * (1 - \text{tco})$$

Loi de la croissance tendancielle du taux de composition organique

Nous avons déjà signalé une loi concernant la composition organique du capital (La loi générale de l'accumulation capitaliste, p. 39), que nous énonçons maintenant de façon plus quantitative, c'est la

¹⁶⁷ Voir La valeur d'échange de la force de travail, p. 19

¹⁶⁸ III Capital III - 87

¹⁶⁹ I Capital XXIII.1 - 686

¹⁷⁰ La façon de représenter la relation entre capital variable et capital constant par un taux est loin d'être cohérente chez Marx. Dans le chapitre du premier livre où il définit le concept de la composition organique du capital, il emploie la relation c/v , et par la suite la substitue par les relations $v/[c+v]$ et $c/[c+v]$, sans pour autant définir explicitement un taux (I Capital XXIII - 705). Les deux dernières expressions évoluent en sens inverse, étant $(c/[c+v]) + (v/[c+v]) = 1$. Dans le troisième livre, Marx rappelle, que « *au premier livre, nous avons déjà dit ce que nous entendons par composition du capital : le rapport entre [...] les capitaux variable et constant* », donc v/c (III Capital VIII - 162). Mais plus loin, il parle de la diminution de v/c et donc de $v/(c+v)$, « *identique à l'élévation de la composition organique* », qui doit donc être $c/[c+v]$. (III Capital XIII - 226). Par contre, dans la citation que nous venons de donner plus haut sur le taux de profit, la composition du capital serait plutôt $v/[c+v]$.

loi de la croissance tendancielle du taux de composition organique.

L'emploi de machines *chasse* d'une certaine façon la force de travail de l'entreprise. *Le capital se valorise grâce à la machine en proportion directe du nombre d'ouvriers dont elle anéantit les conditions d'existence.*¹⁷¹ Toutefois, la survalueur ne s'obtient pas de la force de travail *remplacée* par des machines mais par la force de travail *employée* par des machines. Il y a donc là une contradiction inhérente au système de production capitaliste.

Une augmentation du taux de composition organique entraîne une diminution du profit si le degré d'exploitation reste le même. C'est le drame auquel chaque capitaliste essaye d'échapper mais qui menace l'ensemble de la production capitaliste.

Observons que le taux de composition organique du capital peut être très différent dans un même pays à un moment déterminé, selon la branche de production. Nous allons donc voir d'abord comment les capitalistes des différentes branches s'arrangent entre eux.

¹⁷¹ I Capital XIII,5 - 483

La transformation du profit en profit moyen

Les différentes sphères de la production

Pourquoi un capitaliste investit dans une industrie à haute technologie, comme par exemple la pétrochimie, quand il pourrait avoir un taux de profit supérieur dans une industrie avec relativement moins de technologie comme le textile ? Pourquoi un capitaliste va investir dans une entreprise de construction de porte-avions, avec une rotation du capital extrêmement lente, quand il pourrait faire du profit bien plus rapidement ?

Nous voulons étudier comment *différentes sphères* (ou branches) de l'industrie dans une même région économique plus ou moins homogène font bon ménage entre eux, en dépit d'avoir des taux de composition organique et des temps de rotation très différents. Nous allons écarter de notre analyse des différences fortuites qui ne touchent pas le vif du sujet. Nous supposons toujours $p = s$ (toute la survaleur réalisée dans la vente). Nous ne nous intéressons pas à des différences fortuites d'un capitaliste à l'autre ; nous considérons en quelque sorte la moyenne de tous les capitalistes d'une branche. Nous considérons l'exploitation du travail constante, la même dans les différentes branches, et donc le taux de survaleur donné dans un cycle de production :

- une certaine quantité de capital variable représente
 - une certaine quantité fixe de force de travail et aussi
 - une certaine quantité de travail effectivement réalisé ($v + s$).

Le taux de survaleur *annuel* pourra toutefois être spécifique pour chaque branche étant donné les différences dans la rotation.

Nous aurons donc à étudier :

- la diversité dans la composition organique des capitaux ;
- la diversité dans leur temps de rotation.

La composition organique

Une composition organique déterminée signifie qu'une certaine quantité de force de travail met en mouvement plus ou moins de capital constant.

Supposons deux branches de production, *A* et *B*, dans laquelle un capital avancé de 700 est composé de façon différente :

$$A \quad 700 = 600 c + 100 v$$

$$B \quad 700 = 100 c + 600 v$$

Avec le même capital avancé de 700 et le même degré d'exploitation du travail, disons de 100%, la survaleur générée - et donc le profit, et donc le taux de profit - est bien différente. Dans le cas de *A*, la survaleur est 100 et le taux de profit est $100 / 700$, tandis que dans le cas de *B* la survaleur est 600 et le taux de profit $600 / 700$, soit 6 fois plus.

D'autre part, un même capital variable peut mettre en œuvre des quantités différentes de capital constant. La différence dans la grandeur du capital constant peut provenir :

- soit d'une différence dans la *quantité* de moyens de production qu'une certaine quantité de force de travail met en marche (un kilo de fer ou deux kilos de fer),
- soit d'une différence dans la *valeur spécifique* de ces moyens (un kilo de fer ou un kilo de cuivre).

Supposons deux branches de production, *D* et *E*, dans laquelle un même capital variable de 100 travaille sur des moyens de production de valeur différente :

$$D \quad 300 = 200 c + 100 v$$

$$E \quad 500 = 400 c + 100 v$$

Avec le même capital variable de 100 (la même quantité de force de travail mise à l'œuvre) et le même degré d'exploitation du travail, disons de 100%, (et donc la même quantité de travail réalisée) la survaleur générée est la même, mais elle se rapporte à des quantités différentes de capital avancé, et elle donne donc lieu à un *taux* de profit différent. Dans le cas de *D*, le taux de profit est $100 / 300$, tandis que dans le cas de *E*, il est $100 / 500$.

La rotation

Quand le même capital (constant + variable) peut produire une unité vendable de produit plusieurs fois par an, il donne aussi du profit plusieurs fois par an et le taux de profit *annuel* sera plus élevé. Le capitaliste cherchera donc à rendre le cycle le plus court possible. Il faut que l'argent de la vente d'un cycle rentre le plus vite possible pour pouvoir commencer un autre cycle.

Toujours avec un taux de survaleur de 100%, prenons les cas *F* et *G*, avec le même produit annuel mais avec une rotation différente :

$$F \quad 100 = 80 c + 20 v \quad n_F = 2$$

$$G \quad 200 = 160 c + 40 v \quad n_G = 1$$

Dans les deux cas, le produit annuel sera de $160 c + 40 v + 40 s$ et le profit annuel sera de 40. Toutefois, dans le cas *F*, le capital engagé est de 100 et le *taux* de profit est donc $\pi = 40 / 100 = 40\%$ tandis que dans le cas *G* le capital engagé est de 200 et le *taux* de profit est $\pi = 40 / 200 = 20\%$. Le profit est le même dans les deux cas, mais le taux de profit annuel est proportionnel à la fréquence de rotation *n* du capital :

$$\pi = n * \sigma * (v / [c + v])$$

Dans cette expression, *v* et *c* représentent respectivement le capital variable et le capital constant, engagés dans *un cycle* de production. Dans les deux cas, la composition ($v / [c + v]$) a la même valeur, soit $(20 / [80 + 20])_F = (40 / [160 + 40])_G = 0,2$. A cause de la rotation différente, $\pi_F = 2 * 1 * (0,2) = 40\%$ et $\pi_G = 1 * 1 * (0,2) = 20\%$. Rappelons que $n * \sigma =$ taux *annuel* de survaleur¹⁷².

Dans l'exemple, nous avons considéré tout le capital comme ayant la même rotation. En général ce n'est pas le cas. Il est fréquent que la partie circulante du capital constant a la même rotation que le capital variable tandis que le capital fixe (les bâtiments, les machines, ...) a une rotation bien plus lente. Dans ce cas nous devons multiplier le taux de survaleur σ par la fréquence *moyenne* de rotation du capital, telle que nous l'avons défini plus haut.¹⁷³

Dans ce qui suit, nous allons supposer que les comptes sont faites sur base annuelle, (ou la rotation est déjà incluse). Nous allons donc nous occuper seulement des différences dans la composition organique du capital ; on peut s'imaginer, par exemple, qu'une fraction seulement du capital fixe est pris en considération chaque année, selon les amortissements.

Le taux moyen de profit

Revenons maintenant à la question de savoir pourquoi les capitalistes n'investissent pas tous dans les branches avec le taux de profit le plus élevé (= haute $v/[c+v]$ = faible $c/[c+v]$).

¹⁷² Voir Le taux annuel de la survaleur p.53

¹⁷³ La rotation moyenne du capital avancé p. 52

Prenons cinq branches différentes, chacune avec un capital engagé de 100 et un taux de survaleur de 100% mais avec des compositions organiques différentes. Dans le tableau suivant¹⁷⁴, nous avons indiqué la composition du capital pour chaque branche, ainsi que le taux de profit π :

 Branche 	 c + v 	 c 	 v 	 s 	 c + v + s 	 π 	 prix 	 différ.
I	100	95	5	5	105	0,05	122	+17
II	100	85	15	15	115	0,15	122	+7
III	100	80	20	20	120	0,20	122	+2
IV	100	70	30	30	130	0,30	122	-8
V	100	60	40	40	140	0,40	122	-18
 Total 	 500 	 390 	 110 	 110 	 610 	 0,22 		
 Moyenne 	 100 	 78 	 22 	 22 	 122 	 0,22 	 122 	 0

Nous pouvons aussi considérer les cinq branches ensemble comme un seul capital de 500. Ce serait le cas si les 'branches' n'étaient en fait que des secteurs d'une même usine, par exemple le secteur tôle, le secteur peinture, le secteur assemblage, etc. dans une usine automobile. Le taux de profit pour cet ensemble serait de $110/500 = 0,22$.

La moyenne du profit est de 22 (la moyenne de la survaleur). Si on vend les marchandises de chaque branche *avec le même taux de profit moyen* de 0,22, soit un prix égal à $[c + v] + (0,22 * [c + v])$, on arrive à un prix de vente qui ne correspond pas à la valeur du produit dans cette branche ($c+v+s$), l'écart étant tantôt au-dessus, tantôt au-dessous et disparaissant en moyenne. Nous avons indiqué cela dans les colonnes de droite.

Remarquez qu'au prix indiqué, les marchandises à haute valeur de capital constant (comme dans la branche I) se vendent au-dessus de leur valeur, et les marchandises qui demandent beaucoup de main d'œuvre (comme dans la branche V) au-dessous de leur valeur.

En vendant leur marchandise avec le taux de profit moyen, et non à la valeur, les capitalistes se repartissent la survaleur totale produite dans un pays *en proportion avec le capital investit*. Les capitalistes d'un pays font en quelque sorte une caisse commune : ils 'socialisent' entre eux la survaleur produite par leurs travailleurs, chacun recevant une quote-part proportionnelle à son capital investit. *Les capitalistes jouent ici le rôle de simples actionnaires d'une société par actions dans laquelle les parts de profit sont également réparties pour chaque fraction de 100 ; elles ne diffèrent pour les divers capitalistes que par l'importance du capital que chacun a mis dans l'entreprise commune.*¹⁷⁵

Voici un autre exemple, avec non seulement une composition organique de capital différente mais aussi une valeur du capital total avancé différent selon la branche. Comme dans l'exemple antérieur, c ne représente que la partie du capital fixe *consommée* dans la production (à part le capital circulant évidemment).

¹⁷⁴ Nous avons réorganisé le tableau donné comme exemple par Marx, par ordre de c .

¹⁷⁵ III Capital IX - 175

Nous considérons trois branches d'industrie différentes :

Branche	c + v	c	v	s	c + v + s	π	prix	diff.
pétrochimie	950	800	150	150	1100	0,16	1140	+40
intermédiaire	400	300	100	100	500	0,25	480	-20
textile	150	100	50	50	200	0,33	180	-20
Total	1500	1200	300	300	1800	0,20	1800	
Moyenne						0,20		0

Le taux de survaleur s/v est le même pour les trois branches ($= 1$). Le **taux moyen de profit** est de $300 / (1500) = 0,20$. Le taux de profit *individuel* dans chaque branche serait de $\pi = s / (c + v)$ et est le plus bas pour la branche avec plus de capital (la pétrochimie). Entre-temps, dans cette branche on vend bien au-dessus de la valeur d'échange de la marchandise, comme on peut se rendre compte en comparant le prix avec la valeur d'échange de la marchandise ($c+v+s$). Remarquez que cela n'est possible que parce que d'autres marchandises se vendent au-dessus de leur valeur d'échange, quoique toujours au-dessus de leur coût de production ($c+v$). La somme des prix est toujours égale à la somme des valeurs d'échange, soit 1 800. Remarquez aussi que dans cet exemple, le taux moyen est assez proche du taux de la branche de pétrochimie, parce que cette branche *pèse* beaucoup dans l'ensemble, à cause de la grandeur relative du capital qui y est investie (950 dans un total de 1500).

Le prix de production

Marx définit le *prix de production* comme le coût de production majoré par le profit selon le taux de profit moyen, soit

$$\text{prix de production} = (c+v) + (\pi_{\text{moyen}} * [c+v])$$

En règle générale, les capitalistes des différentes sphères de production vendent leurs marchandises au prix de production et non à la valeur d'échange (pour une raison que nous verrons dans la prochaine section, p. 73).

Il s'agit d'une nouvelle catégorie, une forme dans laquelle le capital industriel se métamorphose, différente de la valeur d'échange de la marchandise produite.

Le *prix de production* représente une forme de valeur-marchandise déjà extériorisée¹⁷⁶. Pour l'acheteur de la marchandise, un autre capitaliste par exemple, c'est le prix de production qui détermine la valeur du capital-marchandise qu'il incorpore dans sa production et qui contribue à son tour au coût de production d'une autre marchandise.

¹⁷⁶ III Capital X - 212 - C'est ce qu'Adam Smith appelle 'natural price', Ricardo 'price of production', les physiocrates 'prix nécessaire' - aucun d'eux n'a développé la différence entre prix de production et valeur.

Dans l'ensemble de la production, il y a des capitaux tels que ceux de la pétrochimie avec une haute teneur en capital constant, qui vendent à un prix de production supérieur à la valeur d'échange, et que Marx appelle des capitaux de *composition supérieure*. Par contre, les capitaux avec une proportion c/v plus faible que la moyenne, tels que ceux de l'industrie textile dans notre exemple, sont des capitaux de *composition inférieure*, où le prix de production est inférieur à la valeur d'échange. Entre les deux se trouvent les capitaux de *composition moyenne*.

Composition	c/v	prix de production	exemple	v. d'éch.	prix pr.
<i>supérieure</i>	grand	> valeur d'échange	$90 c + 10 v + 10 v$	110	120
<i>moyenne</i>	moyen	\cong valeur d'échange	$80 c + 20 v + 20 v$	120	120
<i>inférieure</i>	petit	< valeur d'échange	$70 c + 30 v + 30 v$	130	120

Dans chaque sphère, le prix de production peut varier soit parce que le taux général du profit change, soit par un changement à l'intérieur de la sphère dû à des changements de prix des moyens de production (par exemple à cause des développements technologiques). D'autre part, le taux général de profit peut aussi changer par le changement dans le poids des différents secteurs dans l'ensemble de la production capitaliste.

En réalité, les changements dans le taux général du profit ne se produisent que très graduellement, ne sont que l'œuvre tardive d'une série d'oscillations souvent chaotiques dans les différentes sphères mais qui se compensent mutuellement et ne donnent un résultat dans un sens ou dans l'autre qu'après une période plus ou moins longue. Etudier ces changements à long terme dans le taux général de profit sera très important pour comprendre le fonctionnement, les lois de développement, du capitalisme.

Par contre, des changements qui s'opèrent à l'intérieur d'une branche peuvent se développer pendant un certain temps sans affecter immédiatement le taux général. Il faut du temps pour que l'ensemble 'en prennent conscience' et entre-temps les oscillations s'annulent. Toutefois, ces mouvements à l'intérieur de chaque branche sont importants en soi, et doivent être étudiés avec les méthodes développées jusqu'ici.

Jusqu'à maintenant, on avait une égalité entre le profit et la survaleur qui masquait l'origine du profit et seul la différence entre le *taux* de survaleur et le *taux* de profit remettait la pendule à l'heure.

Maintenant nous avons aussi une différence entre la masse du profit et la masse de la survaleur dans une branche (même en acceptant toujours que toute la production se réalise dans la vente). Ce fait aide encore davantage à dissimuler l'origine même du profit, non seulement pour le capitaliste (qui y a intérêt) mais aussi pour l'ouvrier. La base même de la détermination de valeur est cachée.¹⁷⁷

Egalisation du taux de profit par la concurrence

Les capitalistes sont-ils tellement 'solidaires' au point de se répartir les profits ? Non, cette redistribution se fait à travers les mécanismes aveugles du marché, de la concurrence.

La concurrence à l'intérieur d'une sphère de production

Observons d'abord comment, à l'intérieur d'une même sphère de production, la concurrence mène à des prix qui s'écartent de la valeur, et *qui y retournent*.

Marx introduit le concept de *valeur de marché*¹⁷⁸ pour indiquer la valeur des marchandises *en moyenne* à l'intérieur d'une sphère de production. Le prix des marchandises à l'intérieur de la même sphère sera

¹⁷⁷ III Capital IX - 184

¹⁷⁸ III Capital X - 194

sujette à des fluctuations, d'un capitaliste à l'autre et d'un moment à l'autre, mais ces fluctuations ont lieu autour d'une valeur moyenne.

Le capitaliste ne s'intéresse pas directement à la valeur d'usage d'une marchandise. Il ne s'intéresse qu'à faire du profit, que ce soit en vendant du pain, des abonnements sur internet ou des voitures. Toutefois, une marchandise doit avoir une valeur d'usage pour être vendable, elle doit répondre à un besoin de la société, ou plus spécifiquement, à un besoin solvable, à un besoin de ceux qui disposent de moyens pour satisfaire leur besoins (soit parce qu'ils parviennent à vendre leur force de travail, soit parce qu'ils parviennent à s'approprier de survaleur, soit parce que leur procès de production a besoin de moyens de productions spécifiques). De ce fait, se confrontent d'une part la légion de ceux qui *offrent* des marchandises et celui de ceux qui *demandent* des marchandises.

Quand la *production* de marchandises dans une branche déterminée correspond exactement au *besoin solvable* de cette marchandise, la vente se réalise à la valeur déterminée par le travail (direct et indirect) incorporé dans la marchandise, c'est à dire, à la valeur de marché.

Cette coïncidence se donne rarement, étant donné l'anarchie dans la production capitaliste où chaque capitaliste individuel cherche son propre bénéfice. Toutefois, les écarts autour de cette moyenne donnent lieu à des corrections dans le sens de réduire l'écart. S'il y a trop de marchandises dans un secteur (ou pour un produit déterminé), une partie de la valeur de la marchandise ne pourra être réalisée dans la vente, une partie du travail ajouté dans la production doit être considéré comme gaspillé, ou pire, même pas tout le travail objectivé dans les moyens de production ne pourra être conservé ; chaque capitaliste réagit en essayant de vendre, même au-dessous de la valeur ; le *prix* sera déterminé par le capitaliste qui dans cette circonstance a pu fabriquer dans de meilleures conditions et est capable de baisser davantage le prix, forçant éventuellement ses concurrents à vendre non seulement au-dessous de la valeur ($c+v+s$) mais même au-dessous du coût de production ($c+v$) et donc à la longue, à faire faillite ; cela provoque à son tour une diminution de l'offre, ce qui permet un retour à l'équilibre. Il est possible aussi que l'augmentation de la production et la baisse de prix qui s'en suit provoque une augmentation de la consommation solvable. Certains consommateurs (de moyens de subsistance mais aussi de moyens de production) deviennent acheteurs d'un produit qu'ils ne pouvaient se permettre au prix ancien. S'il y a surproduction de robots et les fabricants doivent baisser les prix au-dessous de la valeur, telle usine d'automobiles en emploiera peut-être davantage. Les producteurs de robots qui les fabriquent dans de meilleures conditions pourront même maintenir à la longue ces prix plus avantageux, étant donné que leurs coûts étaient déjà au-dessous de la moyenne et qu'ils profitent de l'effet de l'augmentation de volume, et il peut s'établir un nouvel équilibre dans l'ensemble de la production de robots, où non seulement certains producteurs peu compétitifs disparaissent mais aussi où l'ensemble de l'industrie fait davantage appel à des robots, à des prix par unité inférieurs. De toute façon, même si à travers ces oscillations l'usage de robots dans la société s'établit à un autre niveau (que la demande change de façon durable), le nouvel équilibre va refléter une nouvelle situation de la productivité du travail, dans laquelle, de toute façon, la valeur de la production, non seulement des robots mais aussi des voitures, va être déterminée par la loi de la valeur, le prix tendant vers la valeur du travail objectivé dans la marchandise.

*Pour qu'une marchandise puisse être vendue à sa valeur de marché, c'est-à-dire proportionnellement au travail social nécessaire qu'elle contient, la masse totale du travail social utilisée pour la totalité de cette sorte de marchandise doit correspondre à l'importance du besoin social existant pour cette marchandise, c'est-à-dire du besoin social solvable. La concurrence, les fluctuations des prix de marché qui correspondent aux fluctuations de l'offre et la demande essaient sans cesse de ramener à ce niveau la quantité globale de travail employée pour chaque catégorie de marchandises.*¹⁷⁹

L'offre et la demande n'expliquent pas la valeur d'une marchandise mais ils expliquent les oscillations des prix autour de la valeur. L'individu n'agit ici que comme partie d'une force sociale, comme atome

¹⁷⁹ III Capital X - 207

de la masse. C'est sous cette forme que la concurrence fait valoir le caractère social de la production et de la consommation.

*L'offre et la demande coïncident quand leur rapport est tel que la masse de marchandise d'une branche de production donnée peut être vendue à sa valeur de marché, ni au-dessus, ni au-dessous.*¹⁸⁰

La concurrence entre les sphères de production

*La concurrence répartit le capital social entre les différentes sphères de production de telle manière que les prix de production dans chaque sphère sont constitués sur le modèle de ceux existant dans les sphères de composition moyenne.*¹⁸¹

$$\text{prix de production} = (c+v) + (\pi_{\text{moyen}} * [c+v])$$

Selon la théorie de la valeur étudiée jusqu'à maintenant, le 'normal' serait que les marchandises s'échangent en moyenne à la valeur de marché de chaque sphère, et non au prix de production sur base d'un taux de profit moyen. *La valeur des marchandises précède, du point de vue non seulement théorique mais aussi historique, leur prix de production.*¹⁸² Le prix de production est une catégorie qui requière un certain niveau de développement capitaliste déjà¹⁸³ parce qu'il requiert la concurrence entre différentes sphères de production, donc à un niveau d'échange de marchandises plus développé.

*La concurrence est capable, d'abord dans une sphère, d'établir une valeur et un prix de marché identiques à partir des diverses valeurs individuelles des marchandises. Mais c'est seulement la concurrence des capitaux entre les différentes sphères qui est à l'origine du prix de production, équilibrant les taux de profit entre ces sphères.*¹⁸⁴

Dans l'achat et la vente simple, il suffit d'affronter des producteurs de marchandises en tant que tels. Lorsqu'on pousse l'analyse plus en avant, on constate que l'offre et la demande supposent l'existence des différents secteurs et subdivisions de secteurs qui répartissent entre eux le revenu total de la société et le consomment comme tel et qui engendrent donc la demande que le revenu autorise. Dans la production capitaliste, et de plus en plus dans la mesure où elle se développe, le capital prend conscience qu'il est une force sociale à laquelle chaque capitaliste participe proportionnellement à sa part de l'ensemble du capital social.

Par un va-et-vient perpétuel, par la façon dont il se répartit entre les différentes sphères suivant que le taux de profit baisse par-ci et augmente par-là, le capital provoque un rapport entre l'offre et la demande tel qu'il entraîne l'égalité du profit moyen dans les différentes sphères de production, d'où la transformation des valeurs en prix de production.

Le nivellement continu des inégalités non moins continues s'accomplit d'autant plus vite que : 1° le capital est plus mobile, pouvant plus facilement être transféré d'une sphère à l'autre ; 2° la force de travail peut être jetée plus aisément d'une sphère à l'autre, d'un point local de la production à un autre.

Chaque sphère particulière du capital et chaque capitaliste individuel ont le même intérêt à la productivité du travail social employé par la totalité du capital.

Ceci montre avec une exactitude mathématique, pourquoi les capitalistes, bien qu'ils se comportent en faux frères dans leur concurrence entre eux, constituent néanmoins une véritable franc-maçonnerie vis-à-vis de l'ensemble de la classe ouvrière.¹⁸⁵

¹⁸⁰ III Capital X - 204

¹⁸¹ III Capital X - 189

¹⁸² III Capital X - 193

¹⁸³ III Capital X - 193 - Il y a un développement intéressant de Marx à ce propos sur la situation dans laquelle "les ouvriers soient eux-mêmes les possesseurs de leur force de travail" et dans laquelle le 'prix de production' n'aurait pas de raison d'exister, où il n'y aurait aucune raison de s'écarter de la valeur basée sur la théorie de la valeur dans les échanges. Voir III Capital X - 191.

¹⁸⁴ III Capital X - 196

¹⁸⁵ Voir III Capital X - 209-212 dont nous avons cité plusieurs paragraphes. Nous avons traduit *Klassen und Klassenabteilungen* par *secteurs et subdivisions de secteurs* (plutôt que par *classes et subdivisions de classes*), étant donné qu'il ne s'agit pas ici de "classes" sociales.

Effet d'un changement général dans les salaires sur le prix de production

Nous avons considéré jusqu'à maintenant le taux de survaleur comme constant, le même dans les différentes sphères de production (égal à 1, c'est-à-dire 100%). Reste à voir donc l'effet spécifique d'un changement de ce taux.

Nous allons prendre comme exemple trois sphères, une avec composition supérieure, une avec composition moyenne et une avec composition inférieure, et nous allons regarder l'effet d'une augmentation de 25% des salaires dans chacune des sphères¹⁸⁶. Par *augmentation de salaire* (réelle, pas seulement nominale) nous entendons une augmentation du capital variable par travailleur, c'est-à-dire que les travailleurs disposent de plus de moyens de subsistance ; ils devront donc travailler davantage pour eux-mêmes et moins pour le capitaliste, l'augmentation du capital variable correspondant à une diminution de même grandeur de la survaleur, et donc à une diminution du profit du capitaliste.

Nous calculons d'abord le nouveau taux de profit pour la composition moyenne, qui par définition est égale à la nouvelle relation $\pi = s / [c + v]$. Par la suite, nous allons appliquer le même *taux moyen* de profit aux autres cas. Nous avons représenté cela dans le tableau suivant.

Sphère	Situation	c	v	s	profit	π	profit	prix de prod.
Supérieure	avant	90	10	10		0,2	20	120
	<i>après</i>	90	12,5	7,5		0,143	14,64	117,14
Moyenne	avant	80	20	20	20	0,2		120
	<i>après</i>	80	25	15	15	0,143		120
Inférieure	avant	70	30	30		0,2	20	120
	<i>après</i>	70	37,5	22,5		0,143	15,36	122,86

Nous y avons répété la colonne *profit* afin d'indiquer que nous le calculons pour les compositions extrêmes à partir du *taux* obtenu pour la composition moyenne. Le taux de profit est en effet toujours le taux moyen, c'est-à-dire

$$\text{avant augmentation : } \pi = (s/[c+v])_{\text{comp.moyenne}} = 20/100 = 0,2$$

$$\text{après augmentation : } \pi = (s/[c+v])_{\text{comp.moyenne}} = 15/105 = 0,143$$

Le profit, calculé à partir de ce taux de profit moyen pour les compositions extrêmes, est alors donné par $\pi * (c+v)$ et le prix de production est obtenu en ajoutant ce profit à $(c+v)$ (en prenant pour π , c et v chaque fois les valeurs avant ou après augmentation dans chaque sphère).

Nous constatons que le prix de production n'a pas changé pour la composition moyenne et qu'il a diminué pour la composition supérieure et augmenté du même montant dans la composition inférieure, cette baisse et augmentation n'étant toutefois pas de même grandeur que celle du profit. Le taux moyen de profit a *aplani* en quelque sorte l'effet de la hausse des salaires sur le prix de production dans les sphères extrêmes. Le prix de production est devenu 117,14 et 122,86 respectivement, à comparer avec la valeur d'échange des marchandises qui est devenu 110 et 130 respectivement.

* * *

En pratique, tout revient à ceci : chaque circonstance [comme par exemple une rotation plus lente ou un risque plus élevé à être couvert par une assurance onéreuse] rendant un capital investie plus rentable ou moins rentable qu'un autre - tous étant, dans certaines limites, considérées comme

¹⁸⁶ III Capital XI - 214. Dans l'exemple donné par Marx, la 'moyenne' n'est pas la moyenne des compositions supérieure et inférieure, ce qui complique un peu la compréhension (à part d'être probablement à l'origine des corrections dans les éditions successives du texte).

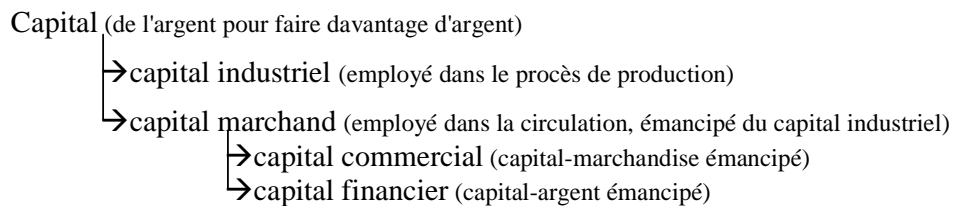
également nécessaires - intervient dans le calcul en tant que raison de compensation valable une fois pour toutes, sans qu'il soit nécessaire pour cela que les effets de la concurrence se manifestent à nouveau pour justifier tel motif ou les facteurs intervenant dans le calcul. Le capitaliste ne voit pas que toutes ces raisons de compensation que les capitalistes font valoir entre eux lors du calcul réciproque des prix de marchandise des différentes branches de production signifient seulement que tous prétendent, proportionnellement à leur capital, à une part égale du butin commun, c'est-à-dire la survaleur totale.¹⁸⁷

¹⁸⁷ III Capital XII,3 - 224

Le capital marchand

Il y a aussi des capitalistes qui n'appartiennent à aucune de ces branches de production, qui ne produisent pas, qui se limitent soit à acheter de la marchandise et à la vendre avec profit, soit simplement à prêter leur argent à un autre pour qu'il l'utilise dans un procès de production, contre un intérêt. Nous avons vu que seul le travail ajoute de la valeur. La question est donc d'où ces autres capitalistes obtiennent le profit.

Marx appelle ce capital non industriel le capital marchand, mais avec une distinction très importante entre les deux types : d'une part, le capital commercial, des commerçants, et d'autre part le capital financier, des banquiers. Nous représentons cela dans un schéma qui deviendra plus clair par la suite.



Le capital commercial

*Le capital commercial n'est rien d'autre que le capital-marchandise du producteur appelé à parcourir le procès de sa conversion en argent et à remplir sa fonction de capital-marchandise sur le marché ; avec la différence que cette fonction, au lieu d'être une opération accessoire du producteur, apparaît maintenant comme une opération qui incombe exclusivement à une catégorie particulière de capitalistes : les commerçants, et qui constitue une affaire autonome d'investissements particuliers de capitaux.¹⁸⁸ Voir *Les frais de circulation* p. 48.*

Il s'agit d'une forme particulière de la division sociale du travail où une partie de la fonction généralement accomplie dans une phase déterminée du procès de reproduction du capital (ici la circulation) apparaît comme fonction exclusive qu'un agent spécial, distinct du producteur, assume dans la circulation.¹⁸⁹ La différence essentielle avec la situation dans laquelle le capitaliste producteur se charge de la commercialisation (par ses commis voyageurs) réside dans le fait que le capitaliste commerçant avance à ce titre du capital-argent.¹⁹⁰

De ce fait, le profit réalisé par le commerçant n'est autre qu'une *fraction de la survaleur générée dans la production*, que le capitaliste producteur cède au capitaliste commerçant.

Il y a un avantage dans cette division du travail (comme c'est d'ailleurs la règle pour toute division du travail dans la production capitaliste). D'un côté, le capital qui s'occupe exclusivement d'achat et de vente peut le faire sur une échelle bien plus vaste que le capitaliste industriel. De l'autre, le capitaliste industriel voit sa marchandise se transformer plus vite en argent. Il "perd moins de temps" dans la circulation.

- *Dans la mesure où le capitaliste commerçant contribue à abrégé la période de circulation, il peut aider indirectement à augmenter la survaleur produite par le capitaliste industriel.*
- *Dans la mesure où il contribue à étendre le marché et engendre la division du travail entre capitalistes (ce qui donne au capital la possibilité de travailler à plus grande échelle), sa fonction favorise la productivité du capital industriel et son accumulation.*

¹⁸⁸ III Capital XVI - 282

¹⁸⁹ III Capital XVI - 284

¹⁹⁰ Cette division de travail peut inclure d'autres activités improductives, hors l'achat et la vente, que le capitaliste commerçant assume, des *frais qui proviennent du procès de production qui s'ajoutent de façon tardive au cours du procès de circulation, tels que transport, expédition, garde, etc.* (III Capital XVIII - 298). Cela ne change rien au raisonnement.

- Dans la mesure où il abrège la période de circulation, il augmente le rapport de la survaleur au capital avancé, donc le taux de profit.
- Enfin, dans la mesure où il inclut comme capital-argent dans la sphère de circulation [du capital industriel] une moindre fraction de capital, il augmente celle qui est directement utilisée dans la production.¹⁹¹

Remarquons que l'entreprise de notre capitaliste commerçant, que ce soit un courtier en grains ou une chaîne de supermarchés, reste bel et bien une entreprise capitaliste, avec un capital constant et un capital variable, avec des travailleurs dont on obtient de la survaleur et donc du profit¹⁹² ; mais si une survaleur est réalisée lors de la vente de la marchandise produite, c'est parce que cette dernière en contenait déjà.¹⁹³ L'ultime source de cette valeur réside dans la production. *Du moment que la vente et l'achat de marchandises ne créent ni valeur ni survaleur lorsque les capitalistes industriels s'occupent eux-mêmes, ils n'en créeront pas davantage si d'autres personnes s'en chargent à leur place.*¹⁹⁴

Reste à voir comment le capital marchand s'empare de la fraction qui lui revient sur la survaleur ou le profit que crée le capital productif.

Il le fait parce qu'il participe, ensemble avec les capitalistes des sphères de production, dans la constitution du taux général de profit, *en proportion de la fraction du capital total qu'il représente*. Le capital marchand participe à l'égalisation de la survaleur en profit moyen. *Le capital marchand réalise du profit parce qu'il ne paye pas intégralement au capital productif le travail non payé contenu dans la marchandise. Il puise dans la survaleur produite par l'ensemble du capital.*¹⁹⁵ *Le capital marchand n'est absolument rien d'autre que la forme autonome d'une partie du capital industriel affecté au procès de circulation.*¹⁹⁶ Quant au travailleur, dans un supermarché, par exemple, *il rapporte, non parce qu'il crée directement de la survaleur mais parce qu'il contribue à diminuer les frais de réalisation de la survaleur, en accomplissant du travail en partie non payé.*¹⁹⁷ Du point de vue du capitaliste commerçant, *les dépenses à faire pour les frais de circulation sont un investissement productif. De même, le travail commercial qu'il achète est pour ce capital directement productif.*¹⁹⁸

L'influence de la *rotation du capital* est bien différente pour le capital industriel que pour le capital marchand. La rotation du capital industriel est essentiellement déterminé par la période de production, que le capitaliste essaiera de raccourcir, étant donné qu'une rotation plus fréquente donne lieu à un profit supérieur dans la sphère de production. Le capital marchand n'a pas ce choix. La rotation est pour lui une donnée extérieure ; il peut se décider pour commercialiser des produits avec rotation lente ou des produits avec rotation rapide, tout comme il peut décider de commercialiser des produit de haute valeur par kilo ou de produit bon marchés. Mais son profit est fixé par le profit moyen ; un même capital génère, par exemple, toujours un profit annuel de 15%, que ce soit un profit de 15% dans une rotation, ou 5 fois par an un profit de 3%, dans 5 rotations successives. Si le commerçant avance 100 €, un capital qui fait une rotation par an, il vendra sa marchandise à 115 €; si avec les mêmes 100 € il fait 5 rotations, il vendra a 103 € une marchandise dont le prix d'achat est de 100 €. ¹⁹⁹ Il n'est peut-être pas superflu de remarquer qu'il s'agit toujours pour ce commerçant de la *rotation moyenne* dans la branche qu'il a choisi. Il peut évidemment se faire un extra s'il parvient individuellement à une rotation plus rapide, tout comme un capitaliste de la sphère productive réalise un surprofit quand il peut se valoir

¹⁹¹ III Capital XVI - 291

¹⁹² Voir la discussion des "Frais de circulation", dont le transport, p. 48

¹⁹³ III Capital XVI - 291

¹⁹⁴ III Capital XVII - 292

¹⁹⁵ III Capital XVII - 303

¹⁹⁶ III Capital XVII - 308

¹⁹⁷ III Capital XVII - 309

¹⁹⁸ III Capital XVII - 311

¹⁹⁹ III Capital XVII - 320 Nous faisons abstraction des frais de circulation du commerçant.

momentanément de conditions meilleures que la moyenne dans sa branche. Mais cela ne change rien à la rotation totale du capital marchand investie dans cette branche.

Dorénavant, nous considérons le capital commercial compris dans la détermination du taux moyen de profit.

Le capital financier

L'argent effectue des mouvements purement techniques dans le procès de circulation du capital industriel et du capital commercial. Le capitaliste industriel doit constamment verser de l'argent à un grand nombre de personnes et en recevoir aussi d'un grand nombre de personnes, une opération technique qui requiert du travail de calculs, de comptabilité, de garde, etc. (du travail improductif, des frais de circulation). En outre, une certaine fraction du capital doit toujours exister sous forme de trésor, de capital-argent potentiel, la vente des marchandises et l'achat des moyens de production n'étant pas toujours synchronisés, sans parler des délais et investissements pour le capital fixe. Il y a aussi des échanges entre capitalistes qui n'emploient pas la même monnaie.

Une certaine fraction de ce capital-argent se sépare du capital industriel et du capital commercial et *devient autonome* par une nouvelle division du travail. Elle devient *capital financier*. Sa fonction exclusive, du point de vue capitaliste, est d'assumer les opérations susdites pour l'ensemble des capitalistes industriels et commerciaux.

Le capital commercial possède un mode de circulation qui lui est propre : A-M-A', où la marchandise change deux fois de mains. Les banquiers ne traitent que d'argent, des opérations A-A ; ou plutôt A-A', car ils se réservent aussi un profit. Il est évident que la masse du capital argent que les banquiers traitent est le capital-argent en circulation des commerçants et des industriels. Les banquiers n'achètent ni ne vendent de l'argent. *Ils s'occupent de l'argent des autres*. Il est non moins évident que le profit des banquiers n'est qu'une retenue sur la survaleur puisqu'ils ont à faire à des valeurs réalisées.

Le capital financier n'est d'aucune façon une espèce particulière de capital industriel !

Ici aussi, la question se pose d'où le banquier tire son profit. Une réponse par analogie avec le cas du capital commercial est à écarter d'emblée : le banquier ne détient pas les capitaux, ils les gère. Il faut donc y regarder de plus près.

Jusqu'à maintenant nous avons considéré que l'argent n'avait qu'une valeur d'échange (on ne mange pas l'argent, il faut d'abord l'échanger contre du pain). Remarquons que dans la production capitaliste, quelqu'un qui a de l'argent peut non seulement se procurer une marchandise, il peut aussi convertir l'argent en capital : voilà une *valeur d'usage* de l'argent²⁰⁰. L'usage est qu'il permet d'extorquer à des travailleurs une certaine quantité de travail non payé, de s'approprier de la survaleur. Le capital devient donc une marchandise.

Toutefois, le capital est une marchandise bien particulière. Si je dispose de 100 € et j'achète une paire de chaussures à ce prix, je peux dire que la valeur d'usage de la paire de chaussures peut être quantifiée comme 100 €. Ce n'est pas le cas pour un capital de 100 € ; la *valeur d'usage* de 100 € n'est pas quantifiée par la valeur (la quantité d'argent) contre laquelle je peux les échanger, l'échange de 100 € contre 100 € étant tout au plus un acte inutile. La valeur d'usage du *capital* de 100 € réside dans le *profit potentiel* qu'il peut engendrer.

Soit un taux moyen de profit annuel de 20 %. Un capital de 100 € rapportera alors 20 € après un an. La personne qui dispose de 100 € cède ce capital à quelqu'un d'autre qui les utilise réellement comme capital, elle lui donne le pouvoir de produire un profit de 20 € dans un an. Après un an, le détenteur originel pourrait alors réclamer qu'on lui remet 120 €, mais le récepteur des 100 € ne sera pas d'accord ; il se serait engagé à engendrer les 20 € pour rien. D'autre part, le récepteur ne pourra pas non plus se

²⁰⁰ Nous disons "quelqu'un qui a de l'argent" ; en fait, s'il a de l'or, ou une autre marchandise monnayable, cela revient au même ; il a "un capital".

limiter à rendre seulement 100 € après un an. Sans la contribution du détenteur original, il n'aurait pas pu engendrer les 20 €. Le détenteur original des 100 € recevra par exemple 105 € de retour après un an laissant 5 € au récepteur comme profit. De toute façon, le capital de 100 € a permis de générer du travail non payé, du surtravail pour une valeur de 20 €, dont le propriétaire des 100 € obtient 5 €, sans rien faire, par le seul fait d'être propriétaire de 100 €. Voilà la valeur d'usage de son argent devenu capital, rapporter 5 € en un an. Celui qui emprunte 100 € paye un prix, mais ce prix n'est pas la valeur de la marchandise, comme quand on achète une paire de chaussures. Il ne devient d'ailleurs pas propriétaire des 100 €. Il doit les rendre après usage.

La part du profit que le capitaliste actif paie au capitaliste financier s'appelle intérêt et n'est donc rien d'autre qu'une appellation, une rubrique particulière pour une partie du profit que le capitaliste actif doit payer au propriétaire du capital, au lieu de la mettre dans sa poche.²⁰¹

Remarquez que dans tout cela il n'y a qu'une fois un capital de 100 €, et non un capital de 100 € du capitaliste actif et un autre du prêteur. Cet unique capital engendre le profit moyen, a repartir entre les deux.

Selon quelle loi se repartit le profit ? 5-15 ? 10-10 ? 2-18 ?

Déjà à l'époque de Marx, certains économistes parlaient d'un intérêt "équitable". Au delà des formes juridiques, le contenu *est équitable dès qu'il correspond au mode de production, qu'il lui est adéquat. Il est injuste dès qu'il est en contradiction avec ce mode de production. Au stade de la production capitaliste, l'esclavage est injuste, tout comme la tromperie sur la qualité de la marchandise.*²⁰²

Dans la pratique, le partage du profit en intérêt et profit proprement dit est réglé par l'offre et la demande. On a vu que le prix des marchandises est aussi déterminé par la concurrence, par l'offre et la demande, mais cette concurrence n'explique pas le prix, elle n'en détermine que les oscillations au-dessus et au-dessous de la valeur. Si l'offre et la demande s'équilibrent, le prix des marchandises est déterminé par la valeur du travail incorporé. Pour le partage du profit entre le prêteur du capital et l'emprunteur, il n'y a pas de "valeur" déterminé par un travail quelconque, il n'y a que la concurrence.

Il n'y a pas un taux "naturel" d'intérêt.
Il n'y a rien qui se ressemble à un "profit moyen" pour le capital financier.

Il n'y a donc pas non plus un "taux moyen d'intérêt" défini a priori, mais seulement une moyenne qu'on peut déterminer a posteriori, c'est-à-dire, on peut calculer une moyenne dans un pays ou une zone économique déterminée après un certain temps, et supposer que cette moyenne ne va pas changer trop vite. C'est l'unique base pour un taux d'intérêt "juridique" dont la justice bourgeoise a besoin pour régler des différends.

Actuellement, comme référence pour le taux d'intérêt, un 'taux directeur' est défini dans les grandes zones monétaires (\$, €, ¥) par les banques centrales, c'est à dire, par les puissances financières qui contrôlent ces institutions, comme un des instruments pour défendre leurs intérêts de classe.

²⁰¹ III Capital XXI - 8

²⁰² III Capital XXI - 9

Le rente foncière

Le 'propriétaire' foncier

Quelqu'un qui dispose d'une richesse naturelle, une forêt vierge, un terrain avec une chute d'eau où pourrait s'installer un moulin ou une centrale électrique, une mine de fer ou de pétrole encore inexploitée, peut mettre cette richesse à disposition d'un capitaliste industriel qui pourra en profiter pour incorporer de l'une ou l'autre façon cette richesse dans son produit final. Cette richesse naturelle ne contient aucun travail objectivé. Elle n'a donc aucune valeur d'échange, pas plus que l'air que nous respirons. Toutefois, le développement historique des relations sociale, surtout dans le féodalisme et après dans le développement capitaliste, a mené à ce que ces richesses ont un propriétaire. Ce propriétaire peut alors les mettre à disposition d'un capitaliste industriel, moyennant rémunération. Cette rémunération s'appelle rente foncière quand il s'agit de terres qui sont actuellement mis à disposition pour la production capitaliste. Par extension, on peut appeler rente foncière n'importe quel revenu qui résulte du seul fait d'être 'propriétaire' d'un bien apte à intéresser un capitaliste industriel.²⁰³ Actuellement, être 'propriétaire' de gisements de pétrole ou de cobalt a peut-être bien plus d'importance qu'être propriétaire foncier agricole.

Les véritables agriculteurs sont des salariés employés par un capitaliste, le fermier, qui ne considère l'agriculture que comme un champ d'action particulier du capital, comme un investissement de son capital dans une sphère de production particulière. Ce capitaliste fermier paye au propriétaire foncier annuellement une somme d'argent fixée par contrat, la rente foncière. Les trois classes qui constituent le cadre de la société moderne sont ici rassemblées et se font face: ouvrier salarié, capitaliste industriel et propriétaire foncier.²⁰⁴

La rente foncière sera de toute façon aussi un revenu, un *profit* pour le propriétaire, qui résulte d'un *partage entre lui et le capitaliste industriel* de la survalueur générée *dans la production*.

On peut donc comparer cette rente à un intérêt, avec la différence toutefois que *la base* sur laquelle se définit le pourcentage de l'intérêt, n'est pas établie d'avance ici. La richesse naturelle ne contient aucun travail incorporé, n'a donc pas de valeur d'échange. Elle a toutefois un prix, imposé par cette relation sociale de 'propriétaire'. Ce prix de la richesse même est maintenant déterminée par la valeur d'usage potentielle, comme ressource pour le capitaliste industriel qui s'en occupe. On peut lui fixer un prix, en considérant quel serait le capital qui donnerait le même intérêt que la rente foncière de la 'propriété'.²⁰⁵

La rente différentielle

L'importance de la rente foncière réside surtout dans le fait qu'elle est différente d'une exploitation capitaliste à l'autre. Le concept de cette 'rente *différentielle*' est expliquée par Marx avec un exemple.²⁰⁶

Supposons que les usines dans un pays déterminé soient pour la plupart actionnées par des machines à vapeur, une minorité disposant de chutes d'eau pour produire de l'énergie hydraulique. Soit encore le coût de production ($c + v$) dans ces branches d'industrie de 100, pour une quantité déterminée de

²⁰³ Marx consacre près d'un tiers du troisième livre du Capital à la rente foncière. La production capitaliste s'étant emparée aussi de l'agriculture, elle y génère une survalueur comme tout autre secteur; *le fermier produit du froment comme le fabricant produit du fil ou des machines*. Toutefois, il s'intéresse particulièrement à la propriété foncière qui a été transformée par l'action du mode de production capitaliste à partir de la propriété foncière féodale ou de l'exploitation agricole que pratiquent les petits paysans pour y trouver leur nourriture. *La propriété foncière suppose que certaines personnes ont le monopole de certaines portions déterminées du globe dont elles peuvent disposer selon leur volonté particulièrement exclusive, en dehors de toute autre personne*. Cette 'propriété' est une expression de relations sociales, entre personnes, et Marx prend soin de se distancier sur ce point de Hegel, pour qui il s'agissait d'une relation entre l'homme et la nature. Marx se limite en général à la propriété foncière agricole dans son étude, mais il rappelle que *au lieu d'agriculture, on pourrait parler de mines, les lois étant les mêmes*. (Voir III Capital XXXVII - 7-8)

²⁰⁴ III Capital XXXVII - 11

²⁰⁵ *Le prix d'objets n'ayant en soi aucune valeur, c'est-à-dire n'étant pas le produit du travail, comme par exemple les terres, ou, du moins, ne pouvant pas être reproduits par du travail comme les antiquités, les chefs d'oeuvre de certains artistes, etc., peut être déterminé par des combinaisons très fortuites. Pour vendre un objet, il suffit uniquement qu'il soit monopolisable et aliénable*. III Capital XXXVII - 25. Voir par exemple III Capital XXXVIII - 39 sur le 'prix' d'une chute d'eau.

²⁰⁶ III Capital XXXVIII - 32

marchandises, et soit le taux de profit *moyen* (voir p. 70) de 15%. Le prix de production ($c + v + p$) dans ces branches d'industrie sera de 115 pour cette quantité de marchandises.

Le coût de production dans les fabriques disposant d'une chute d'eau sera moindre, étant donné qu'elles ne doivent pas acheter du charbon ni payer des salaires pour faire marcher les chaudières de la machine à vapeur. Disons que leur coût de production est de 90 pour la même quantité de marchandises. Entre-temps, leur marchandise sera toujours vendue au prix du marché, de 115.

Il y a donc une différence entre le prix *individuel* de production des fabricants favorisés et le prix de production *général*, social, déterminé par le travail *socialement* nécessaire, qui régularise le prix de marché de toute la branche. Cette différence constitue un *surprofit* pour le détenteur des chutes d'eau. Son profit passe de 15 à 25.

Ce surprofit n'est pas dû à un avantage conjoncturel, une amélioration technique passagère, par exemple, qui se généralise avec le temps, mais avec un avantage structurel.

Notez que l'origine du profit entier de 25 est toujours le travail des travailleurs dans la fabrication; la chute d'eau ne produit pas de richesse. Mais la chute d'eau, étant monopolisable et étant le privilège de quelques fabricants seulement, permet d'obtenir une survalueur plus grande des travailleurs dans les usines à énergie hydraulique.

Toutefois, la 'logique' du propriétaire du terrain avec les chutes d'eau sera que le surprofit de 10 provient de la chute d'eau, et il va donc revendiquer ce surprofit, comme propriétaire des terres. Le surprofit se convertit en rente foncière, ou plus spécifiquement en **rente foncière différentielle**. Reste que le 'propriétaire' va attacher un *prix* à ces chutes d'eau, même si elles n'ont pas de *valeur d'échange* parce qu'elles ne représentent aucun travail incorporé. Le prix sera la valeur d'un capital qui donnerait le même 'profit' (ou éventuellement 'intérêt').

Cette rente est *différentielle* parce qu'elle n'entre pas dans le prix *général* de production de la marchandise (déterminé essentiellement par le travail social nécessaire de ceux qui n'ont pas d'énergie hydraulique), mais qu'elle *suppose* ce prix général, étant donné qu'elle provient de la *différence* du prix individuel, par rapport à ce prix général.

Notons en passant que le *surprofit* existerait aussi sans la rente foncière (le 'propriétaire' laissant ce surprofit au capitaliste industriel).

Marx discute surtout le thème de la rente différentielle à propos de terrains agricoles de différente rentabilité. Il donne l'exemple des pampas argentines²⁰⁷, qui jusqu'à nos jours sont une source immense de rente différentielle, sur laquelle le FMI ne cesse de vouloir mettre la main. Le sujet est important aussi, de nos jours, par exemple, pour les exploitations de gisements pétroliers qui ont des rendements structurels (propres au gisement) très différents l'un par rapport à l'autre. La rente différentielle de ses gisements est tellement convoitée qu'elle provoque des guerres de grande envergure. Un autre exemple de rente foncière qui est très actuel aujourd'hui: les droits sur les cours d'eaux, que ce soit en Bolivie ou en Palestine !

* * *

La répartition du profit (la survalueur réalisée) en différentes composantes (ce qu'empêche le capitaliste industriel ou commercial, l'intérêt et la rente foncière) mène évidemment à des conflits d'intérêts entre différents secteurs de la classe capitaliste. Il suffit de penser aux péripéties boursières ou aux guerres pour le pétrole. Il est important toutefois de se rappeler que seul la survalueur, le travail non payé du travailleur, est en dernière instance source de richesse pour n'importe quel capitaliste. Le profit du capitaliste industriel, le profit du marchand, l'intérêt et la rente foncière ne peuvent que *se partager* cette survalueur. *Ce qui règle le principe de la demande est essentiellement conditionné par les rapports des différentes classes entre elles et par leur position économique respective ; donc d'abord le rapport*

²⁰⁷ III Capital XLIII - 113

de la survaleur totale au salaire et ensuite le rapport entre les diverses fractions en lesquelles se décompose la survaleur (profit, intérêt, rente foncière, impôts, etc.). Nous constatons à nouveau que rien ne peut être expliqué d'une façon absolue par le rapport entre l'offre et la demande, si on n'a pas montré sur quelle base ce rapport entre enjeu.²⁰⁸

Loi de la baisse tendancielle du taux de profit

Il nous reste maintenant à formuler la loi fondamentale de ce procès d'ensemble de la production capitaliste.

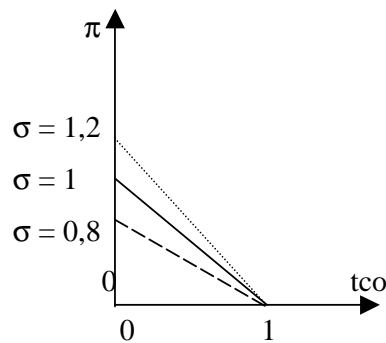
Nature de la loi

Nous avons écrit le taux de profit dans une branche déterminée de la production, supposant la survaleur égale au profit ($p = s$), comme²⁰⁹ :

$$\pi = \sigma * (v / [c + v]) = \sigma * \{1 - (c / [c + v])\} = \sigma * (1 - tco)$$

Cela reste valable pour les branches de composition moyenne, et aussi pour l'ensemble de la production capitaliste. Nous n'avons pas à distinguer entre le profit propre du capitaliste industriel, le profit du capitaliste commerçant, l'intérêt ou la rente foncière. Tout cela ne sont finalement que des parties, des composants du seul profit réel, celui engendré par le surtravail.

Voici une représentation graphique de cette relation entre le taux de profit π et le taux de composition organique tco , pour trois valeurs différentes de taux de survaleur σ :



Il est évident qu'à taux d'exploitation invariable (par exemple, donné par $\sigma = 1,2$), la loi de la *hausse* tendancielle du taux de composition organique²¹⁰ mène à une *baisse* tendancielle du taux de profit. C'est la

loi de la baisse tendancielle du taux de profit.

Remarquez qu'il s'agit bien du *taux* de profit. La masse du profit peut augmenter (et continue effectivement toujours d'augmenter) en dépit d'une baisse du taux de profit, parce que le capital investit augmente de façon vertigineuse.

Le tableau suivant montre cette tendance, dans un cas où augmentent aussi bien le capital variable que le capital constant, mais dans des proportions différentes :

année	c + v	c	v	p = s	σ	tco	π
I	600	400	200	200	1	0,67	0,33
II	1800	1500	300	300	1	0,83	0,17

Avec un taux de survaleur identique ($= 1$), le profit a nettement augmenté d'une année à l'autre, mais le *taux* de profit a baissé.

De la même façon, le prix par unité de marchandise peut baisser, sans affecter le profit du capitaliste, quand ce capitaliste vend davantage d'unités. Chaque produit individuel pris à part contient une somme

²⁰⁹ Le taux de composition organique p. 67

²¹⁰ Voir p. 67

de travail moindre qu'il n'en recelait à des stades inférieurs de la production. Dans la concurrence, le capitaliste individuel s'imagine qu'il fixe le prix par unité, qu'il 'octroie' une baisse afin de vendre davantage et qu'il détermine le prix total par une multiplication. *En fait, la baisse des prix des marchandises et l'accroissement de la somme de profit réalisé sur une quantité plus grande de marchandises produites à meilleur compte ne sont qu'une autre manifestation de la loi de la baisse du taux de profit allant de pair avec l'accroissement de la masse du profit.*²¹¹

Les causes qui contrecarrent la loi

La baisse tendancielle du taux de profit (par l'augmentation incessante du taux de composition organique du capital) était déjà une évidence au temps de Marx ; elle l'est bien plus aujourd'hui. Il suffit d'ouvrir le journal du jour pour constater qu'on ne cesse de licencier des gens, et qu'on 'modernise' la production. La question qui se pose (déjà aux contemporains de Marx) est : *comment expliquer que cette baisse n'ait pas été plus importante et plus rapide ?*²¹²

Il a fallu que jouent des influences contraires qui contrecarrent et suppriment l'effet de la loi générale et lui confèrent simplement le caractère d'une *tendance*.

Augmentation du degré d'exploitation du travail

L'accumulation et l'usage de meilleures machines peut entraîner une plus grande exploitation du travail. Par exemple, un même ouvrier peut surveiller une plus grande quantité de machines à filer ou une machine peut fonctionner à une vitesse plus grande. La survaleur relative augmente grâce à une augmentation de l'intensité du travail. Il se peut aussi que, l'ouvrier se fatiguant moins, on prolonge la journée de travail.

Le tableau suivant montre le cas d'une entreprise dans deux années successives, où augmente le capital constant et avec lui le taux de composition organique, mais où le taux de profit ne baisse pas, grâce à une augmentation de l'exploitation (de σ).

année	c + v	c	v	s	σ	tco	π
I	400	300	100	100	1	0,75	0,25
II	500	400	100	125	1,25	0,80	0,25

Le capitaliste qui individuellement a un avantage momentané en appliquant une invention technologique avant qu'elle ne se généralise, obtient aussi une survaleur supplémentaire. Cet avantage disparaît quand l'invention se généralise, mais entre-temps elle a eu son effet, et la répétition de ce genre de choses est une cause qui contrecarre la loi.

Baisse de prix des éléments du capital constant

La valeur du capital constant n'augmente pas dans la même proportion que son volume matériel. Si la quantité de coton qu'un fileur peut travailler augmente avec le développement des machines, et augmente donc la productivité du travail et provoque une baisse du taux de profit, cette augmentation de la quantité de coton ne va pas de pair avec une augmentation *proportionnelle* de la valeur de ce coton, du capital constant circulant.

D'autre part, une augmentation du capital constant fixe peut ne pas avoir tout l'effet escompté : les nouvelles machines doivent remplacer de vieilles machines qui ne sont peut-être pas encore complètement amortis. Il y a une *dépréciation* du capital existant. En plus, l'augmentation de la

²¹¹ III Capital XIII - 244

²¹² III Capital XIV - 245

productivité vaut aussi pour le fabriquant de machines : ces machines deviennent moins chers, représentent moins de capital constant fixe.

Baisse de prix de la force de travail

Nous ne considérons pas le cas du capitaliste qui paye un salaire au-dessous de la valeur, un phénomène qui se produit, bien sûr, dans la concurrence, mais qui ne fait qu'osciller le salaire *autour* de sa valeur. Toutefois, ce paiement au-dessous de la valeur peut être systématique, dans tel pays ou les conditions de vie des travailleurs baissent, ou par l'importation de 'main d'œuvre bon marché' d'un autre pays. Ce sera alors une cause de contrecarrer la baisse tendancielle du taux de profit.

D'autre part, l'introduction de machines provoque un excédent de force de travail disponible (augmente le chômage), ce qui à son tour entraîne une baisse du salaire réel (en dernière instance, du niveau de vie des travailleurs, de la masse des moyens de subsistance par travailleur). Comme il y a maintenant de la main d'œuvre moins chère disponible, certains capitalistes vont retarder l'introduction de machines plus performantes ; il y aura une résistance à substituer du travail manuel par du travail mécanique ; il y aura un frein à la hausse du capital fixe et donc à la baisse tendancielle du taux de profit

Echange entre un pays capitaliste plus développé et un pays moins développé

Le capitaliste du pays plus développé peut importer de la matière bon marché d'un pays moins développé, ainsi que des moyens de subsistance bon marché qui à leur tour font baisser le coût de la force de travail. Toutefois, si l'effet à court terme est une hausse du taux de profit, il y a aussi une baisse du capital variable et donc, à égale exploitation, une baisse de la survaleur et donc du profit.

En fait, le tout consiste à importer de la marchandise qui représente un travail réalisé par une force de travail de moindre valeur, et qui incorpore donc moins de travail que le socialement nécessaire dans son propre pays. Mais à la longue, cet avantage va disparaître, le 'travail socialement nécessaire' incorporant cette astuce.

Hausse tendancielle du taux de survaleur

Signalons finalement que c'est la valeur incorporé à la marchandise par le travail, par rapport à la valeur des moyens de production sur laquelle ce travail est effectué, qui tend à la baisse. Ce fait n'affecte pas le rapport selon lequel le travail vivant que recèle la marchandise se répartit en travail payé et non payé. Bien que diminue la quantité totale de travail additionnel vivant, la fraction qui n'est pas payée s'accroît relativement à celle qui l'est. La chute tendancielle du taux de profit s'allie à une hausse tendancielle du taux de survaleur. Ce n'est pas parce que le travail devient moins productif que le taux de profit baisse, mais parce qu'il le devient plus.

Les contradictions internes de la production capitaliste

Les limites du mode de production capitaliste

Le capitaliste obtient son profit de la survaleur, c'est-à-dire en faisant travailler des travailleurs pour lui. *En supposant qu'existent les moyens de production nécessaires, c'est à dire une accumulation de capital suffisante, la création de survaleur ne rencontre d'autre limite que la population ouvrière si le taux de survaleur, donc le degré d'exploitation du travail, est donné, et nulle autre limite que le degré d'exploitation du travail, si c'est la population ouvrière qui est supposée donnée.*²¹³

Pourquoi alors, le capitaliste installe des machines (c) et met des travailleurs (v) au chômage ? Son *taux* de profit, $s/(c+v)$, est toujours inférieur au taux d'exploitation s/v , dans la mesure où $c+v$ est plus grand que v tout seul.

Le problème est que *la masse totale des marchandises, le produit total, aussi bien la portion qui remplace le capital constant et le capital variable que celle qui représente de la survaleur, doivent être vendues. Si cette vente n'a pas lieu ou n'est que partielle, ou si elle a lieu seulement à des prix inférieurs aux prix de production, l'ouvrier est certes exploité, mais le capitaliste ne réalise pas son exploitation en tant que telle.*²¹⁴

Il y a donc une autre limite, posée par la capacité de consommation de la société, ou plus exactement, par la capacité de consommation *solvable*. Les capitalistes se disputeront ce 'marché solvable'. Pour cela, ils essayeront d'augmenter la productivité, ce qui veut dire augmenter la composition du capital (augmenter c par rapport à v).

*C'est là, pour la production capitaliste, une loi, imposée par les constants bouleversements des méthodes de production elles-mêmes, par la dépréciation du capital existant que ces bouleversements entraînent toujours, la lutte générale de la concurrence et la nécessité de perfectionner la production et d'en étendre l'échelle, simplement pour se maintenir et sous peine de disparaître.*²¹⁵

Cela mène à une *concentration* accrue. Ne réussiront que les plus forts, non pas ceux qui exploitent momentanément le plus, mais ceux qui augmentent le plus la productivité²¹⁶. Le capitaliste qui continue à travailler avec de vieilles machines et beaucoup de travailleurs, exploite d'avantage que celui qui licencie la moitié de ses travailleurs parce qu'il a installé de nouvelles machines plus automatiques. Mais c'est le dernier qui finit par conquérir le marché en vendant à un pris plus bas. Pour ce faire, il doit toutefois disposer des ressources nécessaire, être 'parmi les grands'. Cela mène aussi à une *centralisation* accrue : les grands capitalistes absorbent les petits qui sont décapitalisés²¹⁷.

Périodiquement, le conflit des facteurs antagoniques se fait jour dans des **crises**. Les crises ne sont jamais que des solutions violentes et momentanées des contradictions existantes, de violentes éruptions qui rétablissent pour un instant l'équilibre rompu.

Il arrive un moment où il y a surproduction absolue de capital, c'est à dire, que le capital augmenté $C + \Delta C$ ne produira pas plus de profit ou même en produit moins que le capital C avant qu'il ne s'accroisse de ΔC . (...) Il devrait dans tous les cas y avoir mise en sommeil d'une partie de l'ancien capital²¹⁸. (...) C'est la concurrence qui déciderait quelle portion cette mise en sommeil affecterait

²¹³ III Capital XV,1 - 256

²¹⁴ III Capital XV,1 - 257

²¹⁵ III Capital XV,1 - 257

²¹⁶ *Au delà de certaines limites, un gros capital à faible taux de profit accumule plus vite qu'un petit capital à taux élevé.* III Capital XV,3 - 263

²¹⁷ *Ce n'est que lorsque les inventions mécaniques dans les diverses sphères de production en sont à leur début, que des capitaux assez petits peuvent fonctionner de manière autonome.* (III Capital XV,3 - 275) On s'imagine facilement la fusion de deux entreprises de construction automobile, mais on ne s'imagine même pas la possibilité aujourd'hui de démarrer une nouvelle usine de ce genre.

²¹⁸ C'est-à-dire, des usines qui travaillent 'au dessous de leur capacité', ou qui tout simplement doivent fermer leurs portes. Seront particulièrement atteintes, les valeurs boursières, un capital qui existe simplement sous forme de titre sur des parts à venir de survaleur ou de profit (III Capital XV,3 - 266).

*particulièrement. Tant que tout va bien, la concurrence, on l'a vu dans la péréquation du taux de profit général, joue pratiquement le rôle d'une amicale de la classe capitaliste : celle ci se répartit collectivement le butin commun proportionnellement à la mise de chacun. Mais dès qu'il ne s'agit plus de partager les bénéfices mais les pertes, chacun cherche autant que possible à réduire sa quote-part et à la mettre sur le dos du voisin. Pour la classe capitaliste, la perte est inévitable. Mais savoir quelle part chaque individu en supportera, si même il doit en prendre sa part, c'est alors affaire de force et de ruse, et la concurrence se mue en combat de frères ennemis.*²¹⁹

Remarquez que la 'surproduction de capital' comprend aussi bien le capital constant (des machines arrêtées, que le capitaliste a déjà payé, ou doit encore payer) que le capital variable (des travailleurs au chômage, que les capitalistes sont bien forcé à maintenir en vie, même si chaque capitaliste essaye de passer le fardeau à d'autres, et si tous essayent d'en diminuer le coût, le 'niveau' de cette vie) ! La concurrence mène le capitaliste *individuel* à essayer surtout de réduire son capital variable, à fuir en avant avec une augmentation du capital constant afin de déplacer ses concurrents par une productivité accrue, ce qui ne fait qu'exacerber la crise.

Un moyen d'en sortir pour le capitaliste individuel peut être aussi d'exporter des capitaux. *Si on exporte des capitaux, ce n'est pas qu'on ne puisse absolument les faire travailler dans le pays. C'est qu'on peut les faire travailler à l'étranger à un taux de profit plus élevé. Mais ces capitaux constituent un excédant absolu de capital pour la population ouvrière occupée et plus généralement pour le pays en question.*²²⁰

L'équilibre se rétablit par une mise en sommeil et même une destruction de capital. Cela peut aller de la fermeture d'usines jusqu'à la destruction physique par la guerre de tout un potentiel industriel. Survivent les plus forts, par la *concentration* et la *centralisation* du capital, que ce soit au niveau local ou, de plus en plus, mondial.

On ne produit pas trop de substances proportionnellement à la population existante. Au contraire. On en produit trop peu pour satisfaire décemment et humainement la masse de la population.

On ne produit pas trop de moyens de production pour occuper la fraction de la population apte au travail. Au contraire. (...) On produit périodiquement trop de moyens de travail et de subsistances pour pouvoir les faire fonctionner comme moyens d'exploitation des ouvriers à un certain taux de profit. (...)

*On ne produit pas trop de richesse, mais on produit périodiquement trop de richesse sous ses formes capitalistes, contradictoires.*²²¹

*Si le mode de production capitaliste est un moyen historique de développer la force productive matérielle et de créer le marché mondial correspondant, il représente en même temps une contradiction permanente entre cette tâche historique et les rapports de production sociaux qui lui correspondent.*²²²

Dans le développement des forces productives, le mode de production capitaliste trouve une limite qui n'a rien à voir avec la production de la richesse en soi ; et cette limitation bien particulière témoigne du caractère limité et purement historique, transitoire, du système de production capitaliste, (...) qui entre en conflit avec le développement de la production de la richesse à une certaine étape de l'évolution.²²³

²¹⁹ III Capital XV,3 - 264-266

²²⁰ III Capital XV, 3 - 268

²²¹ III Capital XV,3 - 270

²²² III Capital XV,2 - 263

²²³ III Capital XV,1 - 255

La concurrence mène aux monopoles

L'échelle de production est un facteur fondamental pour la productivité. Le capitaliste a besoin de moins de capital constant et de moins de capital variable *par unité de produit*, en produisant 1000 exemplaires qu'en produisant 100, étant donné qu'il y a des frais communs, qui ne dépendent pas du nombre d'exemplaires. Cet aspect, très peu présent dans la production précapitaliste, devient de plus en plus important avec la socialisation accrue du procès de production. Cela mène les capitalistes en un premier moment à 'unir leurs forces', puis à éliminer ceux qui ne sont pas parvenus à accéder à une taille d'exploitation minimale, et finalement à des fusions et des absorptions à grande échelle, bref, à la concentration du pouvoir de décision sur la production dans toujours moins d'entreprises, au développement des monopoles.

*Baisse du taux de profit et accélération de l'accumulation ne sont que des expressions différentes d'un même procès, en ce sens que toutes deux expriment le développement de la productivité. De son côté, l'accumulation accélère la baisse du taux de profit dans la mesure où elle implique la concentration du travail sur une plus grande échelle, d'où une composition plus élevée de capital. D'autre part, la baisse du profit accélère à son tour la concentration du capital et sa centralisation par la dépossession des capitalistes de moindre importance, l'expropriation du dernier carré des producteurs directs, chez qui il restait encore quelque chose à exproprier. Ce qui d'un autre côté accélère à son tour l'accumulation, quant à la masse, bien que le taux de l'accumulation baisse avec le taux du profit.*²²⁴

Cette tendance est actuellement tellement claire, dans la pratique quotidienne, qu'il ne faut pas perdre du temps à la prouver (comme c'était le cas à l'époque de Marx). À partir de la fin du 19^{ème} siècle, le capitalisme de la libre concurrence a commencé à être remplacé par celui des monopoles, une tendance qui s'est accrue à l'extrême et qui s'est étendue sur tout le globe.

*Il y a un demi-siècle, quand Marx écrivait son Capital, la libre concurrence apparaissait à l'immense majorité des économistes comme une "loi de la nature". La science officielle tenta de tuer par la conspiration du silence l'oeuvre de Marx, qui démontrait par une analyse théorique et historique du capitalisme que la libre concurrence engendre la concentration de la production, laquelle, arrivée à un certain degré de développement, conduit au monopole. Maintenant, le monopole est devenu un fait.*²²⁵

L'impérialisme, phase suprême du capitalisme.

Les étapes principales de l'histoire des monopoles peuvent se résumer comme suit : 1) Années 1860-1880 : point culminant du développement de la libre concurrence. Les monopoles ne sont que des embryons à peine perceptibles. 2) Après la crise de 1873, période de large développement des cartels; cependant ils ne sont encore que l'exception. Ils manquent encore de stabilité. Ils ont encore un caractère passager. 3) Essor de la fin du XIX^e siècle et crise de 1900-1903 : les cartels deviennent une des bases de la vie économique tout entière. Le capitalisme s'est transformé en impérialisme. (...)

La concurrence se transforme en monopole. Il en résulte un progrès immense de la socialisation de la production. (...) La concentration en arrive au point qu'il devient possible de faire un inventaire approximatif de toutes les sources de matières premières (tels les gisements de minerai de fer) d'un pays et même, ainsi que nous le verrons, de plusieurs pays, voire du monde entier. Non seulement on procède à cet inventaire, mais toutes ces sources sont accaparées par de puissants groupements monopolistes. On évalue approximativement la capacité d'absorption des marchés que ces groupements "se partagent" par contrat. Le monopole accapare la main-d'oeuvre spécialisée, les meilleurs ingénieurs; il met la main sur les voies et moyens de communication, les chemins de fer en Amérique, les sociétés de navigation en Europe et en Amérique. Le capitalisme arrivé à son stade impérialiste conduit aux portes de la socialisation intégrale de la production; il entraîne en quelque

²²⁴ III Capital XV, 1 - 254

²²⁵ Lénine, L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, chap. 1 (éd. www.marxists.org)

*sorte les capitalistes, en dépit de leur volonté et sans qu'ils en aient conscience, vers un nouvel ordre social, intermédiaire entre l'entière liberté de la concurrence et la socialisation intégrale.*²²⁶

Marx a déjà vu le capital financier s'émanciper du capital industriel. Cette tendance aussi s'accélère à partir du XIXe siècle, au point que le capital financier domine toute l'économie. Nous avons parlé de la rente foncière. A l'époque de Lénine déjà, *le revenu des rentiers est cinq fois plus élevé que celui qui provient du commerce extérieur, et cela dans le pays le plus "commerçant" du monde ! Telle est l'essence de l'impérialisme et du parasitisme impérialiste.*²²⁷ D'autres caractéristiques vont s'y ajouter, pour donner lieu finalement à un nouveau stade du capitalisme, l'impérialisme, que Lénine définit par les cinq éléments principaux suivants²²⁸ :

Si l'on devait définir l'impérialisme aussi brièvement que possible, il faudrait dire qu'il est le stade monopoliste du capitalisme. Cette définition embrasserait l'essentiel, car, d'une part, le capital financier est le résultat de la fusion du capital de quelques grandes banques monopolistes avec le capital de groupements monopolistes d'industriels; et, d'autre part, le partage du monde est la transition de la politique coloniale, s'étendant sans obstacle aux régions que ne s'est encore appropriée aucune puissance capitaliste, à la politique coloniale de la possession monopolisée de territoires d'un globe entièrement partagé.

Mais les définitions trop courtes, bien que commodes parce que résumant l'essentiel, sont cependant insuffisantes, si l'on veut en dégager des traits fort importants de ce phénomène que nous voulons définir. Aussi, sans oublier ce qu'il y a de conventionnel et de relatif dans toutes les définitions en général, qui ne peuvent jamais embrasser les liens multiples d'un phénomène dans l'intégralité de son développement, devons-nous donner de l'impérialisme une définition englobant les cinq caractères fondamentaux suivants :

- 1) concentration de la production et du capital parvenue à un degré de développement si élevé qu'elle a créé les monopoles, dont le rôle est décisif dans la vie économique;*
- 2) fusion du capital bancaire et du capital industriel, et création, sur la base de ce "capital financier", d'une oligarchie financière;*
- 3) l'exportation des capitaux, à la différence de l'exportation des marchandises, prend une importance toute particulière;*
- 4) formation d'unions internationales monopolistes de capitalistes se partageant le monde, et*
- 5) fin du partage territorial du globe entre les plus grandes puissances capitalistes. L'impérialisme est le capitalisme arrivé à un stade de développement où s'est affirmée la domination des monopoles et du capital financiers, où l'exportation des capitaux a acquis une importance de premier plan, où le partage du monde a commencé entre les trusts internationaux et où s'est achevé le partage de tout le territoire du globe entre les plus grands pays capitalistes.*

Maintenant il ne s'agit déjà plus seulement d'en finir avec le capitalisme, mais avec l'impérialisme dans le monde.

²²⁶ Lénine, L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, chap. 1

²²⁷ Lénine, L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, chap. 8

²²⁸ Lénine, L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, chap. 7